



45^e édition

TINO SEHGAL

Carte Blanche à Tino Sehgal

Palais de Tokyo – Du 12 octobre au 18 décembre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin

Assistante : Alice Marrey

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

g.poupin@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

TINO SEHGAL

Carte blanche à Tino Sehgal
45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Ecouter :

Vendredi 14 octobre 2016

France Inter / La semaine culturelle / Frédéric Pommier - 6h46

Isabelle Pasquier interview Tino Sehgal (à partir de la 4'17 minutes).

https://www.franceinter.fr/emissions/la-semaine-culturelle/la-semaine-culturelle-14-octobre-2016?xtcr=2&xtmc=semaine_culturelle&xtnp=1

Lundi 17 octobre 2016

RFI / Rendez-vous culture / José Marinho - 8h50

Une émission sur la carte blanche de Tino Sehgal

<http://www.rfi.fr/emission/20161017-tino-sehgal-palais-tokyo-danse-art-contemporain>

Mercredi 19 octobre 2016

France Culture / La Dispute / Arnaud Laporte - 21h

Une émission sur la carte blanche de Tino Sehgal

Intervenants : Corinne Rondeau et Frédéric Bonnet

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/arts-plastiques-carte-blanche-tino-sehgal-et-cathedral-pines>

France Inter / Le nouveau rendez-vous / Laurent Goumarre - 22h à 00h

Interview de Tino Sehgal (de 47'35 à 55'25 minutes)

<https://www.franceinter.fr/emissions/le-nouveau-rendez-vous/le-nouveau-rendez-vous-19-octobre-2016>

Voir :

Mercredi 19 octobre 2016

Canal + / Le gros journal / Mouloud Achour - 19h

Invité : Tino Sehgal

<http://www.canalplus.fr/emissions/pid8579-le-gros-journal.html>

PRESSE

47 ARTICLES

Le Supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016

Green Hotels Paris – Jeudi 8 septembre 2016

The Good Life – Septembre et Octobre 2016

Mouvement – Septembre / Octobre 2016 (couverture et article)

Elle – Vendredi 23 septembre 2016

Le Quotidien de l'art – Vendredi 30 septembre 2016

Beaux Arts Magazine – Octobre 2016

Art press – Octobre 2016 (couverture et article)

Le Monde – Mardi 11 octobre 2016

Côté Magazine – Octobre / Novembre / Décembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 12 au 18 octobre 2016

Paris Match – Du 13 au 19 octobre 2016

Madame Figaro – Vendredi 14 octobre 2016

Le Monde.fr – Vendredi 14 octobre 2016

Next Libération.fr – Dimanche 16 octobre 2016

Nouvel Obs.com – Dimanche 16 octobre 2016

Télérama Sortir.fr – Lundi 17 octobre 2016

D'Architectures – Octobre 2016

The Creators Project.com – Mardi 18 octobre 2016

Le Quotidien de l'Art – Mercredi 19 octobre 2016

Io Gazette n°43 – Vendredi 21 octobre 2016

Vocable – Du 27 octobre au 9 novembre 2016

AMA – Vendredi 28 octobre 2016

Télérama Sortir – Du 26 octobre au 1^{er} novembre 2016

Marie Claire – Novembre 2016

Connaissance des arts – Novembre 2016

Transfuge – Novembre 2016

The Good Life – Novembre et Décembre 2016

Esprit – Novembre 2016

Styles – Du 2 au 8 novembre 2016

Les droguistes.fr – Mercredi 2 novembre 2016

Grazia – Du 4 au 10 novembre 2016

Le Parisien Magazine – Jeudi 10 novembre 2016

The Guardian.com – Mercredi 16 novembre 2016

Stylist – Jeudi 17 novembre 2016

Mediapart.fr – Jeudi 24 novembre 2016

La Croix – Jeudi 24 novembre 2016

Art news.com – Vendredi 25 novembre 2016

Les Echos Week-End – Du 25 au 26 novembre 2016

Le Journal des Arts – Du 25 novembre au 8 décembre 2016

Le Monde.fr – Mardi 29 novembre 2016

L'oeil – Décembre 2016

Le Monde – Vendredi 2 décembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 14 décembre 2016 au 3 janvier 2017

Technikart – Décembre 2016 / Janvier 2017



Vue du Palais de Tokyo

Florent Michel

in situ/in vivo

L'artiste britannique **Tino Sehgal** s'installe au Palais de Tokyo pour une expérience interactive qui fait la part belle aux rencontres.

Et pour vous, le progrès, c'est quoi ? Cette question, formulée par un jeune enfant, est celle que se voyait adresser quiconque franchissait le seuil du Guggenheim Museum à New York. En 2010, le musée se vidait de l'intégralité de ses œuvres et offrait carte blanche à l'artiste Tino Sehgal. Pas d'objets donc, mais de l'humain : en progressant, le visiteur était ensuite invité à converser avec un adolescent, un jeune adulte, puis un individu d'âge plus mûr, qui reprenaient chacun le fil de la discussion en fonction des réponses que l'on y apportait. Aucune indication – mis à part le lieu – ne désignait l'événement comme art. *"La communication autour du travail de Tino Sehgal, qu'il nomme 'situations construites', minimise le discours sur son œuvre pour en augmenter l'expérience. Duchamp disait que les regardeurs font le tableau ; chez Tino Sehgal, l'œuvre ne peut exister sans la présence des visiteurs et leur interaction avec les participants"*, précise Rebecca Lamarche-Vadel, commissaire de son intervention au Palais de Tokyo. *This Progress*, titre de sa performance au Guggenheim, figurera parmi les six pièces que l'on découvrira lors de ce projet pharaonique.

Deuxième artiste à se voir confier les clés de l'intégralité du Palais de Tokyo après Philippe Parreno en 2013, Tino Sehgal y convoquera ses propres spectres – et quelques artistes invités. *"Depuis quelques années, j'ai commencé à faire du commissariat en parallèle de mes interventions. Ici, ça sera la première fois que je mêle les deux"*, indique l'intéressé. Parmi les convives, Philippe Parreno, mais aussi Félix González-Torres, dont le rideau indiquera l'entrée, Daniel Buren, Pierre Huyghe, ou encore Isabel Lewis – qui ont en commun d'avoir bousculé les formats convenus de l'exposition.

Pour parler de rétrospective, il serait trop tôt, et pourtant, à 40 ans à peine, Tino Sehgal a déjà un imposant parcours à son actif. Né à Londres, basé à Berlin, il étudie l'économie politique et la danse contemporaine, et fait ses débuts comme danseur auprès des chorégraphes Jérôme Bel et Xavier Le Roy. Ses premières créations lorgnent du côté de la chorégraphie : en 2000, il montera *Twenty Minutes for the Twentieth Century*, où il interprétera, seul et dans le plus simple appareil, l'histoire de la danse, de George Balanchine à Merce Cunningham.

Puis la machine s'emballe. En 2002, il montre *Kiss* au musée d'Art contemporain de Chicago, où deux danseurs s'embrassent en reprenant des poses de chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art. En 2005, il représente l'Allemagne avec Thomas Scheibitz à la Biennale de Venise. En 2010, c'est le Guggenheim New York. En 2012, la Tate Modern de Londres lui commande l'œuvre *These Associations* (qui sera présentée au Palais de Tokyo). Puis, en 2015, le Stedelijk à Amsterdam lui ouvre ses cimaises, pour une grande présentation de ses créations.

Au printemps, chacun pouvait répondre à l'appel à projet diffusé pour recruter les "participants" des œuvres. A Paris, ils seront 170 au total, de 8 à 92 ans, choisis avant tout pour leur non-appartenance au monde de l'art. Ceux-là endosseront la lourde responsabilité de faire vivre, puis survivre, les œuvres. Au même titre que tout spectateur acceptant de se prêter au jeu. *"Comme Tino interdit toute documentation filmique ou visuelle de ses projets, j'ai dû contacter les personnes qui ont vécu les pièces. Celles-ci en sont devenues les seules sources, les passeurs, garants et légataires d'un travail qui ne peut exister que dans la mémoire individuelle et collective"*, raconte Rebecca Lamarche-Vadel. Pour coller à l'esprit de l'un des plus ambitieux projets d'art vivant de ces dernières années, il faudrait à la fois lui accorder beaucoup d'espace et en dire le moins possible. Afin de ne surtout pas empiéter sur cette qualité d'expérience pure que Rebecca Lamarche-Vadel décrit comme *"une odyssée du moi, déclinant nos divers modes d'existence et de rapports à l'autre ; de l'intimité à la défiance, un spectre d'émotions que l'on vit seul et qui naissent pourtant dans l'expérience du collectif"*. **Ingrid Luquet-Gad**

création

Carte blanche à Tino Sehgal, **du 12 octobre au 18 décembre au Palais de Tokyo**, Paris 16^e, tél. 01.47.23.54.01, www.palaisdetokyo.com

Festival d'Automne à Paris tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com

LE FESTIVAL D'AUTOMNE EST DE RETOUR POUR SA 45ÈME ÉDITION

Du 7 septembre au 31 décembre prochain, le **Festival d'Automne** revient pour sa 45ème édition. Entre musique, théâtre, danse, opéra ou encore cinéma, c'est un riche programme qui vous attend.

A la rencontre des arts

C'est en 1972 que tout commence lorsque **Michel Guy**, ancien secrétaire d'Etat à la Culture pendant deux ans sous le gouvernement de Valéry Giscard d'Estaing, fonde le festival. Selon lui « [...] la création n'a de sens qu'à se nourrir d'échanges, de brassages, de confrontations. [...] » Pluridisciplinaire, cet événement mélange la danse, le cinéma, les arts plastiques ou encore l'opéra au travers de différentes scènes internationales. Il s'associe, de même, avec divers lieux culturels de la capitale et d'Ile-de-France afin d'accueillir les spectacles. Rendez-vous donc dans le 16ème arrondissement, à deux pas des **Green Hotels Paris**, l'Eiffel Trocadéro et le Gavarni, au **Palais de Tokyo**, pour découvrir la nouvelle œuvre vivante de l'artiste **Tino Sehgal**. Depuis le début des années 2000, il bouleverse les codes des arts visuels. Cette nouvelle création s'inscrit dans le prolongement d'« **Ann Lee** », qu'il présenta en 2013 lors d'une carte blanche offerte à Philippe Parreno, mettant en scène une petite fille. Ann Lee n'est autre que l'incarnation du personnage du manga du même nom.

Festival d'Automne, du 7 septembre au 31 décembre 2016.

" **Création** " de **Tino Sehgal** : du 12 octobre au 18 décembre 2016.

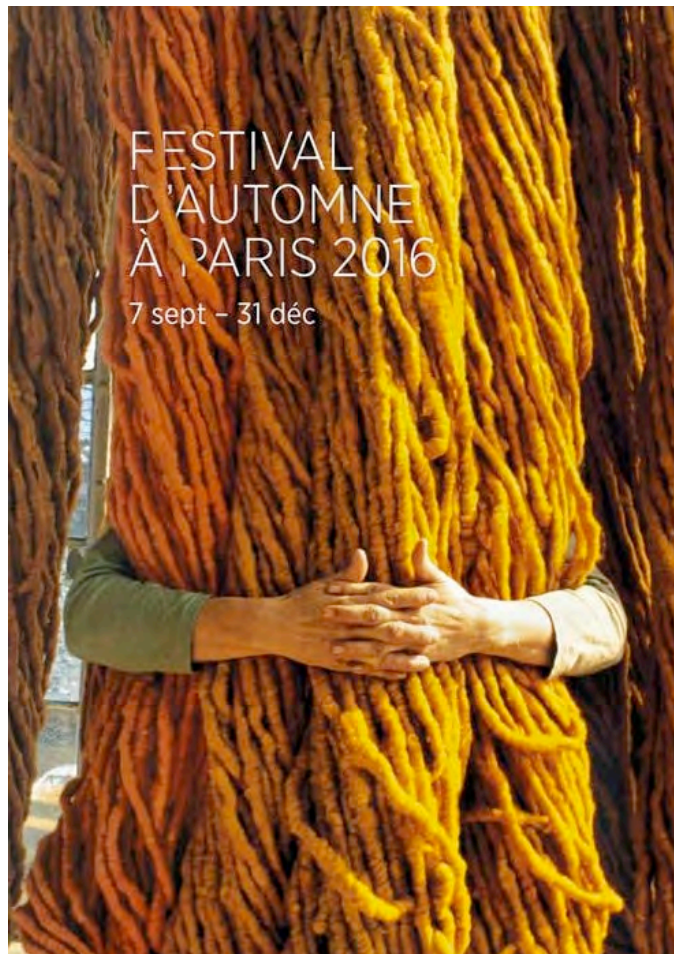
Ouvert tous les jours de midi à 20 h.

Fermé le mardi.

Plein tarif : 15 € / Abonnés du Festival : 12 €.

Gratuit pour les moins de 18 ans.

Pour plus d'informations et réserver : +33 (0)1 53 45 17 17.



Sheila Hicks, *Paris s'éveille*, Ivry-sur-Seine, 1990.

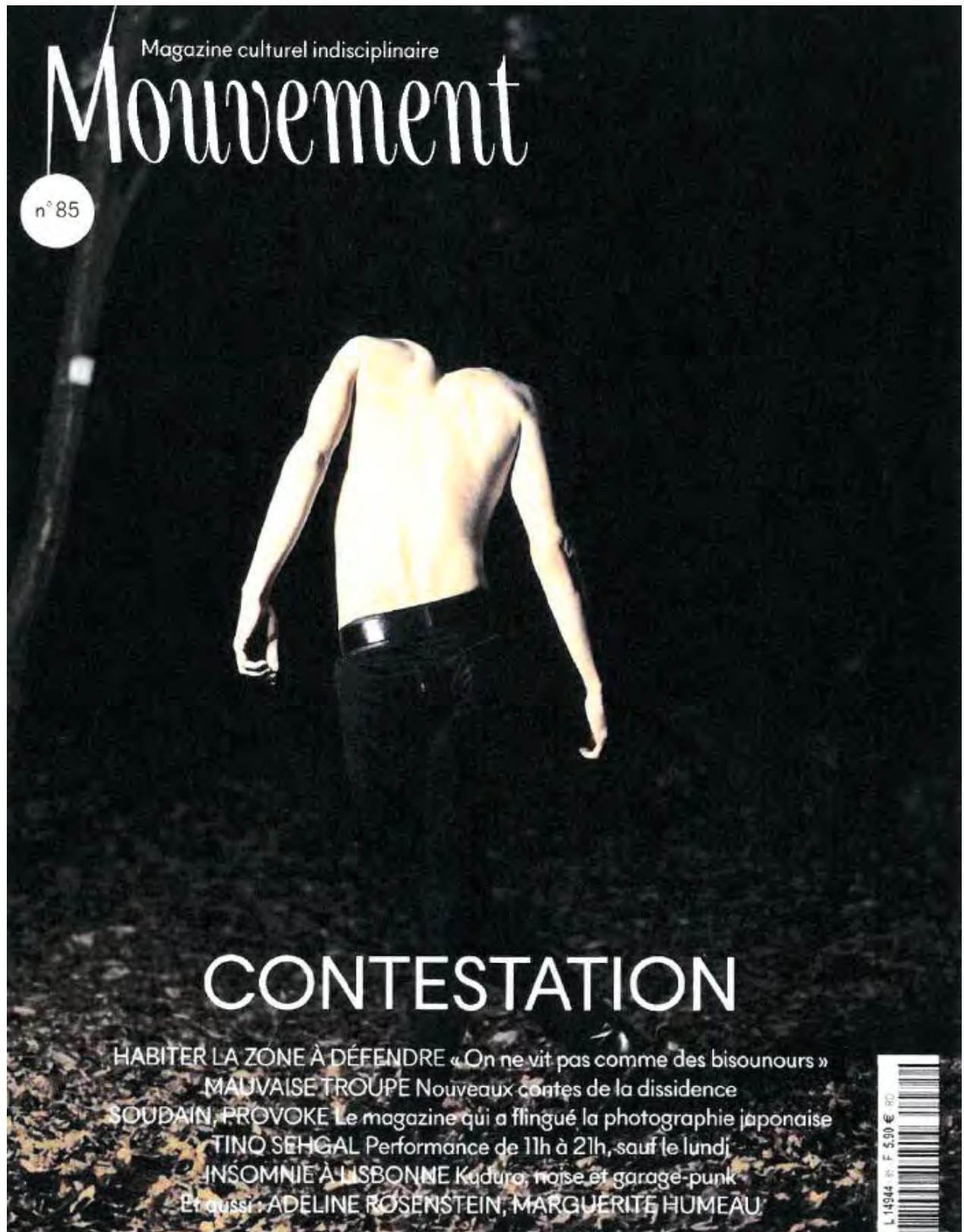
Détail de l'installation, laine, 420x280 cm. Courtesy de l'artiste © Cristobal Zañartu

Paris

Surprise

Après un an et douze performances orchestrées au Stedelijk, à Amsterdam, Tino Sehgal (Lion d'or à la Biennale de Venise en 2013) investit l'ensemble des espaces d'exposition du palais de Tokyo avec de nouvelles productions qui convient le public à participer activement. Cet événement sur 13000 m², décrit comme étant « *le plus vaste et le plus ambitieux projet d'art vivant jamais réalisé* », va définitivement populariser en France son œuvre immatérielle située entre la chorégraphie et l'art conceptuel.

**Tino Sehgal, palais de Tokyo,
du 12 octobre au 18 décembre.
www.palaisdetokyo.com**



Magazine culturel indisciplinaire

Mouvement

n° 85

CONTESTATION

HABITER LA ZONE À DÉFENDRE « On ne vit pas comme des bisounours »
MAUVAISE TROUPE Nouveaux contes de la dissidence
SOUBAIN, PROVOKE Le magazine qui a flingué la photographie japonaise
TINO SEHGAL Performance de 11h à 21h, sauf le lundi
INSOMNIE À LISBONNE Kuduro, noise et garage-punk
Et aussi : ADELINE ROSENSTEIN, MARGUERITE HUMEAU



Tino Sehgal, 11h-21h sauf le lundi

11 heures moins quelques minutes sur la place Jemaa el-Fna, Marrakech. Tino Sehgal chorégraphie une volée de « situations » loin des salles de musées où il opère habituellement. Un déplacement pour cet artiste moins soucieux de produire des objets que de créer des conditions de rencontres, dont on cherchera les traces dans la carte blanche que lui offre le Palais de Tokyo en octobre.

Texte : Jean-Louis Perrier
Photographies : interdites

Marrakech, rive sud-ouest de la place Jemaa el-Fna, la Bank al-Maghrib. Un vaste bâtiment désaffecté, classé, parfois ouvert à d'éphémères expositions. Un cartel blanc est apposé sur un pilier de l'entrée. S'y lit, en français et en arabe : « 13 mai-5 juin 2016, ouvert tous les jours sauf le lundi, 11h-21h ». Ouvert à qui, à quoi et pour quelles transactions ? À 11 heures précises, tandis que les livreurs de sodas s'affairent alentour, les portes géantes s'entrebâillent sur une vaste salle octogonale vide cernée par un haut comptoir. Il flotte une odeur mêlée de pauvreté et d'opulence, d'espoirs et de calculs dans ce lieu voué à l'attente de générations de clients et d'employés. Un homme est entré d'un pas sûr, s'est agenouillé et replié sur lui-même devant une vaste armoire damasquinée placée au centre des comptoirs, dans l'axe exact de l'entrée. Cet autel, auquel il semble payer sa dévotion, est l'ancien coffre-fort de la banque. L'homme déploie lentement son corps, roule sur lui-même, s'étire, avant de revenir à sa position initiale. Obstination d'un exercice muet. Recueillement. Répétition.

Une heure de prologue solitaire frôlé par les rumeurs de la place, troué par le ramage triomphal de pinsons nichant in situ. Une deuxième puis une troisième personne se plient et se déploient en parallèle. Mouvements semblables, plus rapides peut-être, en canon. Le premier arrivant s'est effacé, d'autres entrent et sortent, une équipe déterminée s'affirme, où pointent des individualités, des

repères. L'enchaînement est l'une des premières compositions de Tino Sehgal : *Instead of Allowing Some Thing to Rise Up to Your Face Dancing Bruce and Dan and Other Things* (2000). Rien de l'exercice improvisé. Un engagement de rigueur. À ceux qui, dans la fréquentation de ses « pièces parlées », l'auraient négligé : Tino Sehgal est chorégraphe. Les « *dam cha, dam cha* » qui sortent des poitrines en un souffle pressé, sont dansés. Les intervenants étaient de *This Variation* à la Documenta 13 (2012). Cette pièce est resituée ici, non plus dansée-chantée dans le noir comme à Kassel, mais croisée de *Instead of Allowing...* et de *Yet Untitled* (2013). Variations de variations, pour un tissé-plissé à mûrir de jour et cueillir à la nuit.

À prendre plus qu'à comprendre

Le temps paraît suspendu à l'exercice. Son écoulement est absorbé par les corps et rejeté par eux. Comme s'il devait se soumettre aux desseins supérieurs d'une chorégraphie réfléchie par l'architecture du lieu et les traces de ses fonctions passées. Les huit danseurs déroulent leur corps et leur histoire à travers l'octogone entier, lâchent de petits cris, des fragments de rengaines, des onomatopées chantées, les bribes d'un pot-pourri mondialisé. La course du soleil esquisse la perspective d'une destination. À chaque jour son œuvre. Et à chaque heure son assistance. Avec l'après-midi, un cercle s'est formé le long des comptoirs. Quelques témoins dans le secret, qui reconnaissent, par l'absence de titre et de nom voulue par lui, la signature de Tino Sehgal. D'autres, beaucoup plus nombreux, passants aspirés par le mouvement intérieur, jeunes gens hâbleurs qui se taisent soudain, curieux et amateurs de fortune, retraités devisant discrètement et mères de famille nombreuse envoiées qui étouffent leur plaisir d'une main.

Jusqu'alors les pièces de Tino Sehgal s'étaient essentiellement développées dans les musées et les galeries.¹ Le white cube en était la matrice, les coursives et les escaliers des voies de passage, de propagation, d'insémination. Le public appartenait aux catégories éduquées d'Europe ou d'Amérique du Nord familières des centres d'art. L'entrée en scène d'un public populaire marocain ouvre à une autre dimension. Ce qui est censé prêter à l'analyse est absorbé par le vécu, une gravité toute cérébrale se dissout dans un

plus monologue collectif, elle n'est plus cette participation offerte-refusée au public, cette main tendue qui se dérobe et se révèle intouchable, aussi intouchable que le tableau d'une exposition. Elle vacille dans son cadre.

Le décrochage – la pleine et entière « révélation » – s'effectue à la nuit tombante, dans un final hors les murs qui, dira Justin Francis Kennedy, « mêle le vocabulaire de Tino à celui de la place ». Les traditions culturelles et artistiques de la place Jemaa el-Fna lui ont valu son inscription au patrimoine immatériel mondial de l'Unesco. Un qualificatif, « immatériel », utilisé à tort et à travers concernant les pièces de Tino Sehgal² et qui ne peut être recevable qu'au sens très étroit, retenu par l'Unesco, de « non monumental ». La rencontre des deux mondes, Nord et Sud, a été suscitée par l'intuition, d'une justesse bouleversante, de la commissaire Mouna Mekouar. Elle a pensé que les danseurs pouvaient rejoindre et recomposer, un moment, un halqa, ce « cercle d'énergie » millénaire des métiers de la place Jemaa el-Fna (conteurs, danseurs et acrobates, musiciens et charmeurs de serpents), où, dit-elle « l'art et la vie ne sont pas dissociés, où s'efface la séparation entre l'individu et son environnement, entre le sujet et l'objet ».

sourire. Même si les danseurs tentent de ne pas trop donner prise à la familiarité, à une quelconque déviation de la ligne, ils laissent les enfants s'enhardir à les imiter. Mais un performeur de passage voulant livrer son improvisation en partage, un joueur de didgeridoo persuadé que sa musique manque à la pièce seront immédiatement renvoyés au comptoir. Le public peut, à raison, jeter les références à Dan Graham et Bruce Nauman par-dessus les moulins, son attention n'est pas moins soutenue. Les trajectoires sont à prendre plus qu'à comprendre, comme si les deux parties convenaient d'une zone de transfert possible.

Cercle d'énergie

Les danseurs, fidèles compagnons de l'artiste, sont plus troublés qu'il n'y paraît. « Ici, il n'y a pas de filtre » disent deux d'entre eux, Louise Höjer – qui travaille avec Tino Sehgal depuis 2005 – et Justin Francis Kennedy – depuis 2012. « La dimension d'échange l'emporte sur celle d'art. Le concept n'a pas le même sens, il y a une véritable recontextualisation du travail de Tino. » Durant une pause prélevée dans le déroulé implacable de la pièce, ils tentent de définir leurs propres découvertes : « Pour la première fois, je ressens un sentiment de spiritualité », dira Louise Höjer avec l'assentiment de Justin Francis Kennedy, lui, carrément, « explosé par la spiritualité ». Tous deux parlent de l'expérience comme d'un « nouvel éveil », une « révélation ». « Nous découvrons comment parler de l'un à l'autre, dans une liberté que le white cube ne permet pas. Ce qui apparaît souvent comme un job, devient ici une manière d'être. Nous pouvons rire ensemble sans être gênés. Notre travail en est revitalisé. » La pièce n'est

Et soudain, alors que la session bat son plein, tout se défait. Le cercle est rompu, les instruments rangés, les danseurs livrés à leurs commentaires. Un vide béant est laissé sur la place, devant un infini possible. Le geste collectif émanant des deux parties présentes a été suspendu alors qu'il était dans son intensité la plus haute. Il flotte encore dans l'air. Il n'a laissé aucune prise à exploitation. Restent des traces, dérobées ou rapportées, que les conteurs de la place pourront interpréter et intégrer qui sait quand. Ils nous diront alors par quel Gibraltar une troupe était passée par chez eux, quel avait été le franchissement, pour quel pacte et quelle alliance, quel échange et quelle conversation et ce qu'elle avait laissé et remporté •

Jean-Louis Perrier

1. Tino Sehgal est représenté par la Galerie Marian Goodman, à Paris, Londres et New York.

2. Lire « Le commerce de l'instant » dans le n° 52 de *Mouvement*, juillet-septembre 2009.

Moment, durée, forme : les composants de la scène ont été choisis avec une minutie toute sehgalienne. Au ciel rosissant, lorsque les martinets rasent les têtes, les danseurs effectuent leur sortie de la Bank al-Maghrib et attendent que l'appel à la prière du soir ait fini de retentir. Ils se rassemblent alors auprès d'un maître instrumentiste dûment averti. Autour de la flamme tremblante d'une lampe-tempête, aux premiers accords d'oud, aux premières frappes de maalam, le halqa se forme spontanément. Des femmes, dont seuls les yeux dardent, roulent des hanches ; des amoureux nouent leurs doigts ; des jeunes gens frappent sèchement leurs paumes ; des enfants traduisent, dans une souplesse douce, les mouvements du danseur qui a bondi au centre. À lui de déployer pleinement, dans les accords qui montent en puissance, tout ce que le moment présent permet. Il y va d'une recherche accélérée d'une interprétation aussi personnelle que celle du musicien ; un emballement qui ne peut pas ne pas paraître comme un exutoire à une longue journée de contraintes ; une tentative, presque amoureuse, de fusion avec les sons, comme si le corps pouvait devenir musique, aborder au port de cette « spiritualité » évoquée par Louise Höjer et Justin Francis Kennedy.

Cartes blanches

Né à Londres en 1976, Tino Sehgal, danseur de formation, pratique une théâtralisation de l'espace muséal à travers la danse et la parole qui remet sans cesse en question la nature des échanges artistiques. Durant deux mois, le Palais de Tokyo lui donne carte blanche pour redéployer son œuvre aux dimensions de l'ensemble des lieux. Une idée au long cours, surgie en 2013, lors de la Carte blanche à Philippe Parreno. Cet artiste avait alors concédé la petite icône japonaise Ann Lee à Tino Sehgal en lui livrant l'amphithéâtre-bombonnière-salle 37 du Palais. Une pré-adolescente sortie de collège se glissait au pied des marches, énonçant quelques phrases d'une voix démodulée. Indéniablement charnelle, cette déclinaison d'Ann Lee, à travers de minuscules détails, indiquait qu'elle n'était pas une humanoïde. Cet automne, elle sera un des éléments incorporés aux pièces historiques de Tino Sehgal, animées par de nombreux « intervenants ». « *Devrait apparaître, nous dira la commissaire Rebecca Lamarche-Vadel, une certaine ritualisation de l'exposition pensée comme un tout, avec des rebonds qui nouent les pièces entre elles, leur permettent de dialoguer, tout en laissant à chacune sa valeur et son émotion propres.* » Quelques semaines auparavant, quatre pièces seront données dans les espaces publics du Palais Garnier, avant un spectacle composé de pièces de Peck, Crystal Pite et Forsythe, conclu par une création scénique de Tino Sehgal.

Carte blanche à Tino Sehgal, du 12 octobre au 18 décembre au Palais de Tokyo, Paris (Festival d'automne)

Création à l'Opéra de Paris, du 26 septembre au 9 octobre



ÉVÈNEMENT

ON SE JETTE SUR...

TINO SEHGAL

PAR MANOU FARINE

Voici le garçon de la saison ! Des parquets cirés de l'Opéra de Paris au béton XXL du Palais de Tokyo, il est sur tous les fronts. Chorégraphe, artiste, mais qui est Tino Sehgal ? **Un homme du monde** : né en 1976 en Angleterre d'un père d'origine pakistanaise et d'une mère allemande, élevé des deux côtés du Rhin, Tino, tête bien faite et corps impatient, balance entre danse, théorie de l'art et sciences économiques. Il se fait interprète pour le Français Jérôme Bel ou le Flaman d'Alain Platel, avant de trouver de quoi souder ses trois amours par la performance. Et hop, on se l'arrache du Guggenheim à la Tate Modern, en passant par la Biennale de Venise ou le Stedelijk Museum.

L'homme de la situation : une petite fille qui surgit d'une salle d'expo vous prend par la main et vous engage dans une conversation sur l'économie mondiale, deux danseurs dans un baiser fougueux juste devant vous, un gardien de musée qui s'effeuille sans prévenir... les performances imaginées par Sehgal sont autant de situations qui misent sur l'interaction sociale. De quoi vous cueillir et vous nourrir.

Un homme de principes : ne cherchez pas de reproductions des pièces de Sehgal. L'œuvre n'a lieu que devant vous et avec vous. Même les contrats de vente se font par transmission orale, histoire de résoudre le grand paradoxe de l'art conceptuel, qui à force de se dématérialiser avait fini par faire de la moindre trace d'œuvre un fétiche. Une seule chose à faire donc : y courir !

Jusqu'au 9 octobre, Opéra Garnier, Paris-9^e, et du 12 octobre au 18 décembre, Palais de Tokyo, Paris-16^e.



TINO SEHGAL REÇOIT LE HANS MOLFENTER PRIZE

> La Kunstmuseum Stuttgart Foundation a annoncé le 28 septembre avoir distingué l'artiste Tino Sehgal du Hans Molfenter Prize 2016. Fondé par le peintre allemand Hans Molfenter en 1983, le prix doté de 18 000 dollars (16 000 euros) récompense des artistes ayant une relation avec le Sud-Ouest de l'Allemagne. Tino Sehgal concevra un projet dans la région du Stuttgart. Les détails seront annoncés prochainement.

TINO SEHGAL AU PALAIS DE TOKYO

UNE EXPOSITION SANS ŒUVRE, UNE EXPÉRIENCE QUI VA BOULEVERSER LES VISITEURS

À 40 ANS, CET ARTISTE GERMANO-ANGLAIS EST DÉJÀ UN MYTHE. IL OCCUPE LES MUSÉES EN REMPLAÇANT LES ŒUVRES PAR DES PERFORMANCES QUI SURPRENNENT ET ENCHANTENT LES VISITEURS. UN UNIVERS SECRET OÙ TOUTE PHOTO EST INTERDITE. QUASIMENT MYSTIQUE, ABSOLUMENT FASCINANT : L'ÉVÉNEMENT DE LA RENTRÉE.

PAR EMMANUELLE LEQUEUX
ILLUSTRATIONS SÉVERIN MILLET
POUR BEAUX ARTS MAGAZINE

On le connaît comme le prince des esquives : pas de photo, pas de contrat, pas d'interview, pas d'enregistrement de ses œuvres... Tino Sehgal ne laisse aucune trace derrière lui. Aucune, si ce n'est dans les esprits. Et voilà qui est sans doute plus important que mille archives. De ses expositions qui n'en sont pas, peu de visiteurs sortent indemnes : elles nous convoquent comme des êtres de chair et de mots, des consciences un brin éteintes qu'il s'agit de raviver à travers l'expérience. Tremblant, sidéré, furieux parfois : tel est l'état dans lequel celui qui a révolutionné la performance (terme qu'il abhorre...) met les cobayes de ses pièces. Ou, pour être plus précis, des «situations» qu'il met en scène, comme il les appelle. Jouées par les danseurs de sa compagnie comme par des quidams, elles durent quelques minutes ou toute une journée ; elles convoquent le geste, le chant ou la parole. Elles sont l'ici et maintenant, portés à leur paroxysme.

Quel frisson, quel sourire, quelle angoisse Tino Sehgal va-t-il donc provoquer dans le dédale du Palais de Tokyo, qu'il investit cet automne dans sa totalité, comme l'avait fait il y a deux ans son grand complice Philippe Parreno, pour son plus gros projet à cette heure ? De ces 13 000 m² entièrement dévolus à l'instant

présent, on ne dévoilera rien à l'avance, si ce n'est l'essentiel : à savoir qu'il s'agit d'une «expérience à vivre, qui réduit à l'impuissance tout discours», comme le souligne la commissaire, Rebecca Lamarche-Vadel. «Tino a composé un monde dansant, où s'interpénètrent les pièces entre elles, et où se réinvente le rituel de la rencontre avec l'œuvre. Tout se joue à travers le corps ou l'esprit des visiteurs. Plutôt qu'un objet qu'on regarde, c'est une situation qu'on éprouve», poursuit-elle. Impossible, et inutile, de décrire ce à quoi nous serons confrontés. Comme un organisme vivant, cette proposition inédite, que l'on peut considérer comme une immense œuvre en soi, aura son propre biorythme, «et se transformera au gré des flux qui l'innervent». Ceux des visiteurs, mais aussi des anonymes choisis pour intervenir au fil des espaces et des jours. «Âgés de 8 à 82 ans, ces amateurs n'appartiennent pas au monde de l'art, précise la commissaire, car pour Tino, la subjectivité est une matière primordiale. Chacun doit intervenir avec son éloquence, sa spontanéité, sa capacité à se raconter. Il nous fallait donc choisir des gens qui n'ont pas trop connaissance des codes de l'art ou de la représentation.» Écrivains, psychologues, architectes, ingénieurs ou bambins, chacun a été choisi non pour ses compétences, mais après de longues conversations.



«Tino a composé un monde dansant, où s'interpénètrent les pièces entre elles et où se réinvente le rituel de la rencontre avec l'œuvre.»

Tout se joue à travers le corps ou l'esprit des visiteurs.»

(Rebecca Lamarche-Vadel, commissaire de l'exposition)

«Comme une odysée où le visiteur fait l'expérience de sa propre complexité, de sa subjectivité. Confronté à des pièces qui sollicitent une énergie folle, chacun peut découvrir son écriture individuelle...» Sébastien Faucon, du Centre national des arts plastiques



Sans doute, au fil de vos visites, l'un ou l'autre d'entre eux vous accostera-t-il, ou vous prendra la main pour mieux vous dérouter. Il faudra alors se prêter au jeu, condition *sine qua non* pour ne pas passer à côté de l'expérience. Ainsi s'établira, au fur et à mesure, une microsociété, destinée à produire «une œuvre vivante, en perpétuelle métamorphose. Une œuvre qui expire et respire de toutes les données, celles des visiteurs, mais aussi les faits d'actualité, des phénomènes de société.» À l'instar des situationnistes des années 1950, Tino Sehgal est convaincu que «la beauté nouvelle ne peut être que beauté de situation».

EN TRANSE AVEC LES CHANTEURS GNAWAS ET LES CHARMEURS DE SERPENTS

Pour mettre en branle cet adage, la star berlinoise, invitée de biennales en Documenta, s'est soigneusement entourée : en plus des 300 intervenants, il a convoqué plusieurs plasticiens qui partagent ses recherches autour de la notion d'expérience, comme Daniel Buren ou Philippe Parreno. Pour lui, ils ont réalisé «des œuvres qui permettent de mieux envisager le travail de Tino sur la disparition de l'objet, la dépendance de l'œuvre au visiteur, et qui rappellent que son travail est bien plus en dialogue avec l'esthétique relationnelle ou l'art conceptuel qu'avec l'histoire de la performance, résume Rebecca Lamarche-Vadel. C'est la première fois qu'il travaille ainsi, cela lui permet de repenser le modèle de l'exposition comme un univers qui se déploie, avec ses résonances». Voilà donc le Palais de Tokyo devenu théâtre perpétuel ? Il faut se défaire de cette idée. Pour le lion d'or de la biennale de Venise 2013, seuls les lieux d'art autorisent le développement d'un regard individuel, quand les théâtres invitent à un rituel collectif. Une réflexion nourrie par son intérêt pour l'économie politique, qu'il a étudiée, et toutes sortes de dynamiques sociales.

Des curiosités qui font de Sehgal bien plus qu'un as de la performance, bien plus qu'un chorégraphe expérimental. Au-delà de ses situations, tout son processus de création est innervé par une remise en question de l'économie de l'art. Quand musées ou collectionneurs souhaitent acquérir l'une de ses pièces, rien ne se passe comme avec les autres artistes. «Avec lui, tu n'as absolument rien, résume Sébastien Faucon, qui s'est occupé pour le Fonds national d'art contemporain des acquisitions de performances. Tino refuse toute description écrite, toute photographie ou vidéo. Tout repose sur l'oral, même le contrat d'achat, passé devant notaire.» La transaction elle-même se fait en cash. Quant à la transmission de la partition chorégraphique ? C'est un danseur-référence, formé par l'artiste, qui se déplace à chaque réactivation d'une pièce et

transmet aux interprètes la gestuelle. «L'artiste remplit un questionnaire extrêmement fouillé, sans cesse précisé, poursuit Sébastien Faucon. Pour Tino, on se posera sans doute la question de la survivance de l'œuvre dans vingt ans. Et en cas de souci, on retrouvera toujours un corps qui a réalisé cette chorégraphie et s'en souvient.» Comme tous les visiteurs devraient se souvenir de leurs moments passés au Palais. Car plutôt qu'une exposition, c'est un voyage qui s'annonce. «Comme une odyssée où le visiteur fait l'expérience de sa propre complexité, de sa subjectivité. Confronté à des pièces qui sollicitent une énergie folle, chacun peut découvrir son écriture individuelle et réveiller cette matière première dormante que constituent les liens entre nous tous, sujets.»

CHANSONS POP, CUI-CUI D'OISEAUX, BOUCHE-À-BOUCHE...

Au printemps dernier, Sehgal a porté ce dialogue sur des braises, en investissant, au cœur de Marrakech, la place Jemaa el-Fna. Sa troupe s'est installée quelques semaines entre charmeurs de serpents et jeunes chanteurs gnawas, pour y imposer tout doucement sa geste bizarre (<http://halqa.org>). Chansons pop portées à l'incandescence ou cui-cui d'oiseaux, corps endormis au sol qui se réveillaient avec le soleil pour se mettre peu à peu en transe collective, et ces bouches qui se faisaient percussions... Pour la compagnie, cette sortie en place publique était une première. Et c'est un miracle qui est advenu. «Ce qui m'intéresse ici, c'est ce moment à la fois collectif et individuel, qui s'intrique dans le format et la culture de la place, nous confiait alors le taciturne artiste. Les Marrakchis comprennent que nous sommes très vulnérables, avec nos corps et nos voix, et en un sens ils se sentent responsables de nous.» Portés par une foule curieuse, invitée souvent à entrer dans la danse, les collaborateurs de Sehgal se laissaient surprendre autant qu'ils surprenaient. Fruit d'un long travail de collaboration avec tous les occupants de la place, qui obéit à des codes millénaires des plus précis, cette situation organisée par la jeune commissaire Mouna Mekouar a sans doute été un tournant dans la pratique de Sehgal. Nul doute que les murs du Palais de Tokyo se souviendront de ce dialogue inédit. ■

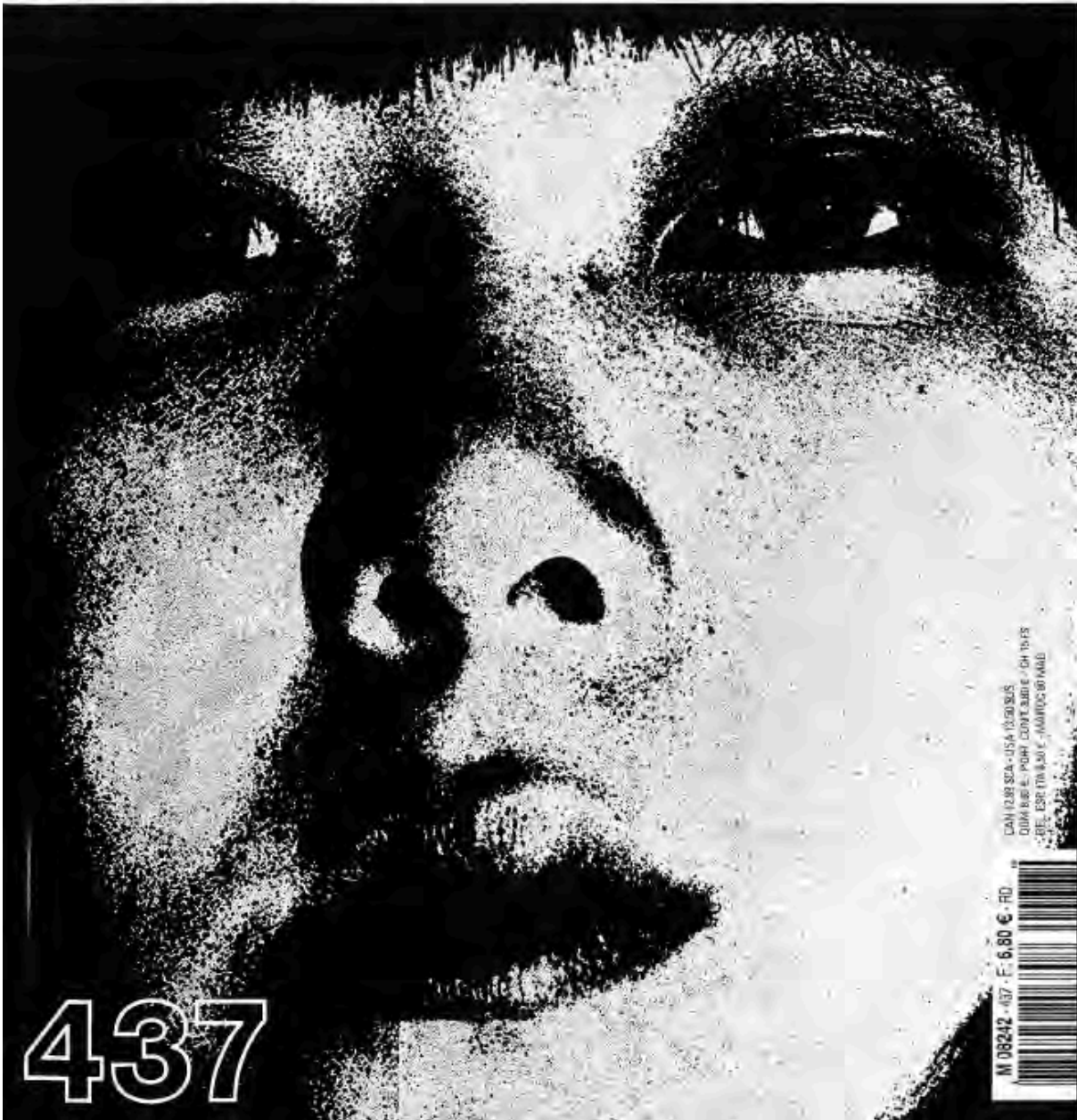


«Tino Sehgal» du 12 octobre au 18 décembre • Palais de Tokyo
13, av. du Président Wilson • 75116 Paris • 01 81 97 35 88 • www.palaisdetokyo.com
L'Opéra de Paris présente du 26 septembre au 9 octobre une chorégraphie
de Tino Sehgal • www.operadeparis.fr

art press

OCTOBRE 2016 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

LUCINDA CHILDS INTERVIEW
PHOTOGRAPHIE JAPONAISE : PROVOKE
RENOUVEAU DE LA SCÈNE CORÉENNE :
NOUVEAUX LIEUX, NOUVEAUX COURANTS
KRYSTIAN LUPA **TINO SEHGAL** MANIFESTA
MAURICE G. DANTEC ÉDOUARD GLISSANT
SALMAN RUSHDIE **WITOLD GOMBROWICZ**



437

M 08242-437 - F. 6,80 € - RD
CAN 12,99 \$CA - USA 15,00 \$US
DINA 8,96 € - POLY 10,99 \$POL
- RE - ESP 17,99 \$ - ARGENT 18,99 \$

TINO SEHGAL

de Jemaa el-Fna au Palais de Tokyo

Anaël Pigeat

À la suite de Philippe Parreno en 2013, Tino Sehgal dispose cet automne d'une carte blanche dans tout le Palais de Tokyo (12 octobre - 18 décembre 2016). Il y montrera un ensemble de *situations* – pour reprendre le terme avec lequel il désigne ses œuvres – qui prendront corps entre des sculptures et installations d'autres artistes invités par lui. L'exposition sera comme un organisme vivant qui évoluera avec les mouvements des visiteurs. Il interviendra également à travers une nouvelle création au Palais Garnier, avec les danseurs du Ballet de l'Opéra (26 septembre - 9 octobre 2016).

■ Pas de communiqué de presse, pas d'images disponibles, aucun enregistrement, pas de traces. Le discours est le même de la part des galeries et des services de presse pour chaque intervention de Tino Sehgal. Lorsqu'on l'interroge de vive voix sur la carte blanche qui lui est offerte par le Palais de Tokyo, et dont le commissariat est assuré par Rebecca Lamarche-Vadel, il répond qu'il la conçoit dans la suite de *Anywhere, Anywhere Out of The World* (2013), l'exposition de Philippe Parreno qui l'avait lui-même invité à montrer sa pièce *Ann Lee*. Comme lui, Tino Sehgal fera appel à d'autres artistes, dont la présence soulignera le rapport de filiation qu'il entretient avec l'art conceptuel et l'esthétique relationnelle. Plutôt que d'évoquer une exposition à venir et encore en cours de définition, nous avons préféré faire le récit d'un projet récemment créé, *Tino Sehgal à Marrakech* (13 mai - 5 juin 2016), une sorte de *remix* de

plusieurs pièces antérieures dans le contexte singulier de la place Jemaa el-Fna, édifiant exemple de sa manière de faire. Par l'effet d'un rapprochement inattendu, on se souvient que les architectes Lacaton et Vassal s'étaient justement inspirés de la place Jemaa el-Fna, lieu de rencontres et d'ouverture, pour concevoir leur projet du premier Palais de Tokyo en 2002.

CRESCENDO

Idéalement, il fallait 24 heures pour pendre la mesure de l'œuvre de Tino Sehgal place Jemaa el-Fna, le temps de regarder la place se réveiller, de voir les danseurs prendre possession de l'ancienne banque Al Maghrib et de ses abords immédiats, de voir le jour passer, la lumière baisser, la tension monter crescendo jusqu'à la nuit avec l'arrivée de la foule, la montée des odeurs de viande grillée, et l'apparition des lumières bleues des lampes à acétylène accrochées aux échoppes. Il y a

dans *Tino Sehgal à Marrakech* un aspect organique, une temporalité synchrone avec celle de la place. Les danseurs sont une dizaine, tous arrivés en bus. Tino Sehgal aussi. C'est sans doute une manière d'appréhender le temps un peu différemment. Comme une troupe de cirque de passage, ils sont en ville pour un mois. « Dans l'exposition de Philippe Parreno au Palais de Tokyo, Mouna Mekouar, la commissaire et initiatrice du projet, a considéré qu'il y avait un lien entre la manière dont mon œuvre *Ann Lee* était montrée, et les halqas de la place Jemaa el-fna de Marrakech, l'idée d'origine n'est pas de moi », dit Tino Sehgal. La justesse de cette invitation, et la résonance de son travail avec les mœurs ancestrales ayant cours sur la place, ont très vite convaincu Tino Sehgal.

Tino Sehgal et ses danseurs. (© K. Nemmaoui).
(Toutes les images/all images: Court. galerie Marian Goodman, Paris). *Tino Sehgal and his dancers*

Art press – Octobre 2016 (Suite de l'article)



13 mai — 5 juin 2016

13 ماي — 5 يونيو 2016

مواقيت

جميع الأيام إلا الإثنين.

الثلاثاء، الأربعاء: 11 صباحا — 7 مساء

الخميس، السبت، الأحد: 11 صباحا — 9 مساء

الجمعة: 2 بعد الزوال — 9 مساء

Horaires

Ouvert tous les jours sauf le lundi

Mardi, mercredi : 11h — 19h

Jeudi, samedi, dimanche : 11h — 21h

Vendredi : 14h — 21h

Poster (© M. Abitar)

Avec ses conteurs dont le nombre a considérablement diminué depuis vingt ans, ses porteurs d'eau, ses boxeurs, ses femmes qui font le henné, ses charmeurs de serpents et dresseurs de singes, la place est d'allure à la fois ancestrale et extraordinairement vivante. Elle est régie par des familles qui tiennent les *halqas*, littéralement des cercles ou des anneaux autour desquels se concentrent ces activités. Ils sont parfois dessinés sur le sol à la craie blanche, « à la manière d'Anne Teresa de Keersmaecker », remarque Mouna Mekouar. « Les *halqas* ont quelque chose de très marocain, d'une culture païenne d'avant l'Islam », dit-elle encore. Selon un protocole à la fois strict et fluide, des maîtres de cérémonie, les *Maâlems*, ouvrent ces *halqas* avec une prière. Il y a dans ces spectacles de rue et ces traditions orales une dimension très spirituelle. À l'occasion de la biennale de Marrakech en

2014, Saâdane Afif avait fait donner un cours de mathématiques sur la place. Cette année, c'est avec ces acteurs de la place que Tino Sehgal a travaillé.

BRIBES

Une ancienne banque n'est pas un lieu anodin pour un artiste d'abord formé à l'économie, et dont le travail se dresse en résistance contre certains modes de vie contemporains, la vitesse et les excès de la consommation de carbone, d'images, de temps. Ce lieu est souvent utilisé pour des expositions de la Biennale ; cette fois, il se veut particulièrement ouvert. D'accès libre, l'exposition est annoncée par de simples panneaux en noir et blanc—comme tous les documents produits autour des projets de Tino Sehgal—annonçant simplement ses dates et ses horaires. À l'intérieur, des danseurs interprètent différents fragments de pièces, légèrement transformés en fonction des lieux, des lumières et des sons : *This Variation*, montré à la Documenta 13 de Cassel en 2012, *Instead of allowing some thing to rise up to your face dancing bruce and dan and other things* (2000), et *Yet Untitled*, qui avait été interprété à la Biennale de Venise en 2013. Ce sont des œuvres sonores mais presque sans paroles, pour être perçues au-delà des langues, variations musicales chantées, murmurées et en *beat-boxing*, où l'on croit reconnaître insensiblement des mouvements de rap, de hip-hop, des airs des Beach Boys et de Philip Glass. « You can normalize, don't it make you feel alive », « Something to share », « I'm pickin' up good vibrations », telles sont les bribes de mots que l'on attrape de temps à autre. Les danseurs sont tour à tour debout, puis au sol, dans des rythmes très lents ou endiablés, comme des respirations qui se succèdent. Même s'ils n'entrent pas en transe à proprement parler, on pourrait penser, à les regarder, aux *gnawas* d'Essaouira.

Parfois deux ou trois visiteurs se trouvent seuls dans le vaste espace octogonal de la banque, avec ses murs vert clair décorés du stuc caractéristique de l'architecture orientale. À d'autres moments, les badauds se pressent, de toutes générations, des femmes avec des enfants, une classe d'adolescents, des touristes japonais. Au bout de quelques jours, des habitués reviennent, et sont progressivement intégrés par les danseurs à ces situations. Des hirondelles nichées au-dessus d'une porte traversent la salle de temps à autre ; leurs cris se mêlent aux chants des danseurs et aux bruits de la place, à la *daqa marrakchia* (des claquements de mains traditionnels), et au son lancinant des flûtes des charmeurs de serpents. Tino Sehgal, qui était présent pour les premiers jours du projet, guide les uns et les autres, marchant comme une ombre, dans

des allers et venues mystérieuses, faisant parfois sortir les danseurs devant le bâtiment ou plus loin sur la place une fois le soir venu. Apprenant peu à peu la manière de faire des *Maâlems* sur la place, il observe des temps de latence et de réflexion comme s'il voulait capter des tensions et des énergies dans la foule. Puis, comme eux, il s'est même mis à danser, avec des mouvements très lents, bougeant ses doigts comme les têtes dressées des serpents, à la fois dresseur et animal lui-même. « Je joue ce rôle d'artiste depuis quelques années, mais ici cela n'existe pas vraiment ; ce sont les *Maâlems* qui font cela, alors si je veux entrer dans leur format, il faut que je sois présent », explique Tino Sehgal.

RÉSONANCES

Les pas de danse des interprètes de Tino Sehgal semblent se fondre dans la foule des *halqas*. Et pourtant, très rares sont les artistes à être admis sur la place—étrangers a fortiori. L'écho semble évident entre les méthodes de Tino Sehgal et les traditions orales du lieu—qu'il ignorait avant l'invitation de Mouna Mekouar. Lorsqu'un touriste tente de prendre une photographie en se promenant entre les *halqas*, les *Maâlems* lui demandent de ranger son appareil ; « *Live* semble être le seul mot anglais connu sur la place », remarque Mouna Mekouar. Faut-il rappeler ce qui a souvent été écrit dans la presse, le fait que Tino Sehgal lutte contre les « chasseurs d'images » et refuse toute photographie ou enregistrement de ses œuvres ? Cela peut sembler une pose, un jeu ambigu et autoritaire avec les systèmes marchands, qui revient à une puissante volonté de contrôle. Mais si Tino Sehgal engage assurément un rapport de force avec les institutions avec lesquelles il travaille, s'il semble plier son environnement à sa façon de voir, cet état d'esprit prend un sens particulier place Jemaa el-Fna : la volonté légitime de concentrer l'attention des visiteurs sur l'instant présent et sur l'intensité de l'existence. ■

Tino Sehgal

Né en 1976 à Londres. Vit et travaille à Berlin

Expositions personnelles récentes

2015 *A Year at the Stedelijk* : Tino Sehgal,

Stedelijk Museum, Amsterdam ;

Tino Sehgal, Martin Gropius Bau, Berlin

Tino Sehgal, Helsinki Festival, Finlande

2016 *Tino Sehgal à Marrakech*, Maroc ; *Tino Sehgal*,

Palais de Tokyo, Paris

Expositions de groupe récentes

2015 *Experiencia Infinita*, MALBA Colección

Costantini, Museo de Arte Latinoamericano

de Buenos Aires, Argentine ; *Ärger Im Paradies*,

Bundeskunsthalle, Bonn ; Twelfth Havana

Biennial, La Havane, Cuba

H (N) Y P N (Y) OSIS, Commissariat

Philippe Parreno, Park Avenue Armory, New York

Following Philippe Parreno in 2013, this autumn it's Tino Sehgal's turn to be given the run of the Palais de Tokyo (October 12–December 18, 2016). The Paris museum will host an ensemble of “constructed situations,” as he calls them, staged among sculptures and installations by other artists he invited. The show will be a kind of living organism changing with the movements of visitors. The Palais Garnier will see the debut performance of another Sehgal piece, with dancers from the Ballet de l'Opéra company (September 26–October 9, 2016).

Tino Sehgal – From Jemaa el-Fna to the Palais de Tokyo

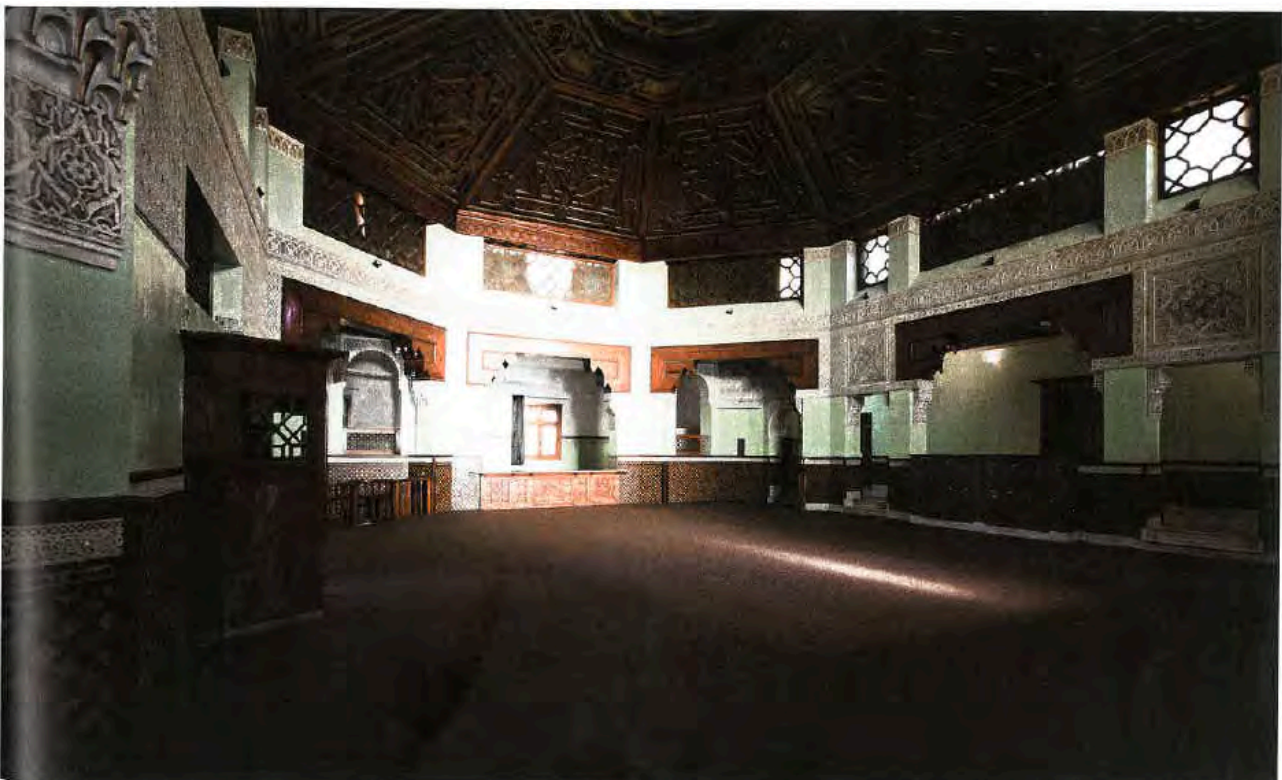
No press kit or images beforehand, no video or photos, no traces afterward. This absence is the immutable rule whenever Tino Sehgal stages an intervention in a gallery or museum. When you ask him in person about what he's going to do at the Palais de Tokyo, where curator Rebecca Lamarche-Vadel gave him carte blanche, he answers that his piece will be a follow-up to *Anywhere, Anywhere out of the World* (2013), the Philippe Parreno exhibition where Parreno invited him to present his piece *Ann Lee*. Like Parreno, Sehgal is calling in other artists whose presence will underline his relationship with conceptual art and relational aesthetics.

Rather than review an exhibition still under development at the time of writing, we prefer to describe another Sehgal project, *Tino Sehgal in Marrakech* (May 13–June 5, 2016), a kind of remix of earlier works in the unique context of Jemaa el-fna square, an edifying example of his approach. In another, unexpected connection, the architects Lacaton and Vassal were inspired by this square, a venue known as an open meeting ground, for their rehab of the Palais de Tokyo wing inaugurated in 2002.

Vue de l'ancienne banque Al Maghrib.
View of the old Al Maghrib bank

CRESCENDO

An ideal visit, one that could lead to the fullest appreciation of Sehgal's Jemaa el-fna piece, would have taken twenty-four hours, so that the visitor could watch the square's morning awakening, see the dancers take possession of the former Al Maghrib bank and its environs, observe the passing of the day, the dimming of the sunlight, the tension mounting in a crescendo until night-fall and the arrival of the crowds, the swirling odor of grilled lamb and the appearance of the blue lights produced by acetylene lamps over the shops. There was an organic aspect to this piece, a temporality in synch with the site. A bus brought ten





Tino Sehgal. (© K. Nemmaoui, 2016)

dancers and Sehgal himself. This is a slightly different way of experiencing time. Like a traveling circus, the troupe camped in Marrakech for a month. "During the Philippe Parreno show at the Palais de Tokyo, Mouna Mekouar, the initiator of this project, felt that here was a link between the way my piece *Ann Lee* was shown and the *halqas* at Jemaa el-fna square in Marrakech, so this was not my idea originally," Sehgal explains. He was quickly won over by the just-rightness of the invitation and the resonance between his work and the traditional practices still taking place in the square.

With its storytellers (whose ranks have considerably thinned over the years), water carriers, boxers, women who apply henna designs, snake charmers and monkey trainers, the square's atmosphere is both ancient and extraordinarily alive. It is run by the families who preside over the *halqas*—literally circles or rings—around which these activities are concentrated. Sometimes they are drawn on the ground with chalk, "like Anne Teresa de Keersmaecker does," Mekouar notes. "There is something uniquely Moroccan about the *halqas* since they're rooted in its pre-Islamic culture," she continues. Following a protocol that is both strict and fluid, the masters of ceremony, the *Maalems*, commence the *halqas* with a prayer. These street spectacles have a very spiritual dimension. For the Marrakech Biennale in 2014, Saâdane Afif had a mathematics class held in the square. For this year, Sehgal worked with its traditional actors.

SNATCHES

A former bank building has special significance for an artist who initially trained as an economist and whose work often stands in resistance to certain aspects of our contemporary lifestyle, such as its dizzying pace and excessive consumption of fossil fuels, images and time. The square is often used for the Biennale's exhibitions, and as an art venue it was even more accessible last spring. As is customary for his pieces, simple black and white signs with nothing more than dates and times announced the event. Inside the building dancers performed fragments of pieces slightly modified to fit in with the site, its lighting and sounds: *This Variation*, shown at the 2012 Documenta 13 in Kassel, *Instead of allowing some thing to rise up to your face dancing bruce and dan and other things* (2000), and *Yet Untitled*, performed at the Venice Biennale in 2013. These works are full of sound but almost devoid of words, meant to be heard beyond language, with variations on musical themes sung, murmured and sampled by beat-boxes. Listeners seem to hear, almost unconsciously, snatches of rap, of hip-hop, Beach Boys tunes and Philip Glass. "You can normalize, don't it make you feel alive," "Something to share," "I'm pickin' up good vibrations" are some of the words that could be made out from time to time. The dancers were alternately on their feet and lying on the ground, the rhythms leisurely or furious, like successive breaths. Even if the performers did not literally fall into a trance, they were reminiscent of the

Gnawa masters in Essaouira, Western Morocco. At times two or three visitors would find themselves alone in the vast, octagonal bank building, with its light green stucco walls typical of Middle Eastern architecture. At other times gawkers of all ages would show up—women with their babies, a high school class, a Japanese tour group. After a few days some people began to hang around and the dancers drew them into the situations. Occasionally swallows nesting above a door would fly across the room, their calls mixed with the singing of the dancers, the noise from the square in the background, the *daqa marrakchia* (traditional hand clapping) and the piercing sound of the snake charmers' flutes. Sehgal, who was on site for the first few days, guided people around, walking like a shadow, coming and going mysteriously, sometimes having the dancers go out in front of the building or further afield in the square as night fell. Gradually learning from the *Maalems* in the square, he would observe the moments of latency and reflection, as if trying to capture the crowd's tensions and energies. Then, like them, he would begin to dance, moving very slowly, his fingers fluttering like the erect heads of the snakes, simultaneously an animal tamer and an animal himself. "I've played the role of the artist for years, but that doesn't exist here. The *Maalems* play that role here, and if I want to fit into their format I have to be here, too," Sehgal explains.

RESONANCES

As Sehgal's dancers performed their steps, they seemed to melt into the crowds around the *halqas*. Yet very few artists, especially foreign artists, are ever allowed to intervene here. There seems to be an obvious resonance between Sehgal's approach and the oral traditions of this place he knew nothing about until Mekouar's suggestion. When a tourist tries to take pictures while walking among the *halqas*, the *Maalems* tell them to put their camera away. "'Live,'" Mekouar says, "seems to be the only word in English people know here." As critics often remark, Sehgal is in a constant struggle with the paparazzi and refuses to let his work be photographed or otherwise recorded. That might seem like a pose, an authoritarian way of playing with the commodity system, symptomatic of a control freak. But if Sehgal assuredly does engage in a trial of strength with the museums and galleries he works with, if he seems to make his environment give in to his way of seeing it, this attitude took on a particular meaning in Jemaa el-Fnasquare, as a legitimate desire to focus visitors' attention on the present moment and the intensity of existence. ■

Translation, L-S Torgoff



A Marrakech, en mai 2016.
KHALIL NEMMAOUI

Tino Sehgal, créateur d'échappées

Cette figure insaisissable de l'art contemporain, invitée du Palais de Tokyo cet automne, organise des mises en scène où les visiteurs sont parties prenantes

RENCONTRE

C'est un animal à sang froid qui sait à merveille provoquer le trouble ou les larmes. Un obsédé du contrôle, qui impose une totale liberté à ses interlocuteurs. Un être de l'ombre, pourtant star de l'art contemporain. Un danseur, enfin, qui refuse la scène. Constamment, Tino Sehgal échappe. Les interviews, il les refuse, ne se prêtant qu'au jeu de « rencontres informelles ». Origines ? Multiples. Allemand-Britannique d'origine indienne, ce Berlinois est surtout nomade, courant de Biennale de Venise en Documenta de Kassel sans jamais prendre l'avion. Ni photo, ni vidéo, ni contrat, ni chèque, ni enregistrement audio : ses œuvres se refusent à laisser trace. Elles se

vivent dans l'instant point. Ses expositions ? Elles sont complètement dépouillées d'objets. Hantées, seulement, de personnages mis en scène qui viennent à la rencontre des visiteurs pour une expérience à nulle autre pareille.

Dès le mercredi 12 octobre, quand ouvrira la carte blanche que lui offre le Palais de Tokyo, à Paris, le public comprendra : il est le cœur battant du projet. Treize mille mètres carrés de mises en scène flottantes, investis par 300 participants, et le public, donc. « C'est un monde dansant, où se réinvente le rituel de la rencontre avec l'œuvre, souligne Rebecca Lamarche-Vadel, jeune commissaire qui accompagne ici l'artiste. Tout se joue de cette matière hautement radioactive qu'est l'être humain. Plutôt qu'un objet qu'on regarde, c'est une situation qu'on éprouve, et qui réduit à l'impulsivité tout discours. » Voilà donc le visiteur invité à participer corps et âme, avec ses tripes et ses souvenirs, ses angoisses et ses mots.

« Cela fait toute la différence, que vous soyez là », résume le Lion d'or de la Biennale de Venise 2013, dans un français parfait hérité des quelques années qu'enfant il a passées en banlieue parisienne. « Ma famille avait peu de liens à la culture, fai donc un grand respect pour ce champ dans lequel je n'ai pas grandi, ainsi que pour le public. Moi je suis l'artiste, vous, le récepteur, et entre nous se joue une partie de tennis, résume celui qui a étudié l'économie politique avant de devenir danseur. Mon travail consiste à trouver des solutions pour qu'elle ait lieu. »

Cela advient parfois dans les endroits les plus inattendus. Au printemps, c'est la place Jemaa el-Fna de Marrakech que sa troupe d'une dizaine de danseurs a enchantée. Un véritable pari, lancé par la commissaire franco-marocaine Motna Mekouar. Pourquoi une telle alchimie entre cette

place ancestrale et le projet ultra-contemporain de Sehgal ? « L'écriture de Tino est très différente de celle des acrobates et charmeurs de serpent de la place, mais le vocabulaire et l'alphabet sont les mêmes, avec ce rythme presque animal, ces choses qui chaque jour se répètent, sans jamais être les mêmes, avance la jeune femme. Ici, personne ne le connaissait, mais les gens adhèrent sans filtre, avec beaucoup de fraîcheur et de spontanéité, parce que le projet ne s'imposait pas comme une forme achevée, mais très ouverte à leur expérience. »

Voyage sans guide

De l'humain, Tino Sehgal a donc fait sa seule matière première. Il sculpte émotions, attentes, irritations, comme d'autres la fonte ou la pierre. « Ce qui m'intéresse, c'est la résistance de ce matériau, de chaque subjectivité. Mais je cherche de plus en plus à créer des moments où se rencontrent l'individuel et le collectif. » Pour Tino, la subjectivité est une matière primordiale, mais aussi les relations entre les sujets, confirme Rebecca Lamarche-Vadel. La confrontation à ses pièces sollicite une énergie folle de la part du visiteur, car à travers la rencontre avec l'autre elle réveille une matière dormante d'une grande richesse. » Dans ce voyage sans guide, tout peut advenir : croiser un fantôme, être interpellé par un gamin qui se lance

« La confrontation à ses pièces sollicite une énergie folle de la part du visiteur »

REBECCA LAMARCHE-VADEL
commissaire de l'exposition

dans une conversation à bâtons rompus sur la notion de progrès, être pris dans une transe collective... « C'est une odyssée où le visiteur fait l'expérience de sa propre complexité, de sa subjectivité, et s'écrit face à la situation à laquelle il est confronté », poursuit la jeune commissaire, qui avoue avoir parfois été émue aux larmes au fil de l'élaboration de l'exposition.

L'émotion, ce n'est pourtant pas la priorité de Tino Sehgal, pourrait-on penser. « La qualité de Tino, c'est plutôt de tout questionner ; la danse, l'objet d'art, le spectateur... Tu ne peux nommer ce qu'il fait tant il remet tout en question. Sans détruire, il réfléchit à aujourd'hui », préfère conceptualiser l'une de ses fidèles collectionneuses. Mais son galeriste bruxellois, Jan Mot, chevalier servant de l'art le plus cérébral, avoue avoir été ébranlé par chacune de leurs collaborations. « Ce que j'ai vécu avec Tino en tant que galeriste m'a changé, assure-t-il. Sans faire dans l'art thérapeutique, bien sûr », continue-t-il dans un sourire. Pour leur première collaboration, l'artiste lui a carrément demandé d'interpréter lui-même ses pièces, pendant un mois. « J'arrivais dans l'espace en reculant pour accueillir les visiteurs, je leur chantais This Is Propaganda, puis je proposais une œuvre sous la forme d'un deal : "Je te rembourse si tu peux m'expliquer ce qu'est l'économie de marché." Ensuite, eh bien... j'embrassais mon assis-

De l'humain, l'artiste a fait sa seule matière première. Il sculpte émotions, attentes, irritations, comme d'autres la fonte ou la pierre

tante ! C'était si épique qu'après ça je ne savais vraiment plus où aller comme galeriste ! »

Cette radicale liberté, Sehgal l'a apprise auprès de chorégraphes comme Jérôme Bel, pour qui il a dansé le révolutionnaire *The Show Must Go On*, et de Xavier Le Roy, son complice de toujours. De celui-ci, il dit : « Quand je l'ai rencontré, à 23 ans, il y avait chez lui des livres de la plasticienne Lygia Clark, pas de Pina Bausch. Cela pour dire que j'ai grandi avec cette petite famille qui considère la danse non comme un divertissement, mais comme un outil de réflexion. » D'où son glissement vers les arts visuels : « Dans le domaine de la scène, le divertissement est une obligation, pas dans les musées et centres d'art, glisse-t-il. Et un lieu d'exposition est toujours plus libéral, moins figé, qu'un théâtre. Tu entres quand tu veux, tu sors si tu t'ennuies, il y a la possibilité d'un moment intime, d'un échange... »

« Modernité bourgeoise »

Pourquoi, dès lors, accepter l'invitation de l'Opéra de Paris, dont il vient d'ouvrir la saison ? Il est vrai qu'encore une fois il échappe, propulsant les danseurs du corps de ballet dans le hall de Garnier, ses escaliers, toutes ses parties publiques, une heure avant que n'entrent en scène Forsythe et autres classiques, pour finir la soirée, encore une fois hors de scène, dans la solennelle grande salle. « J'ai essayé de construire des moments plus libres, d'être comme dans mes expositions dans un flux », se contente-t-il de justifier, comme si poser le public de l'opéra sur un siège éjectable allait de soi.

Ce retour en scène perturberait-il sa rhétorique finement rodée ? Pas d'un poil. Son argumentaire est à toute épreuve. A savoir : « L'exposition est un format moderne né avec la Révolution, une émanation de la société démocratique libérale. La questionner ne relève donc pas d'une question formelle, mais politique : quand une société commence à changer, ses rituels doivent eux aussi évoluer, réfléchir cette société, mais aussi l'entraîner, donner les impulsions au changement. » Difficile de le dérouter de ce discours, au demeurant passionnant. Poursuivons donc : « Dambuler agréablement dans une exposition, pour y admirer des objets facilement gérables ; voilà la modernité bourgeoise. Si nous avons un problème avec cette modernité, nous devons questionner ses formais. » Cette stratégie, il la partage avec tous les plasticiens dont il est proche, de Pierre Huyghe à Philippe Parreno. Il les a donc invités à l'accompagner au Palais. « Car personne n'existe sans ses liens comme entité autonome. » Credo qu'il invite chacun à vivre, dans sa chair. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Tino Sehgal, du 12 octobre au 18 décembre, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e. Tél. : 01-81-97-35-88. Tous les jours sauf mardi, de midi à 20 heures. De 9 à 12 euros. Palaisdetokyo.com



Il est né à Londres, vit à Berlin et a investi pour trois mois les 13 000 m² de surface d'exposition du **palais de Tokyo**, dans le cadre d'une carte blanche inédite. **Tino Sehgal** (né en 1976) y montre ses œuvres majeures ainsi que des nouvelles productions, dont certaines en dialogue avec d'autres artistes.

*London-born, Berlin-based **Tino Sehgal** has three months' freedom to do as he likes with the 13,000m² **Palais de Tokyo**. He is showing a number of his major "experiential works" and new pieces along with some by other artists.*

**Jusqu'au
18 décembre**

expos

L'expo dont vous êtes le héros

Invité par le Palais de Tokyo, l'inclassable **Tino Sehgal** propose une exposition sans œuvres mais avec de l'humain, où il n'y a rien à voir mais tout à expérimenter.

Lorsque le Palais de Tokyo se risqua pour la première fois à confier l'intégralité de ses entrailles de béton à un seul artiste, ce furent les fantômes qui se pointèrent en premier.

L'artiste en question était Philippe Parreno, qui en 2013 nous propulsait sur la scène d'*Anywhere, Anywhere out of the World*.

Magistrale autant que spectrale, l'exposition faisait bruir l'ancien squat du XVI^e arrondissement de voix désincarnées : Marilyn Monroe, Zinedine Zidane ou encore le personnage de manga Ann Lee.

Les téléphones sonnaient dans le vide, les pianos avaient décidé de se passer d'interprètes pour faire résonner leurs mélodies, mais déjà, une petite fille en chair et en os était venue nous parler à l'oreille. Un sphinx haut comme trois pommes qui nous avait laissés sur une interrogation d'une beauté opaque à laquelle on n'a toujours pas trouvé de réponse adéquate : *"Quel est le rapport entre le signe et la mélancolie ?"*

Cette irruption de l'humain, on la devait à Tino Sehgal, invité par Philippe Parreno à présenter une œuvre dans ce palais des glaces technologiquement reproductible.

Trois ans après, la petite fille a grandi. Elle a aussi ramené d'autres convives : après les fantômes, place aux vivants. Lorsque Tino Sehgal, 40 ans à peine, assurera cet automne la deuxième carte blanche au Palais de Tokyo, il n'y aura

même que ça : de l'humain, de l'intersubjectivité, et des questions qui n'arrangeront pas les complexes de l'esprit d'escalier.

On doit à ce danseur de formation né à Londres et basé à Berlin, qui a fait ses classes auprès de chorégraphes comme Jérôme Bel ou Xavier Le Roy, l'une des œuvres les plus inclassables de ces dernières années. *"Le travail de Tino Sehgal, qu'il nomme 'situations construites', vise à minimiser les discours sur l'art pour augmenter l'expérience présente. Comme lorsque Marcel Duchamp disait que ce sont les regardeurs qui font le tableau, la matière des œuvres est chez lui constituée de la présence des visiteurs et de leur interaction avec les interprètes"*, nous confiait Rebecca Lamarche-Vadel, la curatrice en charge de son plus vaste projet à ce jour.

Si les plus grandes institutions lui ont ouvert leurs murs, du Guggenheim à New York en 2010 jusqu'au Stedelijk à Amsterdam l'an passé, toute rétrospective (il préfère de son côté parler de "survey", c'est-à-dire de tour d'horizon) est un casse-tête qui fait sortir de ses gonds la machine à exposer. A commencer par l'interdiction de toute documentation écrite ou visuelle de ses projets, celle-là même qui nous fait placer en image d'ouverture ce cadre vierge. *"J'ai dû contacter les personnes qui ont vécu les pièces. Celles-ci en sont devenues les seules sources, les passeurs,*



Pour défaire
la machine
à exposer,
Tino Sehgal
interdit toute
documentation
écrite ou visuelle
de ses projets

garants et légataires d'un travail qui ne peut exister que dans la mémoire individuelle et collective", explique ainsi la curatrice.

A quelques jours de l'inauguration règne au Palais de Tokyo la même effervescence que lors de tout montage d'exposition. A ceci près que, cette fois-ci, il ne s'agit pas de construire de nouvelles cimaises mais de les ôter, afin de retrouver un espace le plus dépouillé possible. A califourchon sur une des chaises de bar piquées au décor du défilé de la fashion week qui bat son plein non loin, Tino Sehgal revient sur son parti pris : *"Depuis le XIX^e siècle, le format de l'exposition s'est imposé comme le nouveau rituel de l'ère libérale. L'exposition est un événement, mais c'est un événement vécu sur le mode individualisé. Mon travail respecte les conditions du monde de l'art : je réalise des expositions, puisque mes situations occupent l'espace pendant les horaires d'ouverture au public, alors qu'une performance, au contraire, est un rendez-vous ponctuel. Récemment, dans mes expositions, j'essaie aussi de générer périodiquement des moments plus collectifs."*

Ce dynamitage du culte néolibéral de l'individu s'étend à la position de l'artiste-auteur. Car à vrai dire, le Palais de Tokyo ne sera pas tout à fait vide. *"La première fois que je suis intervenu ici, j'ai moi-même été invité dans l'exposition d'un autre artiste. Il serait donc inconcevable que je n'en fasse pas de même."* Le visiteur sera ainsi

**"dans mes expositions,
j'essaie de générer
périodiquement des
moments plus collectifs"**

accueilli par les poissons de baudruche de Philippe Parreno, avant de passer au travers du monumental rideau de perles de Félix González-Torres. Puis, une fois propulsé dans l'estrade, ce seront les choix de chacun, les réponses et réactions aux sollicitations des interprètes, qui détermineront la suite de son parcours – un parcours dont vous êtes le héros, comme le veut la formule consacrée.

Chacun pourra alors (ou non) passer sous le plafond de disques colorés de Daniel Buren, déjà montré au même endroit en 2004, ou au contraire aller se perdre dans le biotope organique de Pierre Huyghe au niveau 0 – *"Si tu veux parler à Pierre Huyghe, il est derrière ce trou dans le mur"*, nous indique Sehgal.

Toutes les œuvres d'artistes invités, auxquelles il faut ajouter les performances plus ponctuelles d'Isabel Lewis, ont en commun d'avoir été déjà montrées : une manière de tenter d'en finir avec l'obsession des temps présents pour la nouveauté, et de "faire confiance" à la puissance de rayonnement des œuvres. Certains rétorqueront, c'est mon cas, que la fétichisation de la présence ne permet pas d'échapper au système néolibéral, mais constitue au contraire le dernier stade de son développement – l'événement unique, rare donc cher, étant encore plus monnayable que l'est l'objet tant décrié.

Une chose est sûre : précisément parce qu'il prend à bras-le-corps ces débats, le projet de Tino Sehgal est l'un des plus stimulants de ces dernières années. Et tout comme pour les différents parcours, il offre autant d'expériences et d'interprétations qu'il y a d'individus acceptant de s'y prêter pleinement et sans réserve. **Ingrid Luquet-Gad**

Carte blanche à Tino Sehgal jusqu'au 18 décembre au Palais de Tokyo, Paris XVI^e

TINO SEHGAL AGITATEUR D'ÉMOTIONS

Le Palais de Tokyo à Paris donne carte blanche à cet ancien danseur dont les performances métaphysiques font intervenir les spectateurs.

PAR ELISABETH COUTURIER

Depuis une dizaine d'années la critique crie au génie ! Et les spectateurs qui sortent de ses expositions parlent d'une expérience unique. Pourtant, Tino Sehgal ne leur propose aucune œuvre à admirer, aucun fétiche à contempler. Il pousse la dématérialisation de l'art à son maximum. De fait, il fait entrer un grand souffle d'air frais dans un univers saturé de babioles, depuis que Marcel Duchamp a fait d'un urinoir renversé une œuvre d'art, il y a presque cent ans. Certes, il n'est pas le premier artiste à réaliser des œuvres sans objet. Les performeurs des années 1960-1970, venus pour la plupart du théâtre, avaient ouvert la voie. Mais il est le seul à ne laisser aucune trace de ses créations.

Quand il vend une pièce, ça se passe oralement, devant un notaire. La description du processus à suivre pour la mettre en action est cependant très détaillée, et le moindre geste contraire au contrat transforme l'œuvre acquise en faux. Disons, pour faire simple, qu'il réinvente la performance. Mais ce terme ne décrit pas tout à fait les étranges chorégraphies qu'il organise et qui se déroulent non-stop pendant les heures d'ouverture des lieux où il expose. Auparavant, cet Anglo-Allemand, qui habite Berlin et qui a vécu quelques années en France, était danseur. Maintenant, il imagine, selon sa propre terminologie, des « situations ». Elles agissent sur nous physiquement, émotionnellement et intellectuellement. Elles nous invitent à marquer une pause, à vivre un moment privilégié. Et ceux qui ont déjà traversé l'une de ses mises en scène étranges en gardent un souvenir inoubliable. En particulier les visiteurs qui, en 2010, ont parcouru l'architecture intérieure hélicoïdale du musée Guggenheim de New York, présentant, pour l'occasion, des cimaises nues. Imaginez un flot continu de gens montant et descendant l'immense

rampe blanche, et soudain, au milieu du public, des couples, sans signes distinctifs, en train de s'embrasser langoureusement ou de s'étreindre avec fougue. Sentiment de gêne et d'attirance. L'impression d'être pris pour un voyeur. Autant de sculptures humaines vivantes reproduisant les plus célèbres baisers de l'histoire de l'art, ceux de Rodin, Courbet, Picasso, Klimt ou même de Jeff Koons du temps de la Cicciolina. Et puis, surgissant de la foule, une petite fille, un adolescent, un adulte et enfin un vieillard, quatre personnages représentant les quatre âges de la vie, viennent tour à tour vous prendre par la main, vous proposer de faire un bout de chemin avec eux ou d'entamer un dialogue. Avec calme, pondération et bienveillance, l'un ou l'autre vous pose des questions comme : « C'est quoi le progrès ? » ; ou bien « As-tu déjà été amoureux ? » ; ou encore « Que penses-tu de la crise économique ? ».

Sehgal imagine des œuvres ayant pour principe la déambulation, l'échange émotionnel, le partage des connaissances. Il a créé des dizaines de « situations » envoûtantes et inattendues aussi bien dans le Turbine Hall de la Tate Modern, à Londres, sur l'agora d'Athènes et la place Jemaa el-Fna à Marrakech, que dans une salle de bal décrépie à Berlin. Surréaliste ?



Oui et non. On repère l'influence de chorégraphes borderline tels Jérôme Bel ou Xavier Le Roy (deux créateurs avec qui il a travaillé). Aujourd'hui, Jean de Loisy accueille au Palais de Tokyo ce prodige de 40 ans et met à sa disposition tout le bâtiment, soit 13 000 mètres carrés. Ce sera le plus vaste et ambitieux projet jamais réalisé par l'artiste. Outre une sélection de ses pièces majeures, Sehgal présente à Paris des œuvres inédites qui privilégient encore les contacts humains, la danse, la parole et le chant. Ceux qu'il appelle ses « joueurs » sont ici philosophes, anthropologues, écrivains, architectes... Ils ont passé un casting durant lequel leur éloquence, leur curiosité et leur envie de partager leur savoir ont été testées. Rien ne semble préparé mais tout est réglé selon un timing très serré. L'artiste veille à ce que chaque « situation » proposée permette au visiteur de partir à la rencontre de l'autre mais aussi de lui-même. On pense alors à Gauguin et à sa fameuse toile peinte en 1898 et intitulée : « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? ». Cent dix-huit ans plus tard, Tino Sehgal ne pose-t-il pas, sous un autre mode artistique, les mêmes questions ? ■

Carte blanche à Tino Sehgal, Palais de Tokyo, Paris XVI, jusqu'au 18 décembre.





SES ŒUVRES
NE S'IMPRIMENT
QUE DANS
LE SOUVENIR
DU SPECTATEUR.
SA MATIÈRE
PREMIÈRE :
L'HU MAIN,
LE CORPS, LA VOIX.
GRÂCE À LUI,
LE SPECTACLE
VIVANT INVESTIT
MUSÉES ET GALERIES.
TINO SEHGAL
EST UN ARTISTE
PHÉNOMÉNAL.

TINO SEHGAL

*Chorégraphe
de
l'éphémère*

T

INO SEHGAL EST LA GUEST
STAR DE L'AUTOMNE PARISIEN.
Qu'on en juge : neuf représentations à
l'Opéra de Paris en compagnie des
chorégraphes Justin Peck, Crystal Pite
et William Forsythe pour une pre-
mière collaboration avec les danseurs
du Ballet de l'Opéra. Et, dans la foulée,
une carte blanche au palais de Tokyo

PAR LAËTTIA CÉNAC

Madame Figaro – Du vendredi 14 au samedi 15 octobre 2016 (Suite de l'article)

jusqu'au 18 décembre. Ce geste d'artiste (initié par Philippe Parreno il y a trois ans) consiste à investir la totalité des espaces d'exposition, soit 13000 mètres carrés. Qui fait mieux ? Personne ! D'autant que Tino Sehgal est un artiste immatériel... Comprendons-nous : il existe, c'est un homme de chair et d'os, on l'a même rencontré en jean, blouson de daim et mèche de cheveux vole-au-vent. On sait aussi deux, trois choses sur lui : il est né en 1976 à Londres d'un père indien et d'une mère allemande ; il a étudié la danse et l'économie politique ; il vit à Berlin ; il a remporté le Lion d'or de la Biennale de Venise en 2013...

DE FAIT, CE QUI EST IMMATÉRIEL, C'EST SON TRAVAIL. Et d'une manière radicale. Il a réinventé la performance (mot banni de son lexique) au profit du concept de « situation construite ». Autrement dit, il fait entrer le spectacle vivant dans les lieux d'histoire de l'art, musées ou galeries. Là où l'œuvre d'art est encadrée, accrochée, archivée, il impose la figure de l'humain, le corps, la voix. Il met en scène ceux qu'il appelle ses joueurs, les interpellant, les chorégraphiant dans une espèce de théâtre-danse. Sa pièce « Kiss » (2002) donne à voir un couple qui réinterprète les baisers de l'histoire de l'art, d'Auguste Rodin à Jeff Koons, en passant par Edvard Munch. « This Situation » (2007) engage ses acteurs à citer Montaigne, Rousseau, Marx, Nietzsche, Debord, Foucault... Plus récemment, il a bouleversé le monde de l'art en mettant en scène

une petite fille, incarnation d'Ann Lee, personnage de manga libéré par Pierre Huyghe et Philippe Parreno. Évidemment, il donne ses interviews au compte-gouttes et refuse photos et captations. « Comment traduire le mouvement, le trouble, l'émotion qui nous traversent ? s'interroge Rebecca Lamarche Vadel, commissaire de l'exposition au palais de Tokyo. L'œuvre n'est pas un objet figé dans une institution. Elle restera sous forme de souvenir dans la mémoire du visiteur. » Allant toujours plus loin dans la transmission abstraite et la transaction orale, Tino Sehgal vend ses œuvres quand les deux parties tombent d'accord, mais sans papier ni reçu... Pas de traces ! Ses contempteurs crient au scandale de celui qui vend du vent, alors que les autres, trémolos dans la gorge, y voient le comble de l'audace, citant Duchamp. L'artiste Claude Closky l'a énoncé très clairement : « Tino Sehgal a l'audace de ne produire aucun objet, de créer des situations avec le public auquel il s'adresse, de favoriser une relation directe entre les personnes et les œuvres, de privilégier la responsabilité de chacun à vivre entièrement cette expérience, d'inventer des dis-

positifs précis qui laissent délibérément certains paramètres échapper à son autorité, de ne pas se soumettre aux usages du marché de l'art.

ET ÇA MARCHE ! NOUS ÉTIONS AU PRINTEMPS DERNIER place Djema'a el-Fna, à Marrakech, où la commissaire d'exposition Mouana Mekouar avait réussi à attirer Tino Sehgal, pourtant rétif aux voyages. Chaque jour, de onze heures du matin jusqu'à la tombée de la nuit, sa dizaine de joueurs s'éveillaient dans l'ancienne banque Al-Maghrib, corps dans la position du fœtus, avec des pépiements d'oiseaux, des chansons pop, des rythmes rap. Puis ils sortaient sur la place attenante au monument et se déployaient au beau milieu des charmeurs de serpents, des montreurs de singes, des acrobates de tout poil. Comme s'ils avaient été là de toute éternité, prenant le pouls de cette place, formant une « halka » (ronde) selon la tradition millénaire du lieu. Tino soufflait à l'oreille de ses danseurs qui mêlaient l'improvisation à des chorégraphies existantes. Maîtres de cérémonie, femmes voilées, tatouées de henné, adolescents en goguette, tout le monde participait, dansant, chantant, frappant dans les mains. La transe était collective... Depuis 2001, la place Djema'a el-Fna est inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco. Un écrivain sur mesure pour les œuvres immatérielles de Tino Sehgal. ♦

« Carte blanche à Tino Sehgal ».

jusqu'au 18 décembre au palais de Tokyo, à Paris.

ARTY FACTS



2010 Pour ses 50 ans, le musée Guggenheim de New York a ouvert en totalité son espace à Tino Sehgal, qui y a livré deux œuvres, "Kiss" et "The Progress".

2013 Le chorégraphe obtient le Lion d'or du meilleur artiste de la Biennale de Venise pour cette performance réalisée par ses interprètes au milieu du public du pavillon central des Giardini.



2016 En collaboration avec les danseurs du Ballet de l'Opéra de Paris, Tino Sehgal crée l'événement cet automne en proposant avec un trio de chorégraphes 9 représentations exceptionnelles au palais Garnier.

Chagall, le cirque Bouglione, Roberto Bolano sur les planches : des idées de sorties pour ce week-end

Chaque vendredi, La Matinale vous livre ses propositions pour égayer culturellement votre fin de semaine.

La poésie de Marc Chagall, les acrobaties du cirque Bouglione, les couleurs flashy de Séoul, le chef-d'œuvre de Roberto Bolano mis en scène, les cuivres du Moutin Factory Quintet ou encore la carte blanche de Tino Seghal au Palais de Tokyo... il y aura de quoi s'en mettre plein la vue et les tympanes ce week-end.

ARTS : Palpitante carte blanche de Tino Seghal au Palais de Tokyo, à Paris



Il faut être « disponible » pour plonger dans l'exposition imaginée par Tino Seghal. C'est-à-dire prêt à se laisser guider et surprendre, à dialoguer en tête-à-tête avec des inconnus comme à être bousculé par des récits criant de vérité. S'y joue, en somme, l'essence même du statut du visiteur d'une exposition. Seulement ici, les œuvres sont vivantes et se découvrent dans une interaction rendue concrète. Une fois franchi un seuil qui nous fait pénétrer dans un monde flottant, le visiteur se retrouve traversé par la foule ou les années, confronté à des débats, des souvenirs ou des chants en pleine lumière comme dans un noir intense. Au total, près de 300 participants de 8 à 82 ans se relaient dans un Palais de Tokyo vidé de tout, sauf d'une humanité vibrante. Une magistrale orchestration qui s'articule avec les interventions tout aussi organiques des artistes invités par Tino Seghal. Notamment Philippe Parreno et Pierre Huyghe, qui font résonner le cœur du personnage virtuel Ann Lee, et donnent littéralement vie au bâtiment. Présences, absences et fantômes sont à l'œuvre. **Emmanuelle Jardonnet**

CRITIQUE

TINO SEHGAL : CARTE BLANCHE AU VISITEUR

Par Elisabeth Franck-Dumas

— 16 octobre 2016 à 19:21

En n'exposant presque rien au Palais de Tokyo, l'artiste anglo-allemand met en relation des performeurs et le public, réinventant le concept d'expo.

Elisabeth Franck-Dumas



"Annlee de Tino Sehgal", de Philippe Parreno, dessiné au Palais de Tokyo, 2013. Dessin Philippe Parreno Dessin Philippe Parreno

On relit ses notes, seules traces d'une «exposition» vouée à n'être ni photographiée ni filmée. «*Inquiétant... habiletés sociales... les autres nous trouvent-ils effrayant ?*» a-t-on griffonné. Entreprise totalement dérisoire de figer une beauté aussitôt évanouie. Car la carte blanche donnée à l'artiste anglo-allemand Tino Sehgal au Palais de Tokyo à Paris a transformé l'immense paquebot en friche à émotions : y pousse ce que l'on voudra bien y planter, pendant les minutes ou les heures qu'on voudra bien y consacrer, et puis basta. Pas d'objets, pas de cartels,

Next Libération – Dimanche 16 octobre 2016 (Suite de l'article)

six œuvres soigneusement choisies qui ne sont pas de lui, et sinon des tableaux performances dont le spectateur est un héros qui se développent en continu dans le grand vide de 13 000 mètres carrés. Tino Sehgal les a conçus, ils ont pour noms *This Progress* (2006), *This Objective of That Object* (2004) ou *Enigme* (2016). Ils s'apparentent à ces échanges inespérés qu'on est susceptible d'avoir dans un train ou une queue de cinéma, lorsqu'on a la chance d'atterrir près d'une voisine admirable. Petit cadeau voué à ne pas se répéter et dont il ne restera rien sinon le plus important : qu'il a existé.

Creuset intime

Car Tino Sehgal, 40 ans, lion d'or de Venise en 2013, ancien danseur devenu enfant chéri de l'art contemporain, construit des «situations». Il organise des interactions entre performeurs et visiteurs, par la parole, la danse ou le chant, cherchant à transformer le lieu public de l'exposition en un creuset intime (plutôt qu'en bazar pour traders avides de déco, disons). L'emploi du mot «situation» n'est pas un hasard, qui rappelle les aspirations situationnistes à recréer les mêmes effets par la dérive, le laisser-aller «aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent». Ici aussi on déambule, sans guide, au risque de rater telle ou telle pièce - surtout, descendre au plus bas niveau de sous-sol pour ne pas louper la dernière pièce de Sehgal, et l'éprouvante et géniale installation *Box* (1977) de James Coleman.

Le parcours commence lorsque l'on franchit le rideau de perles transparentes signé de l'artiste Félix González-Torres, mort du sida en 1996. Pour qui connaît son travail, le rideau est un signe habile, venant rappeler que les œuvres ont une mémoire qui habite en nous, réactivée à chaque fois qu'on les retrouve - celles du Cubain déclenchent une émotion puissante et particulière, qui se situe du côté de la gratitude. Les autres artistes présents dans l'expo (hormis Coleman, on trouve Daniel Buren, Pierre Huyghe, Isabel Lewis et Philippe Parreno) forment une famille cohérente, s'intéressant aux questions de contexte d'apparition des œuvres, aux échanges, à la participation du visiteur et à son statut. Leur coprésence magnifie l'expo, même si ce n'est pas pour eux qu'on est venue.

Armée de zombies

Que dire des pièces de Sehgal, sans trop en révéler ? D'abord, qu'il faut s'y confronter seul. C'est-à-dire vulnérable, introspectif, ouvert aux autres. C'est ainsi qu'on profitera mieux de *These Associations* (2012), où une cinquantaine d'anonymes quadrillent l'immense et lumineux espace du sous-sol en groupe, dans une chorégraphie les faisant parfois ressembler à une armée de zombies. Ils s'assoient, aussi, et chantent dans une langue étrange. On projette sur eux une variété de fantasmes classiques (secte, agresseurs, comploteurs...) puis certains s'en détachent pour venir nous aborder. Suivant la solidité de son propre narcissisme et la vigueur de sa paranoïa, on peut être amené à se poser un tas de questions : Disent-ils la même chose à tout le monde ? (Et son corollaire, suis-je unique ?) Se moquent-ils de moi ? Pourquoi ai-je tant de préjugés envers eux ? Et quelle place pour la politesse dans tout ça ? Autant de manières viscérales de penser le groupe (et l'autre) aujourd'hui.

Son pendant géographique, *This Variation* (2012), est une pièce plongée dans le noir où l'on ressent et entend la présence de danseurs avant de finir par les percevoir. L'effroi cède à l'émerveillement, physique, plastique, et la leçon pourrait s'appliquer à bien d'autres « situations » du quotidien. Le parcours est jalonné de ces petites épiphanies qui en font le prix, de la qualité d'attention aux autres qu'elle développe et qui dure une fois l'expo quittée, jusqu'à la plus banale des introspections (se rendre compte, en cédant à l'impérieux besoin de se réfugier dans son smartphone, que l'objet a acquis le statut de doudou). L'on se dit aussi qu'on pourrait revenir souvent pour se shooter au contact et au questionnement. Ce shoot ne sera jamais le même, en fonction de la rotation des 300 performeurs et de sa propre humeur.

La pièce maîtresse, à la chorégraphie minutée, c'est *This Progress* (2006). Une déambulation accompagnée, commencée lorsqu'un/e enfant, Lola dans notre cas, vous prend par la main et vous questionne sur le progrès. La conversation continue alors qu'on se déplace, Lola cède la place à Léa (vingtenaire), puis à Pierre (trentenaire), et ainsi de suite, les interrogations de chacun ayant un effet bien précis sur la confiance et la psyché du visiteur, lui renvoyant en miroir sa vie entière. Les mots échangés avec la dernière interlocutrice, dont le nom nous a aussitôt échappé (est-ce un hasard ? une manière de laisser agir la filiation ?) ont eu un effet puissant. Tout le monde, bien sûr, n'aura pas la chance de parler avec cette psychiatre aux yeux clairs. Mais tout le monde aura, on l'espère, l'impression d'avoir partagé ici quelque chose, la conscience d'être vivant. ◀

La performance, nouveau dada de l'art contemporain



Performance de Tino Seghal à Venise en 2013 ((Luigi Costantini/AP/SIPA))

Inventée par les dadaïstes il y a un siècle, cette forme d'art éphémère, où le corps du performeur est au centre de l'œuvre, sort au grand jour et va parader à la Fiac



Claire Fleury · Publié le 16 octobre 2016 à 17h32

Au Café Voltaire à Zurich en 1916, une bande d'énergumènes vêtus de drôles de costumes font tout et n'importe quoi, en tout cas rien de ce que l'on a déjà vu. Les dadaïstes inventent ainsi la performance. Réactivée aux Etats-Unis au début des années 50, cette pratique radicale où l'artiste en action ou en situation devient lui-même une œuvre d'art, s'est développée en Occident dans les années 60 et 70, notamment autour d'Yves Klein, Niki de Saint-Phalle, Yoko Ono, Piero Manzoni, Nam June Paik, Joseph Beuys, ORLAN, Marina Abramovic...

Aujourd'hui, la performance est revenue en force, au point que la Fiac, la Foire internationale d'art contemporain (du 20 au 23 octobre prochain à Paris), lance "Parades" son premier festival de performance (du 17 au 23). Explications.

Performance, mode d'emploi

Une trentaine de femmes vêtues de noir et coiffées d'un fichu blanc se dispersent dans l'espace. Parmi elles, il y a des jeunes filles comme des vieilles dames, des Européennes et des Nord-Africaines. Puis, elles s'arrêtent. L'une après l'autre, elles commencent à balancer la tête de haut en bas en criant. Aaaaahhh. Chacune semble coupée, isolée des autres.



Chacune hurle et balance la tête à son rythme. Très vite, ce mouvement de balancier les met dans un état de transe. Parfois leurs cris forment un son unique, la plupart du temps, c'est la cacophonie. Le mouvement est répétitif, c'est toujours la même chose, pendant... 30 minutes.

"Corbeaux" est une performance conçue par la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen et exécutée par la compagnie O/Maroc. Les cris ressemblent à ceux de ces oiseaux, tout comme la tenue des performeuses imitent leur plumage.

L'Obs a vu "Corbeaux" lors de la Biennale de la Danse à Lyon en septembre dernier. La performance était présentée sur le parvis du Musée des Confluences, en plein air. Le public aurait pu aisément partir avant la fin. Mais il est resté, figé, à la fois fasciné et mal à l'aise devant la transe des femmes.



Pendant la performance "Corbeaux" (Hasnae El Ourga)

Par essence, les performances sont dérangeantes. L'artiste ou ceux qui les réalisent créent des situations souvent paroxystiques, parfois pénibles, cocasses, violentes...

"Corbeaux" sera présentée lundi 17 octobre à 19h dans la Cour carrée du Louvre à Paris. C'est la première œuvre de Parades for Fiac, le festival de la performance de la foire internationale d'art contemporain.

Le cas Tino Seghal

Et puis il y a le cas Tino Seghal. L'artiste britannique d'origine indienne et allemande produit des œuvres qui relèguent la performance "classique" au rang de vieilleries bourgeoises. Cet automne, le Palais de Tokyo lui a donné carte blanche pour investir les 13 000 m² du bâtiment art déco de la colline de Chaillot, à Paris.

Seghal propose au visiteur une sorte de parcours relationnel, une "situation construite" où l'œuvre tient dans l'échange (amical, neutre, conflictuel, c'est selon) qui se crée avec les différents performeurs. Mais de cette œuvre, comme des précédentes (hormis celle présentée à la Biennale de Venise), il n'y aura aucune trace. Aucun enregistrement, aucune photo, rien.



Performance de Tino Seghal en 2013 à Venise, pour laquelle l'artiste a reçu le Lion d'or de la Biennale. C'est, sauf erreur, la seule image disponible (Luigi Costantini/AP/SIPA)

Tour à tour, un enfant, un ado, un adulte vient à la rencontre du visiteur et engage la conversation avec lui.

"Qu'est-ce que le progrès ?", "Comment voyez-vous les prochains mois ?". Impossible de se défilier, il faut converser avec les performeurs tout en avançant dans le dédale immense du Palais de Tokyo...

Puis on arrive dans le foyer du bâtiment. Des dizaines de performeurs chantent, psalmodient, font des gestes... Ils s'approchent des visiteurs et leur racontent des histoires... Il n'y aura pas de photos, pas de vidéos de cette œuvre. Une carte blanche ? Plutôt une carte invisible, sauf dans la mémoire des visiteurs.

Carte blanche à Tino Seghal, Palais de Tokyo, Paris, jusqu'au 18 décembre.

Tino Sehgal, un trublion de l'art contemporain envahit le Palais de Tokyo



Chorégraphe de formation, l'insaisissable artiste britannique développe un travail sur le corps, la sensation et la rencontre. Le Palais de Tokyo lui a donné carte blanche.

Un immense rideau de perles transparentes accroche la lumière dans le hall du Palais de Tokyo. Sitôt fendu, une jeune femme, t-shirt blanc, vient à vous, vous demande d'une petite voix douce : « *Qu'est que l'énigme ?* » Bigre, on se demande un instant ce qui se cache derrière cette quête énigmatique : un piège ou une sollicitation, une parabole ou une métaphore ? On cherche dans sa tête, on cherche des mots, se souvenant d'un coup d'une citation, lue il y a si longtemps, enfouie à priori à jamais mais qui remonte, bienvenue, de l'écrivain Maurice Blanchot : « *L'art nous offre des énigmes mais par bonheur aucun héros.* »

Merci Blanchot : le sésame opère (mais soyons clair : toute réponse est autorisée) : la jeune femme vous invite délicatement, à la suivre dans les espaces blancs du Palais vous guidant jusqu'à un jeune enfant, huit ans, qui dit doucement son prénom — Otto, vous demande le vôtre, fait quelque pas et vous pose une autre question : « *Qu'est-ce que le progrès pour vous ?* »...

Etrange et déconcertant

Cette floraison de questions, de paroles échangées, qui peuvent être légères ou graves, cet appel aux souvenirs ou bien à l'analyse personnelle, est au coeur-même du projet de l'artiste anglais Tino Sehgal. Né à Londres il y a quarante ans exactement, l'artiste, qui vit désormais à Berlin, est chorégraphe de formation. Sa bio déjà bien fournie est auréolée d'oeuvres étranges et déconcertantes, toujours à vertu maïeutique, qu'il a imposé un peu partout dans le monde de l'art : fragments de petits duos dansés (Biennale de Venise, 2013), invitation faite au public à pénétrer dans une pièce noire et à laisser faire ses oreilles ou ses yeux (Documenta, 2012) ou encore baisers échangés par des couples au milieu d'une foule (musée Guggenheim, 2010)...

Expériences immatérielles

Autant d'esquisses où le corps, la parole, et l'échange transforment totalement la définition et l'espace même d'une exposition et évidemment celle d'une oeuvre d'art. On dira que Tino Sehgal vous invite à vous dévoiler, donc à vous exposer... Ni vraiment performances, — mot qu'il n'aime pas —, ni tout à fait danses — bien que la chorégraphie s'y lit dans chacune de ses pièces —, l'artiste parle « *d'oeuvres immatérielles* », « *d'expériences* », ou encore d' « *invitations au temps présent* ».

L'art du refus

Avec un certain degré d'exigence : au Palais de Tokyo, comme ailleurs, Tino Sehgal demande expressément au public de s'abstenir de photographier, de filmer, ou de diffuser via les réseaux sociaux toute image de ces étranges happenings. De même, il ne supporte pas l'avion, se déplaçant exclusivement en train ou en bateau, et n'accorde que très rarement des entretiens. Enfin, il refuse systématiquement d'écrire des textes de catalogues et de s'expliquer sur le sens de son travail.

Cet ascétisme au pays de l'art contemporain détonne, d'autant que l'on sait que, lorsque l'artiste vend, via ses galeries Goodman à Paris et New York ou Jan Mot à Bruxelles, une de ses oeuvres, il se passe de tout contrat écrit. La vente, orale, est supervisée par un notaire et un témoin, choisis par l'artiste et le collectionneur ou le musée. Et les conditions de « l'échange », oeuvre contre argent, prend alors plutôt l'allure d'un dépôt consenti par l'artiste dans un temps déterminé qui interdit, par exemple, toute cession à autrui, donc toute spéculation. Ce qu'il vend ? La réactivation d'une action qui peut, en accord avec l'artiste se dérouler dans tel ou tel lieu...

Drôle d'oiseau

On voit que Tino Sehgal est un drôle d'oiseau sur la planète de l'art contemporain. Et tout aussi hardi est le pari fait par Jean de Loisy, patron du Palais de Tokyo, de lui laisser carte blanche, après celles faites, dans le passé, à l'artiste français, Philippe Parreno et au poète américain, John Giorno. Beau challenge puisque l'exposition nécessite tout de même la bagatelle de quelque 400 interprétants (qui se produisent à tour de rôle de midi à huit heures du soir), amateurs ou professionnels, danseurs ou collégiens, choisis depuis deux ans par l'artiste aux cours de castings très longs et poussés !

Ce qu'on y verra ? On aurait envie de répondre : quelque chose de spécial. Disons un art qui sollicite la parole, attise le regard, donne parfois à entendre des chants, et offre surtout une matière si particulière et vitale pour l'artiste : la qualité d'un temps condensé, propre à chacun. Et une expérience que chaque visiteur emportera, selon le souhait de l'artiste, comme un petit trésor propre à changer son regard ou son attitude, demain.

Dans un Palais de Tokyo débarrassé de ses cloisons, mis à nu, l'expérience, il est vrai, a de quoi décoiffer : on y croise des groupes de danseurs qui trament une sorte de bien étrange chorégraphie, et s'arrêtant, posent aux visiteurs une question ; on va dans une salle noire où l'on entend des beaux chants à mesure que vos yeux commencent à discerner les interprétant(e)s ; ou encore on participe, ravis, à la magnifique proposition, titrée *This Progress*, où un enfant, un adolescent, un adulte puis enfin une personne plus âgée, vous invitent, à tout de rôle, au cours d'une promenade dans un Palais désert, et que n'aurait pas renier un Socrate en sandales d'antan, à échanger avec eux de vos sentiment envers le progrès, l'amour, l'illusion ou encore la perte.

Ce petit moment de confidences, de paroles échangées avec des inconnus qui vous semblent d'un coup fort proches, est délicat et unique. Disons qu'en ces temps durs-durs, ça fait vraiment du bien : il faut le vivre, c'est tout.

Laurent Boudier



A voir

Tino Sehgal **T**

12/10/2016 à
18/12/2016

.....

> AGENDA

> « CARTE BLANCHE
À TINO SEHGAL »

Pour cette seconde édition d'une série de « cartes blanches », les 13 000 m² du Palais de Tokyo sont confiés au Britannique Tino Sehgal. Aux côtés d'autres artistes choisis par ses soins, il exposera un ensemble d'œuvres en se focalisant sur les interactions sociales plutôt que sur les objets inanimés. Par la parole, les échanges humains, la danse ou le chant, ses œuvres impliquent le visiteur qui devient alors acteur.

Du 12 octobre au 18 décembre 2016

Paris 16^e, Palais de Tokyo,

13, avenue du Président-Wilson.

<www.palaisdetokyo.com>

Tino Sehgal ne veut pas que l'on prenne ses œuvres en photo

Léa Chauvel-Lévy – oct. 18 2016



Tino Sehgal veut que l'on raconte son œuvre sans la montrer. On a donc fait ce qu'on a pu.

Voile de mystère avant le vernissage de la carte blanche, interdiction de photographier pendant le point presse, réseaux sociaux habillés de blanc, comme l'exact contraire d'un deuil... Le Palais de Tokyo a su garder le secret de la forme qu'allait prendre l'invitation faite à Tino Sehgal dans ses murs. Maintenant que le public a pris possession des lieux, on peut vous raconter l'expérience (méta)physique que le visiteur est invité à y vivre.

Mardi 11 octobre, 17h30. Je viens de vivre une expérience artistique que j'associe pour ma part à l'au-delà. J'ai besoin de le coucher sur le papier, immédiatement, entre deux portes, pour qu'aucune de mes sensations et impressions, aveugles et analphabètes pour le moment, ne s'engouffrent dans l'oubli. Ce que vous lisez est donc mon récit, spontané, en écriture automatique, dans et juste après la carte blanche de Tino Sehgal, chef d'orchestre pour l'occasion auprès de 300 participants, adultes plus ou moins âgés, mais tous en état de marche et enfants, jeunes, mais tous dotés de la parole.

The Creators Project.com – Mardi 18 octobre 2016 (Suite de l'article)

Il y a d'abord eu Camille, petit enfant, en âge comme en taille qui s'est avancé vers moi et m'a tendu d'un air décidé sa main comme un homme d'affaires, en remettant ses lunettes maladroitement. Il me demande ce qu'est pour moi le progrès. Je lui réponds, déstabilisée « Là je progresse, pas après pas dans l'espace, c'est peut-être simplement cela le progrès, un déplacement ». Il me dit « je ne m'attendais pas à ça, mais je note Léa, et je te présente Adèle qui va marcher avec toi maintenant. » Adèle me rejoint et me lance « tu as l'air positif, tu n'as pas de regrets ? ». En deux rencontres, je suis projetée dans une sphère intime. Je ne m'attendais à rien mais pas à ça. Au début je ne veux rien dire sur moi. Je souhaite rester neutre. Mais c'est impossible de tenir cette ligne et de rester discrète sur soi. On discute, on déambule ensemble et au moment où je me livre un peu, elle disparaît. Je ne le vis pas bien. Sa dernière phrase « Léa, je dois partir » me fait l'effet d'un abandon. « J'ai lu un livre sur la jalousie » Ainsi me lance Marie qui surgit de derrière un mur. Elle poursuit « Ils expliquaient dans le livre que c'était une demande de réciprocité. Tu étais jalouse toi ? ». On me tutoie, on me demande de parler, mais quelle est cette exposition où je dois faire mon auto-analyse avec des inconnus tout en marchant en rond dans différentes salles ?

Je joue le jeu et je commence à aimer me confier. Je me dis qu'après tout, l'art a tous les droits. Peut-être que Marie a des dons de voyante car, en effet, j'ai été jalouse autrefois. Je lui raconte. Elle m'écoute attentivement et au moment où je lui parle d'un événement fondateur de mon histoire, elle se met à courir. Jean-Yves, depuis une autre salle, à travers une porte, me tire par le bras. Il me raconte son histoire. « C'était à Grenoble, cette femme est arrivée et j'ai su que c'était elle et qu'il faudrait que je quitte la femme avec laquelle je vivais alors ma vie. » Je me mets à lui poser des questions sur cette histoire. Combien de temps a-t-elle duré ? L'aimait-il ? J'apprends que l'histoire a été interrompue par un événement dramatique « Un jour la gendarmerie m'a appelé, elle était morte décapitée dans un accident de voiture. » Je suis sans voix. Je m'étais déjà attachée moi à cette femme. Je lui avais même imaginé un visage comme on fait lors d'une conversation sur un être inconnu. On met une tête sur l'absence. On a marché tous les deux dans le silence avec Jean-Yves, descendu des marches, jusqu'au moment où je lui demande « Vous vous êtes remis de cette perte ? » Sa réponse est douce et me fait mal au cœur « Oui, j'ai tourné ma tête vers l'avant, tiens, Léa, regardez ce qui vous attend en face » puis il ouvre une porte opaque, une meute de gens s'avance en courant. Une jeune fille me regarde intensément et m'explique qu'elle est heureuse d'avoir aidé une vieille femme la semaine dans le métro. Je ne me sens pas très bien et mes jambes ne sont pas bien solides. Il y a trop d'histoires mêlées dans ma tête et mine de rien toutes ces rencontres et confidences me font de l'effet. J'ai l'impression de vivre une sorte de nuit cauchemardesque où les paroles se télescopent, Une nuit de pleine lune où l'esprit n'arrive pas à trouver le repos et s'agite en boucles irrationnelles.

The Creators Project.com – Mardi 18 octobre 2016
(Suite de l'article)

Je voudrais qu'on me laisse tranquille, pour laisser décanter ce trop-plein d'émotions et de condensé d'histoires intimes qui sortent du noir. Mais on ne me laissera pas. Alors que je suis assise pour écrire ce que vous lisez, une jeune italienne pose sa tête sur mon épaule et me parle avec son accent de son père disparu. Elle me raconte comme elle aimait dans sa Toscane natale, passer un peigne sur la tête de son papa. Je me mets à pleurer, comme une gamine. Pas parce qu'elle a perdu son père mais parce qu'elle aussi à son tour est partie sans me regarder juste après m'avoir fait parler de mon père, à moi.

Le soir, dans la nuit, j'ai intégré à mon rêve cette scène avec cette Italienne et je me suis levée le lendemain en me disant que les performeurs de Tino Seghal touchaient à notre inconscient, puissamment. En même temps que certains danseurs et chanteurs s'arrêtent pour nous parler, les autres continuent à courir dans le Palais. Parfois, ils se rassemblent et chantent à s'époumoner. Le public se regarde sans comprendre la situation, même rompu à l'exercice parfois déstabilisant de la performance. On a l'habitude qu'une foule de gens se mettent à danser, finissent tout nus et chantent en chœur au milieu d'un musée, mais on n'a moins l'habitude de faire partie intégrante de l'œuvre. Plus loin, une pièce est plongée dans le noir total. Je m'y jette. Une main délicate me prend par le bras pour me guider car c'est une salle aveugle. Je me prends un danseur de plein fouet, il ne m'a pas vu, forcément. La musique est sourde, forte, elle émane directement de la bouche de la vingtaine de danseurs présents dans cette boîte de Pandore. Je ne vais pas en sortir vivante moi. Je ne suis pas nyctalope mais je m'accoutume un peu et de plus en plus à la faible lumière. Mon regard discerne au bout de trois minutes des ombres qui ondulent. L'impression est d'une rare intensité. On a l'impression d'assister à une danse macabre, les corps gesticulent comme dans la divine comédie et nous entourent pour mieux disparaître au second plan. Je dois sortir, je n'arrive plus à respirer.

Je retrouve la lumière, je reviens d'entre les morts, il me faut de la vie. J'entends les chants des centaines de participants plus loin, je les rejoins. Une femme me conduit jusqu'à une pièce où quelques personnes, tournées vers le mur se parlent sans se regarder. Il est question de questions. Ils discutent métaphysique et philosophie, le débat prend une tournure amusante, je veux participer à la conversation de groupe mais je n'ose pas. Quand je veux quitter la salle, un homme dos à moi, me barre le passage. Impossible de sortir. Je dois me faufiler, mais il me retient comme un lutteur. Je suis prise au piège. Il faudra de la patience et un peu de force pour que je m'extirpe, mais grâce à lui, j'ai expérimenté ma libération. De toute façon je commençais dans ce palais à vivre le syndrome de Stockholm et serais bien restée captive toute la nuit. À la place, je suis allée terminer d'écrire ces quelques lignes.

The Creators Project.com – Mardi 18 octobre 2016
(Suite de l'article)

Avec cette carte banche, Tino Sehgal confirme une fois de plus son génie à créer du lien, à introduire de l'art dans les failles du réel, à planter un couteau, également, dans le cliché qui consiste à faire de notre époque un mouroir pour gens rivés sur leurs écrans et perdus dans leur solitude. En nous mettant face à nos souvenirs, en nous proposant tout au long du parcours d'éprouver nos corps, ils nous offrent une lampe torche pour sonder au fond de nous notre part d'humanité.

Si ce récit ne vous a pas fait peur, vous avez jusqu'au pour vous rendre au Palais de Tokyo, tous les jours, de midi à 20h, et ce, jusqu'au 18 décembre 2016. Le musée quant à lui ferme toujours à minuit.

Léa Chauvel-Lévy

EXPOSITION

Par Emmanuelle
Lequeux

CARTE BLANCHE À TINO SEHGAL – Palais de Tokyo,
Paris 16^e – Jusqu'au 18 décembre

Tino Sehgal convoque l'intime de chaque visiteur au Palais de Tokyo

Profitant de la Carte blanche du Palais de Tokyo, Tino Sehgal instaure un dialogue troublant avec le visiteur par le biais d'individus aux apparitions aussi énigmatiques qu'éphémères qui invitent au questionnement.

— Elle surgit sans crier gare, avec des gestes d'elfe gracile, et attaque sans ambages, avec un accent à la Jean Seberg : « *C'est quoi, l'énigme ?* », s'entend-on alors demander. Question qui, bien sûr, ne cherche aucune résolution, elle est simplement destinée à mettre le corps et l'esprit aux aguets, elle sert de troublante entrée en matière à une très troublante exposition. Le Palais de Tokyo s'offre en effet tout entier à la quintessence de Tino Sehgal, en un parcours follement libre qui convoque en chaque visiteur l'intime et les larmes, le désir de prêter oreille ou de taper du pied, l'inquiétude et la joie. Aussitôt dépêtré (en bafouillant, le plus souvent) de la première pythie, à peine quelques instants de repos, sous les lumières colorées d'un plafond de Daniel Buren, et voilà dans la grande galerie une seconde attaque surprise. C'est un enfant, cette fois, qui vous prend par la main, avec une autre devinette : « *C'est quoi, le progrès, selon toi ?* ». Échange doux et éprouvant, le gamin ne lâche rien, jusqu'à vous mener vers un adolescent, tout aussi perspicace. Où donc ont-ils appris la rhétorique, ces guides dédiés à nous perdre ? Nulle part, ils sont simples quidams, comme vous et moi, choisis par l'artiste pour leur personnalité, tout simplement. La suite de la balade est à l'encan, qu'on tombe sur un poète à bonnet ou une tendre retraitée : ces dialogues impromptus, qui cessent comme par magie, comme si ces interlocuteurs n'avaient jamais existé, poussent chaque visiteur dans ses retranchements, tirant les paraboles les plus quotidiennes vers les inquiétudes les plus métaphysiques. Vous voilà mûr pour poursuivre l'expérience. Le plus dur est passé, ne reste qu'à se laisser porter, emporter par la foule. Elle déboule



Tino Sehgal, 2016.
Courtesy Asad Raza.

LE PALAIS
DE TOKYO
S'OFFRE
TOUT
ENTIER À LA
QUINTESSENCE
DE TINO
SEHGAL, EN
UN PARCOURS
FOLLEMENT
LIBRE



à l'étage inférieur, au fond d'un espace livré au soleil comme rarement. Armée de zombies, automates et taiseux, peu à peu elle forme agora, peu à peu elle se fait mélodie, harmonie, peu à peu elle emporte chaque visiteur dans sa communion. Peut-être un de ses anonymes s'approchera-t-il, pour vous livrer son histoire des plus personnelles ; peut-être serez-vous livré à vous-même... Il faudra alors se réfugier dans la petite salle sous l'escalier, pour une autre communion. Elle a lieu dans le noir, celle-là. Autour de vous, des voix chuintent, claquent, tâtonnent, et le

Philippe Parreno,
Année de Tino Sehgal,
dessiné au Palais de
Tokyo, 2013. Crayon
sur papier.

SUITE DE LA PAGE 35 chant s'emporte doucement. De plus en plus énergique, frénétique, percussif, il libère le corps et l'esprit, dans une obscurité bénie. Mais il n'est pas encore temps de souffler. Un peu plus loin, dans l'ovale de la salle de cinéma, la petite Ann-Lee s'est réfugiée. Ressuscitée par Tino Sehgal, l'héroïne de manga promise à mille vies par Pierre Huyghe et Philippe Parreno fait à nouveau irruption dans notre espace-temps, comme elle l'avait fait en ce même lieu, il y a trois ans, pour la carte blanche offerte à ce dernier. Mais elle s'est trouvée cette fois un complice pour explorer sa nouvelle vie en quatre dimensions : un petit Marcel, héraut du droit à la paresse. Elle aussi a pour lui une énigme : « *Qu'aimes-tu le plus faire dans la vie ?* ». Respirer, répond-il. « *Mais as-tu déjà respiré dehors ? En dehors d'un espace d'exposition ?* », poursuit-elle, funambule d'entre deux existences. C'est alors qu'il lui prend la main, pour l'emmener dans la vraie vie : là même où ces énigmes soulevées au palais continueront à respirer en nous.

UN PEU PLUS LOIN, DANS L'OVALE DE LA SALLE DE CINÉMA, LA PETITE ANN-LEE S'EST RÉFUGIÉE



**CARTE BLANCHE À TINO SEHGAL, jusqu'au 18 décembre, ouvert de midi à 20 heures,
Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris, tél. 01 81 97 35 88,
<http://www.palaisdetokyo.com>**

SITUATION ROOM

— par Marie Sorbier —

Il faut de l'abnégation et une bonne dose de lâcher-prise pour accepter de passer le rideau perlé. Les performances de Tino Sehgal envahissent les 13 000 m² du palais de Tokyo pendant deux mois et exigent des visiteurs du travail et de l'investissement. Sommes-nous prêts à nous impliquer personnellement ? Sommes-nous disponibles à la rencontre et à l'écoute d'un récit ?

C ar ici, tout se passe en face à face, les yeux dans les yeux, on s'adresse à l'autre, on attend une réponse, on pousse à penser. Le « je », considéré avec attention par tous, est pourtant plus habitué au confort anonyme des fosses d'orchestre et des balcons, et il peut être malmené par cette présence prononcée de chaque instant. La gêne vient de ce paradoxe ; l'ultraconnexion dématérialisée rend difficilement supportables le regard et la parole d'un inconnu réel pourtant douce et sans heurt, Marina Abramovic l'avait déjà éprouvé il y a quelques années. Ces centaines de performers forment tantôt des masses mouvantes qui se déplacent dans l'espace comme des bancs de poissons chantant, tantôt se dissocient et vous accompagnent en vous racontant un moment de leur vie. Ce ne sont pas des conversations, pas de formules de poli-

tesse en guise d'introduction, mais une parole directement ancrée dans la pensée, sans ambages ni décor, que votre interlocuteur ait dix ou soixante-dix ans. Dans ce labyrinthe totalement nu, une salle, au fin fond d'un détour, agit comme une suggestion d'entrée en transe. Dans l'orée d'une ouverture, seul le noir total se laisse deviner. On s'approche et soudain une main venue de trou noir nous y accompagne avant qu'on ait eu à y penser. Sensation de panique, oppression, puis, en réaction primaire de survie, les sens s'aiguisent, l'ouïe et l'odorat irriguent le cerveau d'informations nouvelles.



Expérience reptilienne

Noir total donc, pourtant il est vite évident que l'espace est grand et qu'on y est assez nombreux. Le son, les vibrations du sol et des cages thoraciques comme seuls guides, c'est une expérience reptilienne, au plus proche de notre être animal, qui utilise les réactions de notre chair pour accéder quelques secondes à un état de pleine conscience. Monde intra-utérin sans repère domestique, juste la sensation de corps dansants et chantants autour de soi. Impossible de bouger de peur de percuter un mouvement, d'entrer en

collision avec l'esprit voisin. Peut-être faut-il être pris en otage pour cesser de recevoir en *Homo culturatus parisianus* basique, peut-être faut-il se faire violence pour atteindre une dimension parallèle, abandonner sa carapace de certitudes et d'habitudes pour accueillir simplement les mots d'un autre être humain. Comme les doxas religieuses, Tino Sehgal refuse la représentation de son acte. Les situations ne s'observent pas en spectateurs ou en arpenteurs de galeries mais se vivent en humains. Le chorégraphe plasticien a l'habitude des grandes monographies dans des maisons imposantes, mais cette carte blanche du palais de Tokyo offre à tous une nouvelle appréhension de ce lieu, totalement vidé de ses œuvres ; seuls les humains survivent encore. Cette ambiance postapocalyptique, presque extraterrestre, qui cohabite avec le label « Festival d'automne » appuie s'il le fallait davantage l'intention de l'artiste. La représentation ne doit pas laisser le spectateur tranquille ; à chaque pas c'est une scène décisive qui se joue entre deux protagonistes. Chacun ressortira avec une version différente de l'acte, devenant alors metteur en scène de l'histoire universelle qui ne laissera de traces que dans les mémoires de ceux qui l'ont subie.



FOCUS — CARTE BLANCHE À TINO SEHGAL

Le Palais de Tokyo donne carte blanche à Tino Sehgal figure majeure de la scène internationale et l'un des artistes les plus radicaux de sa génération, pour occuper l'intégralité de ses espaces d'exposition.

UNE DRAMATURGIE DE L'INTRUSION

— par Christophe Candoni —

Le Palais de Tokyo donne carte blanche à Tino Sehgal figure majeure de la scène internationale et l'un des artistes les plus exceptionnels et les plus radicaux de sa génération, pour occuper l'intégralité de ses espaces d'exposition.

U ne tendance se dégage de ce Festival d'automne dans la manière dont plusieurs chorégraphes investissent des lieux géants et inhabituellement destinés à la danse pour inventer un geste dont l'audace conceptuelle est de reconfigurer la place du spectateur dans sa relation à l'œuvre d'art, en repoussant incontestablement les limites de sa réception. Créé pour la rue et les lieux publics, « Danse de nuit », de Boris Charmatz, a investi la friche industrielle Babcock de La Courneuve plongée dans le noir et le froid, tandis qu'à l'occasion d'une carte blanche Tino Sehgal s'est approprié les lieux d'exposition du palais de Tokyo. De jour comme de nuit, secousses garanties ! Le rapport au public, placé au cœur de la production artistique et mis dans une telle position d'interpellation, d'inconfort, d'intranquillité, s'en voit considérablement modifié. Plus de frontières entre la scène et la salle, mais une perturbante promiscuité. Chez Charmatz, les performeurs vont jusqu'à toucher, bousculer l'assistance dans une énergie collective volon-

tiers véhémement, agressive. Habillés comme des sacs, ils bondissent soudainement pour se livrer à des secousses physiques et à d'incompréhensibles diarrhées verbales, comme lors d'une séance de thérapie expiatoire. Le sens de cette agitation orchestrée échappe mais provoque un pénible sentiment d'anxiété.



Un rituel d'échanges, une discussion forcée

Chez Sehgal (comme chez Xavier Le Roy au Centre Pompidou), la parole s'adresse de manière individuelle et bienveillante. Du bâtiment, radicalement vide et ouvert, il ne reste que l'ossature bétonnée et usée. À la surface, la lumière bat son plein. Dans les sous-sols inhospitaliers, Pierre Huyghe installe un chaos organisé (fuites d'eau, lumière au néon intermittente, vrombissement intempestif). Un amer goût d'abandon, de désolation émane de cette déconstruction. Une infatigable communauté va et vient dans une course folle ou une lenteur larvée, stagne et entonne un chant choral incantatoire. Là encore, on vous interpelle, on vous lance sans innocence autant de questions personnelles qui inaugurent un rituel d'échanges, une discussion forcée avec plusieurs interlocuteurs successifs. Ils sont 300 participants bénévoles qui se relaient, abordent le visiteur pris de court, mal à l'aise, soumis au

grand déballage introspectif. L'installation participative a vocation selon son concepteur à faire vivre l'instant présent et la confiance en l'autre, en donnant à chacun l'occasion de prendre conscience d'exister, ce que selon lui ne permet pas une exposition ou une représentation conventionnelle... Faut-il conclure de cette expérience qu'assister à une œuvre d'art, s'émouvoir de sa présence dans la simple contemplation s'apparenteraient à un état de passivité, qu'à l'heure du bien illusoire « tout-communiquant » la solitude inhérente à la posture de spectateur, l'expérience individuelle, intime qu'il vit, serait à juger lacunaire, insatisfaisante, et à déjouer par une nouvelle dramaturgie de l'intrusion, au risque de heurter la réserve d'un spectateur réfractaire et contraint, d'exercer sur lui un sentiment d'oppression ? Regarder, ressentir ne suffisent pas. Il faut éprouver. C'est sans considérer que l'humain va au théâtre comme au musée, parce qu'il y a rendez-vous avec lui-même, et que même à distance et sans recours à des simagrées dragueuses l'œuvre agit et fait réagir. Par essence. Si l'art demande une ouverture, un réel effort, un engagement, une disponibilité intellectuelle et émotionnelle au spectateur, il doit surtout lui offrir et lui garantir une indispensable liberté !



« Quand Tino Sehgal fait corps avec le Palais de Tokyo. » © Baptiste Drapeau

PERFORMANCE

CONCEPTION TINO SEHGAL – PALAIS DE TOKYO

COULISSES

INTIME MÉTAMORPHOSE

— propos recueillis par Johanna Pernot —

Après avoir déambulé dans le dédale pensant et dansant du palais *in progress*, je retrouve Arsène au café attenant. Lui-même ressort du labyrinthe, dont il est l'un des 300 « participants ». Le jeune homme, étudiant en philo et cinéphile, se présente avec enthousiasme.

Comment en es-tu venu à participer à l'exposition ?

J'ai répondu à une annonce Facebook. C'était un entretien collectif étrange, beaucoup de mystère planait autour. On devait parler du progrès, chacun son tour. Je me suis dit que le meilleur moyen de prendre du plaisir était de donner une réponse originale, personnelle. J'ai dit que le progrès n'existe pas : il n'a aucun rapport à l'humain. La technique avance, mais nous on reste des hommes, avec nos besoins. À la deuxième sélection, on nous a appris que notre rôle consisterait à réitérer la même chose, à parler librement... Jusqu'à cet été, on ne savait rien du parcours. J'ai aimé ce mystère. Il n'y avait aucun moyen de s'entraîner. Ça m'a beaucoup angoissé, toute cette liberté. On avait le squelette, et le reste était à nous. Contrairement à ce qui se passe dans une pièce de théâtre, on n'incarnait personne : on s'incarnait nous.

As-tu néanmoins un objectif ? Ta liberté est-elle totale ?

Mon but, c'est de transformer le spectateur. J'ai l'impression d'évoluer dans mes questions, j'évite de parler de l'œuvre en elle-même. L'intellect devient un lien vers l'émotion... C'est d'ailleurs très frustrant, parce que je vous croise au début, et c'est généralement à la fin qu'advient la transformation. Les personnes ouvertes d'esprit mais ancrées dans leur savoir sont les plus difficiles à faire vaciller... Il y a un monsieur, je l'ai vu quatre fois le même après-midi, et à chaque fois il ressortait changé du par-

cours, avec plein d'émotions sur son visage. Mon but dépend de chaque personne : il n'y en a pas une que j'aie envie de transformer comme une autre.

Une ou deux anecdotes marrantes ?

Pendant les répétitions, j'ai joué le rôle du spectateur. À un moment, on s'est perdus dans le palais ; les murs étaient en travaux, on ne reconnaissait plus rien. Mais on a poursuivi l'expérience... On a commencé à se dire des choses tellement personnelles qu'à la fin, quand on m'a demandé ce qui s'était passé, j'ai refusé d'en parler. J'ai juste dit que ça avait fonctionné... Une autre fois, une dame à qui je demandais ce que représentait pour elle le progrès a répondu : « J'aimerais qu'il n'y ait plus de guerre dans le monde... Il m'arrive un truc étrange : j'ai soixante ans, mais quand je vous parle, j'ai l'impression de grandir. »

Cette expérience change-t-elle aussi ta vie, hors les murs ?

La philosophie me choque quand elle affirme l'inutilité de l'art. Un jour, il pleuvait, je n'avais pas envie de rentrer chez moi. Alors je suis allé au palais de Tokyo. C'est gratuit pour les jeunes, j'y allais souvent... Je me suis senti chez moi... Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais dans une peau qui recouvrait le palais. On était tous un morceau de cette immense peau et c'était beau, cet éphémère : on allait en garder un morceau en nous, de cet organisme vivant qui nous accueille dans ses veines (ce que renforce l'architecture en éternelle construction). Ça me donne beaucoup d'espoir. Pendant l'expo, des personnes confient des choses terriblement intimes, et je ne les reverrai jamais. L'un raconte que son fils est mort, l'autre qu'il se sent seul... La philosophie est toujours théorique. Mais là, je peux toucher quelque chose de concret. Pour ces gens-là, le palais de Tokyo, ce sera chez eux.

DER STANDARD | VON HELMUT PLOEBST

„TANZ HATTE IMMER EINE RITUALHAFTIGKEIT“

„La danse a toujours eu un caractère rituel“

Tino Sehgal est un artiste inclassable salué par la presse internationale et primé à Venise. Entre le théâtre, la performance artistique et la danse, les tableaux vivants de Sehgal, qu'il nomme « situations », envahissent les musées du monde entier. Cet automne, l'artiste investit le Palais de Tokyo à Paris.

Das deutsche Feuilleton ist fasziniert von Tino Sehgal. Dem Spiegel gilt er als „einer der ungewöhnlichsten“, der ARD als „einer der bedeutendsten Künstler der Gegenwart“. In der Berliner Zeitung heißt es: „Mit üblichem Maß ist seine Kunst nicht zu messen“. Die New York Times hält diese Arbeiten für „really addictive“. Im Big Apple räumte das Guggenheim Museum seine große Spirale für Sehgal aus. Außerdem war er in der Londoner Tate zu Gast, bei der Documenta 13 und dreimal auf der Biennale di Venezia vertreten. Dieses Jahr hat er das Erdgeschoß im Berliner Gropius-Bau bespielt, das Amsterdamer Stedelijk zeigt seine Werke das ganze Jahr über, und jetzt hat er das Pariser Palais de Tokyo ganz für sich.

2. In Österreich waren seine Arbeiten unter anderem in der Secession, bei der Salzburger Sommerszene, beim Donaufestival, im Tanzquartier Wien und als große Personale im Kunsthaus Bregenz zu erleben. Vor Kurzem wurde er in Krems mit dem Globart Award für sein sehr spezielles bisheriges Werk ausgezeichnet. Den veneziani-

schen Goldenen Löwen hat er schon. In der hartgesottenen Kunstwelt sorgt der 39-jährige, in London geborene Deutsche seit mehr als einem Jahrzehnt für ein Ausmaß an Irritation, das ihn zu einem führenden europäischen Gegenwarts-künstler gemacht hat.

THEATER OHNE DISTANZ

3. Woher diese Irritation kommt? Sehgal erzeugt keine Objekte, Videos oder Bilder, und er umgeht den Begriff Performance für das, was er produziert. Seine als „geheimnisumwittert“ (Die Zeit) mystifizierten „Situationen“ dürfen weder gefilmt noch fotografiert werden. Diese so sinnlichen wie intellektuell konzipierten Werke sind zwar zu kaufen, aber es gibt keine schriftlichen Verträge. Man schaut sie meist nicht nur an, sondern gerät hinein, wird angesprochen, involviert. „Es ist Tanz, aber eben nicht auf der Bühne“, sagt er in einem Wiener Hotelzimmer, bevor er zur Globart-Preisverleihung fährt. Tino Sehgal ist ein Choreograf, für den „das Format Theater“ bereits Ende der 1990er-Jahre nicht mehr stimmte. Also wechselte er ins Museum.

4. „Du bist da nicht in einem solchen Dispositiv wie im Theater“, erläutert Sehgal im Gespräch mit dem STANDARD. „Die Idee des klassischen Theaters ist ja, dass du nicht beteiligt bist. Dadurch hast du eine im Grunde zivilisierende Distanz.“ Dieser „Kniff“ des Theaters sei auch nicht schlecht. „Aber ich denke, das wird heutzutage vom Kino besser gemacht. Deswegen finde ich es richtig, dass Theatermacher wie zum Beispiel Rimini Protokoll mehr zur Livesituation neigen. Sie ist heute eigentlich das Spezifische am Theater“

RITUALHAFTIGKEIT UND SPEKTAKEL

5. Anfang der Nullerjahre gab es eine für ihn entscheidende Empfehlung: „Hans

4. **erläutern** expliquer / **beteiligt sein** prendre part / **im Grunde au fond** / **der Kniff** la stratégie, le truc / **heutzutage** aujourd'hui / **deswegen** pour cette raison / **zu ... neigen** tendre à ... / **das Spezifische an** la spécificité de.

5. **die Nullerjahre** les années 2000 / **entscheidend** déterminant / **die Empfehlung** la recommandation /

1. **das Feuilleton** les pages culturelles / **jd/m als ... gelten(a,o,i)** être considéré par qqn comme ... / **ungewöhnlich** insolite / **ARD première chaîne de télé. publ. all.** / **der Künstler** l'artiste / **die Gegenwart** le présent, l'époque actuelle / **üblich** habituel / **das Maß** la mesure, le critère / **messen(a,e,i)** mesurer / **für ... halten(le,a,ä)** considérer comme ... / **aus-räumen** vider / **außerdem** en outre / **zu Gast sein** être invité / **dreimal** trois fois / **vertreten sein** être présent / **das Erdgeschoß** le rez-de-chaussée / **... bespielen** jouer dans ... / **das Werk(e)** l'œuvre / **das ganze Jahr über** toute l'année / **ganz für sich haben** avoir pour soi tout seul.

2. **die Personale** l'exposition personnelle / **erleben** voir / **vor Kurzem** récemment / **jd/m mit einem Preis auszeichnen** récompenser qqn par un prix / **das bisherige Werk** l'œuvre accomplie /

der Goldene Löwe le Lion d'or / **hartgesotten** dur, impitoyable / **für ... sorgen** provoquer ... / **das Jahrzehnt(e)** la décennie / **das Ausmaß an** le degré de / **führend** de premier plan / **der Gegenwarts-künstler** l'artiste contemporain.

3. **erzeugen** produire, réaliser / **umgehen** contourner, éviter / **der Begriff(e)** le terme / **geheimnisumwittert** entouré de mystère / **weder ... noch** ni ... ni / **sinnlich** sensuel / **schriftlich** écrit / **der Vertrag("e)** le contrat / **an-schauen** regarder / **meist** généralement / **hineingeraten(le,a,ä)** tomber dedans, y être mêlé / **angesprochen werden** être interpellé / **involvieren** impliquer / **eben** ma foi / **die Bühne** la scène / **die Preisverleihung** la (cérémonie de) remise des prix / **stimmen** convenir / **in ... wechseln** passer à ...

SUR LE BOUT DE LA LANGUE

„Kniff“ cf. § 4

Der Kniff a pour synonyme der Trick ou encore die Finte. Deux mots peut-être plus connus que Kniff pour dire l'astuce, le truc en français : Mit einem einfachen Kniff hat der Dieb 1000 Euro gestohlen. A retenir l'expression : Alle Kniffe kennen = connaître toutes les ficelles.

Ulrich Obrist fragte Xavier Le Roy: Wie kann man deine Arbeit ins Museum bringen? Und der antwortete: Da gibt es schon einen, der sich damit auseinandergesetzt hat.“ Nämlich Sehgal, den Le Roy, ein Hauptvertreter der konzeptuellen Choreografie, gut kannte. Kurator Obrist hatte Le Roy 1999 zu dem großen Ausstellungsprojekt „Laboratorium“ in Antwerpen eingeladen, als Sehgal eines seiner frühen Werke in einem Ghenter Museum präsentierte: Instead of allowing some thing to rise up to your face dancing bruce and dan and other things.

6. „Mit der Zeit habe ich gelernt“, erinnert er sich, „dass du im Museum ganz andere Sachen machen kannst. Dorthin kommen die Leute nicht als einmalige Ladung von hundert Körpern oder so wie im Theater, sondern einzeln. Daher tun sich auch ganz andere Möglichkeiten für Interaktionen auf. Das war ein unbestelltes Feld.“ Warum kommt ihm Tanz im Theater „merkwürdig“ vor? „Tanz hatte in allen Gesellschaften

immer eine Ritualhaftigkeit, eine Sozialität, auch etwas Dionysisches. Bei uns wurde das Dionysische apollinisiert und die Sozialität buchstäblich stillgestellt: Einige sitzen und schauen, die anderen machen ein Spektakel.“

7. Im Theater „ist das Publikum weiter ein Kollektivkörper. Aber wir sind eigentlich kein Kollektivkörper mehr, sondern vielmehr vernetzte Individuen. Deswegen erschien mir das Theater nicht mehr als der zeitgemäße Ort. Damit stand ich natürlich

sich mit etw auseinandersetzen se confronter à qqch / **nämlich** à savoir / **der Hauptvertreter** le principal représentant / **der Kurator** le commissaire / **die Ausstellung** l'exposition / **ein-laden(u,a,ä)** inviter / **Ghenter** gantois, de Gand.

6. **einmalig**= unique / **die Ladung** la cargaison / **einzeln** individuellement / **sich auf-tun** s'ouvrir / **unbestellt** en friche / **das Feld(er)** le champ, le terrain / **jdm ... vor-kommen** paraître ... à qqn / **merkwürdig** étrange, curieux / **die Gesellschaft** la société / **dionysisch** dionysiaque / **buchstäblich** littéralement / **still-stellen** immobiliser.

7. **weiter** toujours / **vielmehr** plutôt / **vernetzwerkt** connecté en réseau / **deswegen** par conséquent / **zeitgemäß** moderne, actuel /



Tino Sehgal, 2016. (©Courtesy Asad Raza)

„Mit der Zeit habe ich gelernt“, erinnert er sich, „dass du im Museum ganz andere Sachen machen kannst“.

ziemlich allein, aber das hat der Sache ja keinen Abbruch getan.“ Das Museum dagegen sei „zur gleichen Zeit entstanden wie die heutigen demokratischen Massengesellschaften. Es kann viel mehr Menschen fassen als das Theater, aber eben als Individuen – das ist sozusagen sein Kniff. Für mich war das unser heutiges Format.“

MARKT IST AUSTAUSCH

8. Der Anstoß dafür, seine „Situationen“ auch zu verkaufen, kam von einem anderen Choreografen: „Beim Panacea-Festival 2001 habe ich im Stockholmer Moderna Museet Instead of allowing ... gezeigt. Im großen Eingangskorridor, wo auch verschiedene Skulpturen waren. Jérôme Bel hat das gesehen und gesagt, er möchte es erwerben.“

der Sache keinen Abbruch tun n'affecter en rien la chose / **dagegen** en revanche / **heutig**= actuel / **fassen** contenir, accueillir / **eben** précisément / **sozusagen** pour ainsi dire.

8. **der Anstoß** l'impulsion / **der Eingang** l'entrée / **erwerben(a,o,i)** acquérir, acheter /

Daraufhin entwickelte Sehgal, der zuvor neben Tanz und konzeptueller Kunst auch Volkswirtschaftslehre studiert hatte, sein ausschließlich auf Basis des mündlichen Vertrags gebautes Verkaufskonzept.

9. Gegen das zunehmend in Verruf gekommene Verkaufen und Kaufen von Kunst hat er nichts einzuwenden: „Markt ist für mich ein Ort des kulturellen Austauschs, auch einer globalen oder internationalen Kultur. Also da gibt es erst mal gar kein Problem. Aber dann ist erst einmal die Frage, wie du mit dieser Technik – wie mit jeder Technik – umgehst: Wann ist sie angebracht, und wann nicht?“ ●

daraufhin sur ce / **entwickeln** mettre au point / **zuvor** auparavant / **die Volkswirtschaftslehre** l'économie / **ausschließlich** exclusivement / **mündlich** oral.

9. **zunehmend** de plus en plus / **in Verruf kommen** être discrédité, dénigré / **gegen etw nichts einzuwenden haben** n'avoir rien à redire à qqch / **der Austausch** l'échange / **global** mondialisé / **erst mal** a priori / **mit etw um-gehen** manier qqch / **angebracht sein** être approprié.

TINO SEHGAL, ARTISTE DE L'ÉPHÉMÈRE

Un langage corporel puissant, flirtant avec l'immatérialité... Tino Sehgal déploie depuis une vingtaine d'années une pratique créative complexe. Ses « situations construites » sont à vivre au Palais de Tokyo, jusqu'au 18 décembre. Et si l'artiste avait réinventé la rencontre entre l'œuvre et le spectateur ?

Iconoclaste par sa monstration et sa diffusion, l'œuvre de Tino Sehgal met en exergue un langage artistique qui bouleverse l'archétype de la production contemporaine. N'existant que le temps d'une chorégraphie, d'une saynète, parfois même d'un mouvement, le travail de ce quarantenaire venu de Londres et installé à Berlin dévoile une perception résolument dématérialisée de l'art. Un art qu'il remet en question par une nature insaisissable, élevée au paroxysme de la performance ; mais également, un art qu'il isole d'un *art market* standardisé. Car Tino Sehgal transmet ses œuvres « sans instructions écrites, sans actes de vente (les commandes sont procédées oralement, en présence d'un notaire), sans catalogues, [...] et sans images » (source : *New York Times*, 25/11/2007). Dès lors, cette immatérialité omniprésente s'adjoint à une évidente dimension éphémère, qui ne manque pas de séduire les plus grandes institutions. En 2005, il est le plus jeune artiste à représenter l'Allemagne, introduit à la Biennale de Venise. Deux ans plus tard, il réalise sa première performance muséale *in situ* outre-atlantique, au Museum of Contemporary Art de Chicago avec *Kiss* : l'artiste y emploie deux danseurs citant les poses d'œuvres célèbres, de Klimt à Jeff Koons, en passant par Brancusi. Il multiplie ensuite les *solo shows* à travers l'Europe – Londres, Amsterdam, Hambourg, Porto, etc. – et ne cesse de surprendre par un tel concept artistique.

Activer la mémoire

Appréhender les œuvres de Tino Sehgal, c'est d'abord activer sa mémoire pour les capturer. Fondées sur un prisme spatio-temporel moindre, correspondant au temps de leurs présentations, elles résultent d'une interaction essentielle entre artiste et spectateur. C'est la parole, le geste, le son qui tissent le lien esthétique au gré de danses considérées comme théâtralisées. Et c'est là que réside toute la différenciation avec la performance post-moderne ; ce sont des objets immatériels, que l'artiste nomme des « situations construites », dans lesquelles les notions de présence, d'absence, d'intersubjectivité et d'échange (concrètement énoncée par *This is exchange*, en 2002) sont déterminantes pour le processus d'évolution de l'histoire de l'art conceptuel. De l'Ullens Center for Contemporary Art de Pékin à la Pinacoteca de São Paulo, Tino Sehgal, lorsqu'il établit ses expositions, invite le visiteur à expérimenter l'expression d'un monde où la rencontre et la sensibilité individuelle est primordiale. L'artiste tire cette dynamique – où le mouvement visible et invisible joue un rôle primordial – de ses premiers pas artistiques, entamés après un cursus économique à l'Humboldt University de Berlin. À vingt ans, il danse aux côtés des chorégraphes français Jérôme Bel et Xavier Le Roy, dont la pratique est perçue comme « expérimentale » et orientée vers une spatialisation qui réduit l'universel au particulier. En 1999, il œuvre avec la compagnie belge Les Ballets C. de la B, où il développe une pièce intitulée *Twenty Minutes for the Twentieth Century*, dictée par 55 minutes de danses citant une vingtaine de grands chorégraphes – parmi lesquels Vaslav Nijinsky et Merce Cunningham. A posteriori, il s'inspire aussi de Bruce Nauman et de Dan Graham pour réaliser de nouvelles

performances. De cette pensée interactive et égologique à la fois, déjà présente dans *This Progress* (2010), première live-performance acquise par le Guggenheim de New York, l'artiste transmet sa création par ses « interprètes », qui correspondent aux danseurs qui travaillent à ses côtés.

L'exposition comme un rituel

Transcendant le modèle de l'exposition monographique rétrospective et le mythe d'une recherche artistique isolée, Tino Sehgal investit jusqu'en décembre le Palais de Tokyo, à l'occasion d'une carte blanche. Toujours focalisé sur la notion d'interaction, l'artiste y propose une sélection de ses œuvres majeures, qui se mêlent à celles d'artistes invités, tels Pierre Huyghe et Isabel Lewis. « Cette carte blanche permet de penser l'ensemble du lieu, de l'exposition, comme une entité en mouvement, une matière organique de 13.000 m², dans laquelle le visiteur évolue. [...] Une carte blanche permet de déployer un monde, une logique parfois illogique, une complexité dans l'ensemble du temps et de l'espace disponibles, de penser l'exposition comme un rituel, une expérience renouvelée », évoque Rebecca Lamarche-Vadel, commissaire de l'exposition. Fin septembre, le Palais Garnier invitait Tino Sehgal à mettre en scène ses interprètes, aux côtés des danseurs du Ballet de l'Opéra.

« Carte blanche à Tino Sehgal »

Jusqu'au dimanche 18 décembre.

Palais de Tokyo, 13 avenue du Président-Wilson, Paris XVI^e.

www.palaisdetokyo.com

ZOOM

Dématérialisation

Le propos peut difficilement être plus clair : « J'essaie de vraiment dématérialiser "l'objet", pour qu'il n'y ait aucun texte, aucun objet pour certifier que cet "objet" est un objet ou autre chose ». Pas de doute, Tino Sehgal est un artiste radical, tellement attaché à la dématérialisation qu'il interdit que son œuvre soit documentée et... refuse qu'elle soit photographiée. Pour Art Media Agency, Tino Sehgal n'a pas fait d'exception !

3 QUESTIONS À...

Rebecca Lamarche-Vadel

De quelle manière peut-on qualifier cette exposition ?

Je pense que le travail de Tino Sehgal réévalue l'attention, ce vers quoi se porte notre attention – il réévalue l'intensité d'un certain nombre de données dans notre temps. Tino Sehgal produit toujours des objets, sauf que ceux-ci ne sont plus des corps inanimés, ils sont des objets immatériels, des situations que l'on vit. Son œuvre produit aussi des images, mais qui sont intérieures ; elles naissent dans l'intériorité de ceux qui rencontrent ses œuvres. Par ailleurs, la matière avec laquelle travaille Tino est l'humain, son corps, son mouvement, ses modes d'existence. Cette matière, l'homme, est âgée de plusieurs millions d'années. L'œuvre de Tino déplace plutôt l'objet de notre regard.

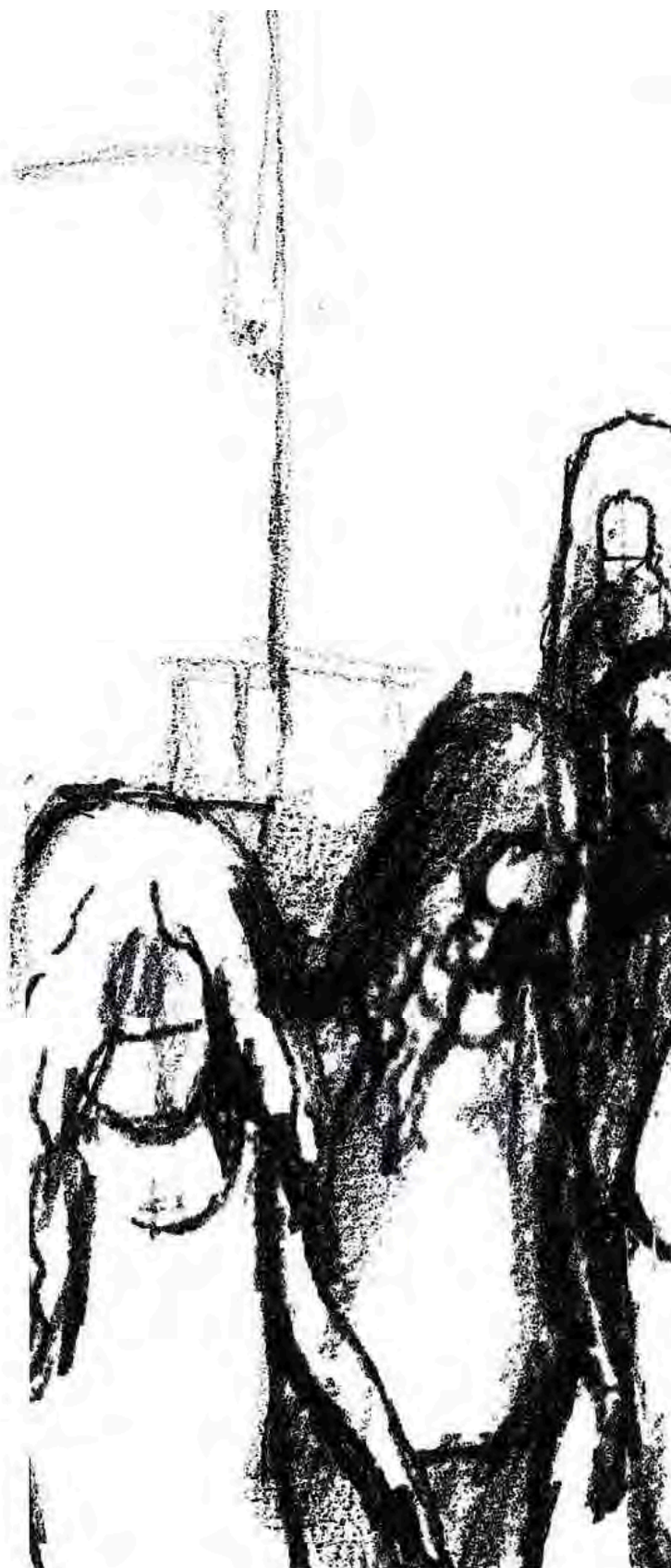
Comment expliquer la complexité de l'œuvre de Tino Sehgal ?

Je crois que les sujets qu'il traite sont complexes, mais qu'ils sont manipulés dans son œuvre avec une grande simplicité. Lorsque vous vivez une pièce de Tino Sehgal, vous vivez un échange avec un autre humain, ou un groupe d'humains, ou l'un et l'autre successivement, et l'œuvre naît de cette situation où les subjectivités se rencontrent. Les sujets qui sont à l'origine des œuvres sont des questions aussi vastes que l'identité, l'économie, le collectif, l'art, le rituel, le progrès... Il n'est cependant pas nécessaire, à aucun moment, de connaître le sujet de l'œuvre pour la vivre et la comprendre. Tino Sehgal construit des situations afin que nous produisions nos propres réactions à un instant donné, il n'y a pas de bonne réponse, il n'y a pas de solution au problème, il existe autant d'hypothèses que de visiteurs, au sein d'une œuvre qui rassemble dans un temps et un espace les outils d'une réflexion individuelle et collective.

Que pouvez-vous nous dire sur les œuvres présentées ?

Qu'elles dépendent du temps présent en même temps qu'elles l'écrivent, que chacune d'entre elles, à sa manière, étend notre compréhension de l'art en même temps que notre compréhension de nous-même. Chaque œuvre présentée travaille un champ émotionnel particulier chez le visiteur, un sentiment, une réaction, et j'imagine donc que les œuvres nous transportent dans différents territoires intérieurs – une forme de rencontre avec la multiplicité des sois possibles. Cette dynamique est celle de l'individu contemporain, dont l'existence est toujours plus déterminée par ses choix, par une infinité de choix au sein desquels il doit opérer pour se construire. Par ailleurs, chacune des œuvres résonne avec l'idée qu'une œuvre n'est pas nécessairement un objet que l'on regarde, mais une réalité qui s'éprouve, se vit, passe à travers soi – qu'une œuvre existe par notre présence.

Rebecca Lamarche-Vadel est commissaire de l'exposition « Carte blanche à Tino Sehgal » au Palais de Tokyo.





*Année de Tino Sehgal, dessiné au Palais de Tokyo (2013),
Philippe Parreno. DR*

Expos

Sélection critique par
Laurent Boudier (Art),
Frédérique Chapuis
(Photo) et
Bénédicte Philippe
(Civilisations, Sciences)

Tino Sehgal

Jusqu'au 18 déc., 12h-20h (sf mar.),
Palais de Tokyo, 13, av. du Président-
Wilson, 16^e, 01 53 45 17 17,
festival-automne.com. (9-12€).

TTT Ne lui parlez surtout pas de « performance », c'est un mot qu'il juge déplacé. Depuis les années 2000, Tino Sehgal, artiste anglais vivant à Berlin et issu de la danse contemporaine, développe un travail sur le corps, la sensation et la rencontre. Cet art immatériel, fait de situations menées par des intervenants professionnels ou amateurs, on l'expérimentera dans les 13 000 mètres carrés du palais de Tokyo, qui donne à l'artiste cet automne une belle carte blanche. Pas de photo, pas de vidéo, pas de vernissage, l'art radical de Tino Sehgal fait, avec une belle réussite, l'éloge du geste, du trouble, né de questions posées au visiteur, et de la vitalité de l'instant. Qui ira vivra ce beau moment de rencontres...

Agenda

Paris 12/10 – 18/12

Tino Sehgal au Palais de Tokyo

L'intégralité du Palais de Tokyo est dédiée à cet artiste, dont la seule ambition est d'amener les spectateurs à écouter des histoires et faire des rencontres. Rien de monétisable, juste de l'échange de personne à personne. Une réponse à tous ceux qui prétendent que l'art contemporain est élitiste et inabordable.

www.palaisdetokyo.com

actualités

GRAND PARIS

★★★ indispensable
★★ bravo
★ bien

TINO SEHGAL INVITE AU PALAIS DE TOKYO

12
octobre

18
décembre

Lion d'or à la Biennale de Venise et finaliste du Prix Turner en 2013, Tino Sehgal, né en Grande-Bretagne et vivant à Berlin, est une figure de l'art contemporain. Mais, au-delà des galons accumulés à tout juste 40 ans, l'artiste interpelle par la singularité d'une démarche qui active une vraie redéfinition de l'œuvre. Formé à l'économie politique et à la danse, Tino Sehgal s'est nourri à d'autres sources que celle des arts plastiques. L'expérience collective est ainsi toujours au cœur des « situations construites » qu'il propose. Ouverte à tout ce qui peut surgir, l'œuvre, immatérielle par excellence, place l'humain au centre. Dictant le protocole, Tino Sehgal sollicite des participants, habitants des alentours le plus souvent, de tous âges et tous milieux sociaux, pour activer des pièces dans lesquelles, bien que soumis à une trame, chacun garde une large part d'improvisation. L'inattendu qui plane permet au visiteur lui-même de prendre part à la manifestation, l'artiste n'étant que le *deus ex machina* de cette plate-forme de potentielle interaction. Politique au sens fort, cette démarche réhabilite le pouvoir individuel même s'il est infinitésimal. « La présence de chaque individu est importante », martèle-t-il. « Personne n'existe de manière autonome. » Pour cette Carte blanche au Palais de Tokyo, Tino Sehgal a convié d'autres artistes, tels Pierre Huyghe ou Isabel Lewis. Sur les treize mille mètres carrés du bâtiment, il déploie en un continuum labyrinthique différentes œuvres qui, en évolution permanente, appellent à l'expérience sensorielle et humaine, touchant au plus intime de nous-mêmes. V. B.-A.

★★★ CARTE
BLANCHE

À TINO SEHGAL,
Palais de Tokyo,
01 81 97 35 88, www.palaisdetokyo.com

Ci-dessus
Le Britannique
Tino Sehgal
COURTESY
JOHNNY GREEN.

EXPO

Le guide des égarés

Ino Sehgal une des artistes contemporains les plus doués, a jusqu'au 18 décembre le plus beau terrain de jeu qui soit le Palais de Tokyo. Il y convie amis et confrères au fil d'une expo génialement déroutante

PAR ROBERT SAINT-LOUP

Vous qui entrez ici, laissez tout ce qui vous encombre le cerveau et l'œil. Trois ans après Philippe Parreno, le Palais de Tokyo confie ses structures dédaléennes et ses vastes salles au look décati très post-industriel à Tino Sehgal. Les confortables attendus en matière d'expo (cartels saturés de faits, petit dépliant choupmet), les vieilles catégories élimées (ceci est un tableau/une sculpture/une installation/une vidéo) n'ont plus cours. Le cosmopolite et protéiforme Tino Sehgal (la quarantaine, natif de Londres, installé à Berlin, issu de la danse contemporaine où il a fait ses armes avec Jérôme Bel et Xavier Le Roy) n'est pas seulement une des têtes chercheuses et couronnées de la sphère de l'art contemporain (Lion d'or de la Biennale de Venise en 2013). On pourrait lui appliquer la fameuse formule de Gracq sur Lautreámont, tant lui aussi est un « grand derailleurs ». Ou, comme il le dira lui-même, timide et discrète silhouette sanglée dans son imper noir, un mug de café fumant à la main, au cours de cette visite de presse, en réponse aux questions de la commissaire de l'expo, Rebecca Lamarche-Vadel : il s'agit de profiter du « format beaucoup plus libre qu'un concert ou une salle de cinéma » que peut offrir une expo. Erudit (il cite Quatremère de Quincy et Hegel), immunisé contre la pédanterie ou la logorhée nombriliste – il donne presque l'impression de s'excuser en parlant – il explique qu'il s'agit de « mettre les œuvres en connexion », de créer des « situations », bref d'aller à rebrousse-poil du modèle moderne de « l'autonomie » - du visiteur, de l'œuvre. Postulat dont on tire tout de suite la conclusion logique : la perturbation organisée, méthodique, de notre expérience du musée.

Énigme

Ne serait-ce qu'au niveau le plus élémentaire, celui de l'identification des œuvres des artistes invités par Tino Sehgal. Certes, le voile nacré de perles qu'on a écarté pour entamer la visite, c'est un peu la marque de fabrique de Félix Gonzalez-Torres. Certes, les pastilles pop qui tapissent le plafond d'une des salles, on les a déjà vues, et au même endroit il y a une dizaine d'années c'est

du Daniel Buren. Mais à qui n'a pas son histoire de l'art portative dans un recoin de la tête, l'exposition se présente comme une énigme.

Qu'est-ce qu'une énigme ?, c'est d'ailleurs la question par laquelle m'accueille une jeune femme moulée dans un chemisier jaune translucide. Je bredouille un vague margouillis de références (Œdipe, Conan Doyle), elle me répond en esquissant un pas de danse et en m'invitant à descendre. Deux volées d'escaliers, qui ont la monumentalité brut de décoffrage du reste du Palais de Tokyo, et je débouche dans une immense salle souterraine, hérissée de piliers, baignée cependant par la lumière de verrières, avec comme encastré tout au fond, un replat tapissé de mousse. Mais ça je n'y prêterai attention qu'après. Ce qui me frappe ce sont ces corps qui se meuvent avec une lenteur hiératique, presque hagarde, s'immobilisent tantôt, accélèrent le mouvement ensuite. Vêtus comme vous et moi, la seule différence c'est l'impression qu'ils donnent d'évoluer selon un autre rythme que le nôtre – catatonique, à la limite du zombie à la Romero. Sans compter qu'ils entonnent une mélodie, qu'ils font fluer et refluer à l'unisson leurs voix tout en se déplaçant. Mais le plus étrange, c'est que nul cordon ne nous sépare d'eux. On arpente nous aussi cette grande salle, on passe entre ces corps dispersés. C'est, on l'apprendra plus tard, une œuvre de la performeuse et DJ Isabel Lewis invitée elle aussi par Tino Sehgal, une « occasion », comme elle les appelle. Occasion d'abord de dynamiter toute une série de définitions et de distinctions. Peut-on parler d'œuvre d'art, puisqu'il s'agit d'individus vivants, d'un spectacle vivant ? Oui, mais on est dans un musée, ils font partie de l'expo. Et nous, qui circulons au milieu d'eux, sommes-nous toujours des visiteurs ? Quel est notre degré de participation ? On pourrait continuer comme ça, à l'envi, mais Tino Sehgal n'est pas de ceux pour qui l'art n'est qu'un moyen travesti de faire de la théorie. Car en poursuivant notre déambulation, on oublie nos réflexes critico-analytiques, tant on se laisse engouffrer par les entrailles du Palais. Littéralement. On descend.

Une salle cimentée, des piliers, de l'eau qui coule en flaque, une lumière intermittente de fin du monde ou de terrain vague après on ne sait quelle catastrophe. C'est l'installation de Pierre Huyghe, « Living/Cancer/Variator », une rêverie morbide et géniale. Le bâtiment est comme malade, métastasé, rongé par quelque chose.



On repense à l'exposition d'Ugo Rondinone, vue cet été au Carré d'Art de Nîmes, où d'étranges souffles venus d'on ne sait où animaient les lieux. On est un peu suffoqué, on ne sait plus si on est une sonde dans un organisme détraqué ou le visiteur de la Carte blanche à Tino Sehgal. On s'aventure ensuite dans des salles blanches et désertes. On pousse une double porte bombée. Deux gamins, sur une scène, échangent des répliques (improvisées ? Scriptées?), déplaçant leurs bras comme des automates, dans des poses qui évoquent des orants. C'est une réinterprétation du personnage d'AnnLee rendu célèbre par Philippe Parreno, on l'apprendra plus tard, mais on s'en fiche un peu sur le coup, ce qui compte, c'est cette expérience de corps autres, auxquels on n'est pas habitués – ces enfants qui donnent l'impression d'avoir plus de spleen que s'ils avaient mille ans. Zizanie dans nos repères temporels.

Et le paroxysme, c'est sans doute une œuvre de Tino Sehgal lui-même. « Œuvre » ? On emploie le terme faute de mieux, mais il faudrait réviser tout notre appareillage de définitions. Matériaux : les salles blanches, le vaste couloir en demi-cercle familier des amateurs du Palais de Tokyo, et surtout des « matériaux » vivants : enfants, jeunes hommes, femmes plus âgées. Et tout se déroule

comme un rituel. Une gamine vive vient à moi, me sert la main. « Je m'appelle Zoé. Le titre de cette œuvre est « This Progress ». Qu'est-ce que le progrès pour vous ? ». Je tente laborieusement de rappeler de vieux souvenirs décomposés de disserts de philo, de brocher une vague réponse, alors que nous marchons côte-à-côte. Au beau milieu de mon laïus, une jeune femme remplace Zoé, puis une dame d'âge moyen lui succède, enfin une dernière intervenante plus âgée. Drôle d'hybride, fascinant, entre la conversation et la course de relais, le téléphone arabe et la philosophie. Je finis par ne plus parler, par laisser tomber mes hasardeux échafaudages sur le progrès et son sens, par écouter le récit de ma dernière compagne de route (nous marchons toujours) – celui d'un voyage au Congo, il y a bien longtemps. Un voyage où, me raconte-t-elle, il est questions d'enfants, de plaines alluvionnaires, de bassines en métal émaillé. Je suis définitivement perdu, ailleurs, loin de Paris, je ne me demande plus comme au tout début de l'expo, avec le scrupule anxieux du bon élève qui devra rendre sa copie, ce que j'allais bien pouvoir trouver à écrire le lendemain sur cette Carte blanche à Tino Sehgal. Je ne sais pas – et Tino Sehgal sans doute pas plus que moi – si l'art peut changer le monde, mais il m'aura changé, moi, le temps d'une visite.

**CARTE BLANCHE
À TINO SEHGAL**
Palais de Tokyo,
jusqu'au 18 décembre,
dans le cadre du Festival
d'Automne

Paris

Tino investit Tokyo

C'est l'événement de la rentrée parisienne : les 13000 m² du Palais de Tokyo sont confiés à Tino Sehgal, un artiste venu du monde de la danse, qui fait souffler un air frais dans celui de l'art contemporain. Ouvertes à tout ce qui peut surgir, les « situations construites » qu'il propose placent l'humain au centre en conviant des participants – des habitants des alentours –, de tous âges et de tous milieux sociaux, à activer les œuvres. Une large place est laissée à l'improvisation, le visiteur pouvant aussi s'en mêler par ses interventions intempestives. Lion d'Or

à la Biennale de Venise en 2013 et finaliste du Turner Prize la même année, Tino Sehgal, 40 ans tout rond, est bien connu sur la scène internationale. Avec lui, l'inattendu, l'incontrôlé et l'incontrôlable sont toujours au rendez-vous. Et l'individu invité à prendre les rênes. Ou l'art comme espace de liberté!

Carte blanche à Tino Sehgal, Palais de Tokyo, jusqu'au 18 décembre. www.palaisdetokyo.fr



TINO SEHGAL, 2016

DANSE

Une danse nomade

Danse de nuit

Boris Charmatz, Rennes,
festival Mettre en scène,
du 8 au 12 novembre 2016,
puis en tournée

Carte blanche à Tino Sehgal

Palais de Tokyo,
jusqu'au 18 décembre 2016.

L'artiste Tino Sehgal, récompensé par le Lion d'or à la Biennale de Venise et finaliste du prix Turner en 2013, développe depuis le début des années 2000 un art immatériel, fait d'actions, de mouvements et de paroles, qui bouscule notre conception de l'œuvre. Ses « situations construites », selon l'expression de l'artiste, sont des expériences troublantes et intenses. Il se voit offrir une « carte blanche » : une sélection de ses pièces majeures investit les espaces d'expositions du Palais de Tokyo, avec des moments chorégraphiés, des chants, ou de simples déplacements et quelques paroles.

En permanente métamorphose, l'exposition fait écho au *halka* créé par l'artiste, en mai dernier, sur la place Jemaa el-Fna, à la manière des cercles de conteurs, chanteurs et autres charmeurs de serpents qui ont toujours peuplé la place historique de Marrakech. Pendant plusieurs semaines, de la fin de matinée à la tombée de la nuit, les interprètes de Tino Sehgal se sont

ainsi mêlés aux passants avec des chorégraphies et des « situations », célébrant la culture marocaine traditionnelle et la danse contemporaine et urbaine. Avec cet artiste, il n'y a ni objet matériel, ni trace de son travail, mais des expériences à vivre.

Dès le début des années 1950 en Californie, la chorégraphe Anna Halprin faisait sortir la danse des studios et des scènes de théâtre pour improviser, en baskets ou talons hauts, dans la rue, dans des parkings, des hangars et des entrepôts. Réciproquement, elle faisait entrer les gestes du quotidien dans la danse en élaborant autour des tâches à accomplir : se nourrir, se vêtir, se dévêtir, marcher... Cette révolution conceptuelle a influencé la *postmodern dance* américaine et la danse contemporaine¹. Alors qu'il existe aujourd'hui en France un important maillage de lieux consacrés à la danse, que le hip-hop a conquis sa place au cœur même de l'institution après avoir été inventé dans la rue et dans ces « non-lieux » décrits par l'anthropologue Marc Augé, la danse redevient nomade, créant des tensions artistiques et politiques.

1. Dans une des pièces les plus spectaculaires de Trisha Brown, *Man Walking Down the Side of a Building* (1970), un interprète suspendu à un harnais descend le long de la façade d'un immeuble pour défier la pesanteur. Recréée lors des dernières Journées du patrimoine à la Fondation Cartier pour l'art contemporain, la pièce bouleverse l'acception convenue du patrimoine.

À ciel ouvert, dans une ruine urbaine, une cour ou sur un bout de bitume délaissé, qu'il pleuve ou qu'il vente, les six interprètes de *Danse de nuit*, la nouvelle création du danseur et chorégraphe Boris Charmatz² invite le public à une expérience fascinante, dont le titre évoque le mouvement citoyen *Nuit debout*. Boris Charmatz a créé un dispositif très simple, avec un « *sound system* maison » et des projecteurs lasers trafiqués. Le public se retrouve dans un espace en train de se redessiner : le contexte influence le mouvement du danseur et la rencontre des corps imprévus le détourne de sa trajectoire. Avec son commando de danseurs, *Danse de nuit* emprunte à l'intensité des danses urbaines tout en désarticulant leurs codes.

Une danse hallucinée en regard de corps qui se touchent sans frein, pendant que les bouches délivrent des improvisations verbales et des sortes de *beatboxing* sans *beat*, des méditations débitées à toute vitesse sur l'art politique de la caricature, l'humour et le danger, le temps du dessin de presse comparé au temps du dansé³.

Le groupe NTM, condamné pour « outrage à personnes détentrices

2. Artiste associé du Festival d'Avignon (2011), invité au MOMA (2013), à la Tate Modern (2012 et 2015) et à l'Opéra de Paris (2015), où il crée *20 danseurs pour le XX^e siècle*, une célébration de la danse du XX^e siècle qui invite les spectateurs à une promenade dans les espaces publics du palais Garnier. Il dirige depuis 2009 le Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne, qu'il a rebaptisé « Musée de la danse » et où l'on pratique sans conserver.

3. Boris Charmatz, « Note d'intention » pour *Danse de nuit*.

de l'autorité publique » après son album *Paris sous les bombes* (1995) est convoqué, ainsi que *Charlie Hebdo* et Tim Etchells, le fondateur de la compagnie anglaise *Forced Entertainment* (« divertissement forcé »).

Comme l'a confié le chorégraphe, en commentant un projet festif et participatif à Rennes, où 12 000 personnes sont venues danser entre midi et minuit, « la question de l'espace commun est devenue tout à coup plus urgente » :

En travaillant sur l'esplanade Charles-de-Gaulle pour *Fous de danse*, j'ai pris conscience de la complexité actuelle et future du mouvement propre à l'espace public. La rue soulève de nouveaux problèmes concernant le mouvement, qui sont propres à notre époque – il y a maintenant la peur de l'espace public, liée aux attentats terroristes, ou la peur de sa privatisation. Il y a trente ans, l'espace public était tranquille – alors qu'aujourd'hui, il soulève un véritable problème de confrontation entre ceux qui ne veulent pas ou ne peuvent être vus, et ceux qui ne veulent ou ne peuvent être touchés⁴.

Pour Boris Charmatz comme pour Tino Sehgal, l'objectif est de faire une place à la danse, non plus seulement chez elle, mais dans l'espace public, en développant sa capacité citoyenne à habiter un territoire et à inventer des formats que tous peuvent partager.

4. Sabine Mirlesse, « Danser les yeux fermés. Entretien avec Boris Charmatz », *Les Cahiers du Musée national d'art moderne*, n° 136, été 2016.

Comme le rappelle le philosophe Georges Didi-Huberman : « On danse, le plus souvent, pour être ensemble⁵. » *La Danse de nuit* apparaît alors comme une « com-

5. Georges Didi-Huberman, *le Danseur des solitudes*, Paris, Minuit, 2006.

munauté chorégraphique » : un collectif de partage et d'échange, le temps d'une soirée éphémère, comme l'est celui de la danse, où le travail des gestes est toujours à recommencer.

Isabelle Danto

3 choses à savoir sur...



TINO SEHGAL

La star de l'art contemporain bouscule le Palais de Tokyo avec des performances interactives stupéfiantes.

L'artiste

Anglo-allemand d'origine indienne, Tino Sehgal, 40 ans, invente des « situations construites », pour lesquelles il utilise le public comme matière première. Ses œuvres sont des concepts dématérialisés, sorte de happenings permanents, qui reposent sur la danse, la parole ou le chant.

La carte blanche

Le Palais de Tokyo, décloisonné et dépouillé, lui confie ses 13 000 mètres carrés. Une centaine de « comédiens » sont dans la place.

Un enfant entraîne le visiteur dans une déambulation philosophique, des danseurs virevoltent comme des hirondelles, un étranger raconte le décès de sa grand-mère...

Les invités

Des installations signées Pierre Huyghe, Philippe Parreno, Daniel Buren ou James Coleman jalonnent le parcours. On retrouve aussi une héroïne de manga, Ann Lee – dont les droits ont été rachetés en 1999 par Huyghe et Parreno pour la libérer –, mise en scène sous les traits d'une demoiselle existentielle. Troublant. J. B. Palais de Tokyo, Paris (XVI^e). Jusqu'au 18 décembre. www.palaisdetokyo.com

DANSE

ON NE PARLERA PAS DE LA « CARTE BLANCHE » DE TINO SEHGAL AU PALAIS DE TOKYO MAIS PLUTÔT DE SA PIÈCE POUR L'OPÉRA DE PARIS

La « carte blanche » (expression neutre s'il en est) de Tino Sehgal au Palais de Tokyo, inaugurée le 12 octobre dernier, a depuis été très commentée, qu'elle soit évoquée de manière émue, critiquée pour son « manque de réflexion », ou même racontée de A à Z. Après mûre réflexion et tergiversations, nous avons pris le parti de ne rien en dire. Du moins pas avant que cela soit terminé, pas avant le 18 décembre, donc.

À cela deux raisons concomitantes : parce que raconter serait gâcher l'expérience du visiteur *a posteriori*, et, surtout, parce que celle-ci ne peut être comparée à celle d'un autre. Parce que les possibilités que la manifestation recèle sont multiples à l'infini, et que le ressort en est l'intime, et qu'après tout on a le droit de garder ça pour soi. On fera donc de la rétention critique. Ou alors on en parlera plus tard, quand beaucoup de gens l'auront vue, et qu'il faudra écrire pour témoigner.

BIO RAPIDO

Tino Sehgal a quarante ans, il est né à Londres d'une famille d'origine indienne, a vécu une partie de son enfance en banlieue parisienne, et est installé aujourd'hui à Berlin. Lion d'or à la Biennale de Venise 2013, il a étudié la danse à Essen et travaillé notamment avec le chorégraphe français Jérôme Bel, auteur d'une réflexion sur la déconstruction du spectacle et le décloisonnement des disciplines. En 2010 il se fait connaître du grand public par son « exposition » au Guggenheim Museum de New York, puis en 2012 à la Tate Modern de Londres. Ses œuvres sont des mises en situations de « performeurs » généralement non-professionnels dans le cadre de lieux d'art. Habitué aux invitations des plus grands musées d'art moderne du monde, il entame depuis peu un déplacement de son travail dans l'espace public, avec notamment une pièce réalisée sur la place Jemaa el-Fna de Marrakech.



POST SCRIPTUM, QUIA SCRIPTUM

En revanche, on peut commenter les pièces présentées par Tino Sehgal à l'Opéra de Paris en septembre, puisque : 1. les représentations sont terminées, 2. le lieu n'a pas l'accessibilité du Palais de Tokyo, et le « partage d'expérience » y est plus difficile.

Encadrant une série de pièces modernes, mais à la forme très classique, par Crystal Pite, Justin Peck et William Forsythe, les propositions de Tino Sehgal sont venues malmener, sans vraiment réussir à renverser la donne comme au Palais de Tokyo, le rapport spectateur/interprète. En préambule, dans le Grand Foyer et les salles adjacentes du Palais Garnier, temple de la mondanité culturelle, des pièces « historiques » de Sehgal (interprétées notamment lors de la Biennale de Venise en 2013) furent rejouées, pour la plupart au sol, par des danseurs et danseuses de la compagnie et des interprètes chanteurs. Une délocalisation brutale, avec ces corps s'immiscant dans les interstices du bâtiment qui se mit à exsuder la danse, et qui eut déjà le mérite de dévier le spectateur de sa zone de confort conceptuelle.

A cette entrée en matière organique fit écho de manière magistrale l'œuvre créée spécialement par Sehgal pour l'Opéra, « non-titulée » (*sans titre*), en toute fin de soirée. Lumières clignotantes, coulisses comme prises de folie, rideau de scène entamant sa propre chorégraphie, c'est la salle entière qui sembla prendre vie, exposant ses entrailles jusqu'au fin fond de son arrière-scène. De ce théâtre-corps surgit d'abord une danseuse, toupie tourbillonnant jusqu'à l'avant-scène, qui vint s'échouer dans la fosse et entama une ascension vers le parterre de spectateurs, pour certains amusés, d'autres vaguement agacés. Petit à petit des individus se levèrent parmi les spectateurs, pour entamer une danse effrénée sur la musique électro d'Ari Benjamin Meyers, artiste et compositeur berlinois. Certains spectateurs suivirent le mouvement, et c'est toute une salle qui vibra à l'unisson.

Tino Sehgal est malin, il a réussi avec trois fois rien à nous emmener dans sa danse. Et à nous faire oublier le reste.

PAR MAGALI LESAUVAGE
@MAGLESAUVAGE

ART

« L'ŒUVRE, C'EST VOUS »

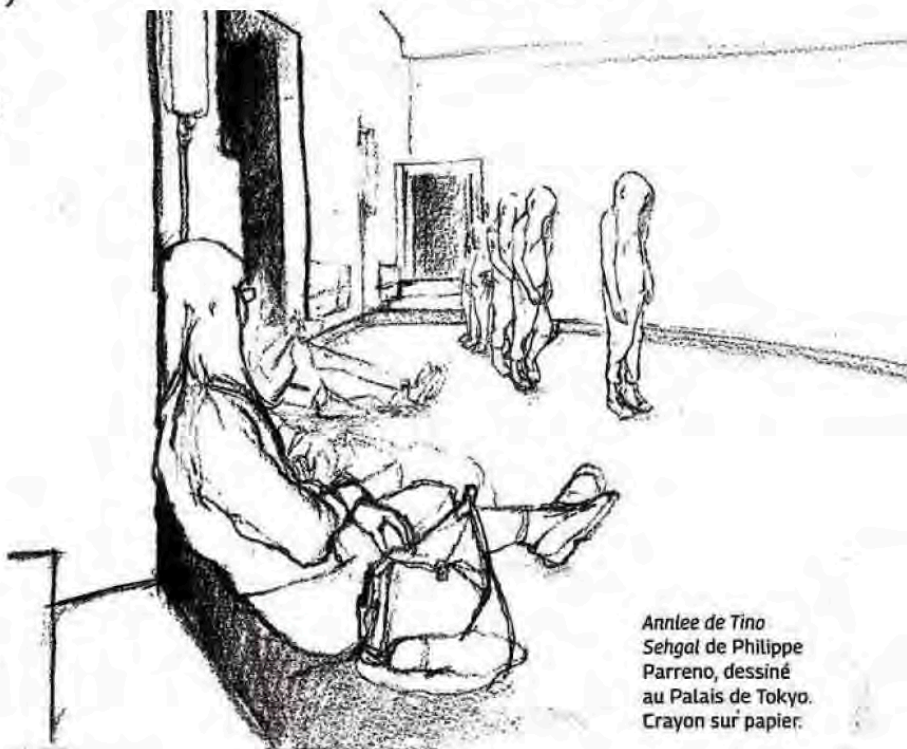
INVITÉ À PRENDRE POSSESSION DU PALAIS DE TOKYO, L'ANGLAIS TINO SEHGAL Y DÉPLOIE 300 PARTICIPANTS POUR UNE CARTE BLANCHE SANS ŒUVRES, SEULEMENT TISSÉE DE SITUATIONS. Par Léa CHAUVEL-LÉVY



Imaginez, un homme qui vous prend par le bras pour vous raconter son histoire d'amour, comme s'il vous connaissait depuis toujours. Puis un enfant qui vous demande la définition du progrès, du haut de ses 8 ans. Cela ne fait que commencer. En bas se jouera une

divine comédie. Des danses dans le noir, cent personnes qui chantent en chœur, des meutes qui se mettent à courir (avant de vous poser des questions intimes). Tino Sehgal ne signe pas une exposition, mais une déclaration d'amour au public. Avec cette invitation, il n'abat pas seulement les cloisons, il affirme que l'art a tous les droits, toutes les formes, que l'œuvre, c'est vous. Le visiteur au centre devient un épiscentre sacré. Invité à marcher, penser, rêver, se souvenir, il éprouve tantôt l'enfant en lui, parfois le philosophe, toujours l'humain. Une vision universaliste qui tend à rapprocher les êtres plutôt qu'à les éloigner dans leurs différences. Un coup de maître.

TINO SEHGAL au Palais de Tokyo, jusqu'au 18 décembre.



Année de Tino Sehgal de Philippe Parreno, dessiné au Palais de Tokyo. Crayon sur papier.

le guide expos

par Nedjma Van Egmond

derniers jours

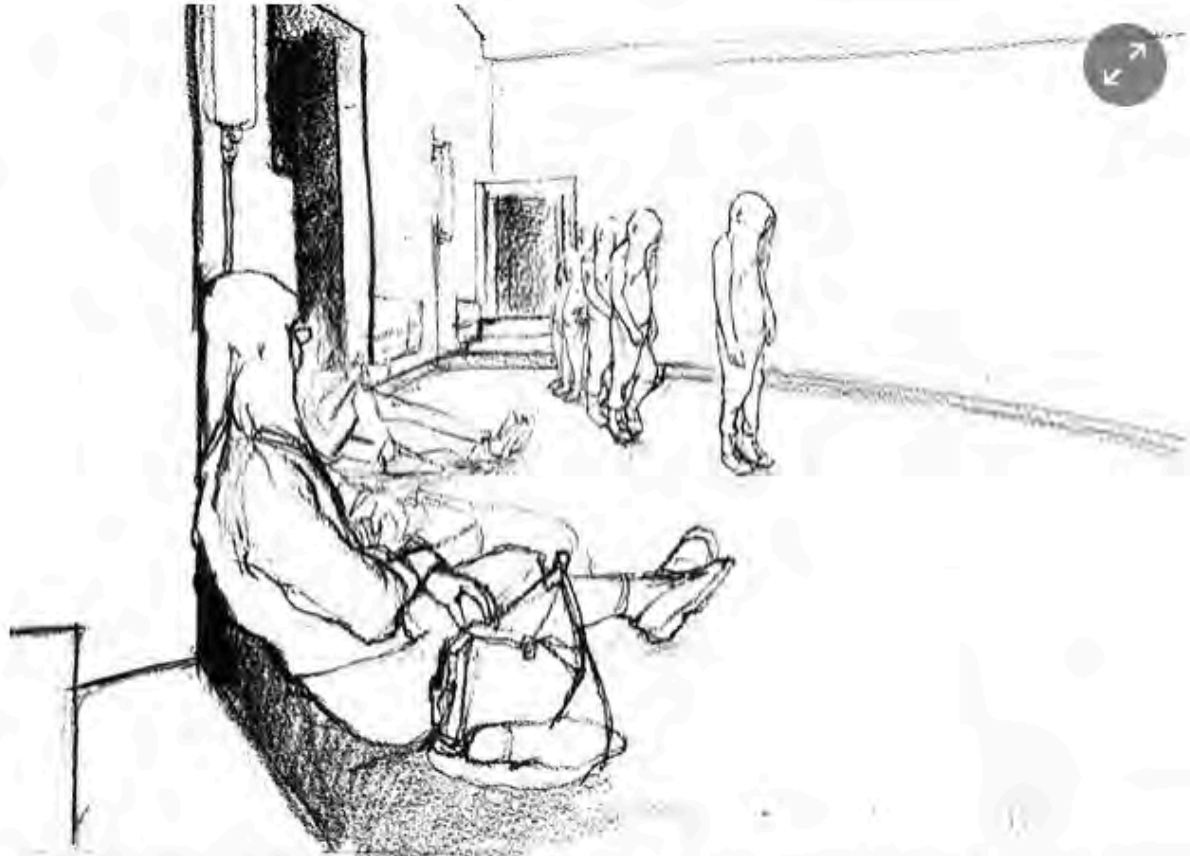
Tino Sehgal, à Paris.

Le Palais de Tokyo donne
carte blanche à l'artiste
anglais né en 1976.

Jusqu'au 18 décembre.

Through the trap door: Tino Sehgal's mesmerising mind maze

Adrian Searle goes beyond the beaded curtain into a theatrical world of flooded rooms and whispering strangers at the Palais de Tokyo



Without a trace ... Philippe Parreno's rendering of Tino Sehgal's performance piece *Annlee*. Photograph: Philippe Parreno

“What is the riddle?” asked the young woman, doing a little writhing dance as she spoke. “The riddle is this, the riddle is that: what is the riddle?” Search me, I said.

We met just beyond the shimmering floor-to-ceiling glass-bead curtain - a 1991 work by the late [Félix González-Torres](#) - that marks a transition from everyday encounters into the world of [Tino Sehgal at the Palais de Tokyo](#), in Paris. Sehgal's *Carte Blanche*, his largest show to date, fills the building with sounds and furies and manufactured encounters, with dancing, chanting, yelling, walking, running, talking and kissing. Sehgal has invited other artists to take part. The ground floor has a gorgeous false ceiling and mirrored walls by [Daniel Buren](#) (a work Buren first showed here in 2004); in a chamber on the lower level the soundtrack of James Coleman's 1977 film *Box (Ahhareturnabout)* emits an amplified heartbeat rhythm, synchronised to intermittent flashes of archive footage of the 1927 world [heavyweight return match between Jack Dempsey and Gene Tunney](#), that can be heard, almost subliminally, through the building.

Coleman's voiceover is an almost hoarsely whispered interior monologue, a punishing bout of words. "Box!", he says, "The fight is on! Deliver, deliver! Return, return!" This is what being in [Sehgal's show](#) is like. It is relentless and seems without end. One minute you are buttonholed by a stranger with a story to tell in [These Associations](#) (Sehgal's commission for Tate's Turbine Hall in 2012), the next stumbling about in an utterly dark room in [This Variation](#), which I first experienced at the most recent Documenta, surrounded by yelping head-bangers, people crawling around in the dark and singers keeping up a manic tempo of steam train hisses and piston rhythms.

[These Associations](#) works extremely well in the wide-open spaces of the Palais de Tokyo's lower level. People are milling about, grouping and regrouping, jinking round the pillars, running together and drifting apart. A chant starts up, but the words are mostly lost in the echoing space. Something to do with elementary particles, but I don't quite catch it. A tall, young man with pale eyes starts telling me some tangled story about his sister and a gone-wrong attempt to rent her flat on Airbnb that had precipitated some sort of psychological crisis. What am I supposed to do? Offer advice, sympathy? These people have already been at it, in shifts, for a month, and they'll be here almost until Christmas. Later, a woman approaches to tell me about a sex game with her boyfriend and how he only wants her to get pregnant by accident. The more I delve, the more troubling her story gets. I have cast myself in the role of agony aunt, working my own shift among lost souls.



📷 Sehgal, [who has filled the Palais de Tokyo with hundreds of performers](#), forbids photos or videos of his work. Photograph: Florent Michel



Looking for respite, I came to a raw concrete area at the back of one of the Palais's cavernous lower levels. [Pierre Huyghe](#) has flooded the floor, and water gurgles through pipes and spurts from tall, sinister-looking columns. An empty lift wheezes up and down. Now I feel as if I'm [Harry Dean Stanton](#) searching for the lost cat in the first [Alien movie](#), just before the terrifying adult thing appears. Through a hole in the wall I find an untended computer and electronic gizmos winking away with red lights in an empty, wrecked room. There's just enough space to squeeze through.

Huyghe's contribution to the show exudes a sort of menace. Even the explanatory wall label hangs in the dark. This all has something to do with logarithms and in vitro cancer cells, which are being grown somewhere, and the interdependence of all the organisms, "real and symbolic" in the situation of the exhibition. I just want to run away.



Does Sehgal really invite our interaction? The artist himself, Photograph: Asad Raza



The next day, beyond the bead curtain, I meet a young boy. We walk together through Buren's brightly lit installation, to a break in the mirrored wall. He asks what progress means to me. I think global warming, Trump and Brexit, of progress and regression. The kid passes me on to a young woman, who inquires if I have achieved my ambitions. Am I happy? Not a moment too soon a woman in her 40s has taken over, leading me on with another progressive gambit. Quite how I found myself descending the stairs to a lower part of the building, with a guy from Berlin of about my own age in tow, I can't recall. "This morning was dark and grey," he observes, "But now it is getting brighter". This could be the worst chat-up line I have ever heard - or the sort of thing secret agents are supposed to say to one another on first meeting. Give the wrong response and you are dead meat. We fall into discussing Trump and the just-announced death of Leonard Cohen. The world darkens. "Time to take to the barricades again!" he offers, cheerily, by way of a quick Brexit auf wiedersehen.

Walking into an empty room, a bunch of people are facing the wall. An Irish bloke at the threshold announces, to no one in particular: "The objective of this work is to be the object of a discussion." Playing up my vanity, I say that to be

the object of a discussion is the objective of my life, but it doesn't go down too well, and there follows a long repartee about drunkards, for whom drunkenness may be not merely an aid to countering sorrow, but an objective in itself, not merely an aid to countering sorrow. I need a drink.

Does Sehgal really invite our interaction? I enjoy the call and response of his work, the possibility, and perhaps the danger, of intrusion and entanglement. He makes us uncertain, as if a trap door has opened under our feet. One way or another, we are all interpreters, even when we regard ourselves as mere spectators. But there are no innocent bystanders. Here we all are, in the here and now.

Three years ago, I sat on the sloping floor of the subterranean theatre in the Palais de Tokyo, listening to a child acting the role of Annlee, the off-the-shelf manga character [Philippe Parreno](#) and Huyghe had been developing since they bought her in 1999. The two artists passed the avatar on to a number of other artists, including [Sehgal](#). First Annlee was a flat cartoon, then an animated video, now a three-dimensional living being, played by a child. She has progressed. Here I am with her again, in the same room she occupied in [Parreno's 2013 show](#). It is as if I never left. She still asks the same questions of the audience she was asking then. Would you rather be too busy or not busy enough? What is the difference between a sign and melancholia?



Another sketch of Sehgal's Annlee by Philippe Parreno



She has now been joined by a boy called Marcel; a child savant whose words are often taken from Marcel Duchamp. There is something extremely touching about their dialogue. Marcel is worldly, wise beyond his years. At a certain point, the boy drops to his knees, as if winded by knowing too much. I watched this eight or nine times over two days, with two different pairs of child interpreters. Each time it was the same, each time different, their conversations taking different forking paths. Annlee has never been outside an artwork. It is where she has her being. She barely knows how to breathe. "Have you ever been outside? Outside an exhibition space?" Marcel asks. "Never? I'll take you."

Eventually, Marcel leads her out of the theatre and into the world. Ten minutes later, she is back, starting all over again. Every time she goes, I fear for her. Watching Annlee's slow progress into the world, one step forward and two steps back, is another riddle. I still haven't got to the bottom of it, because there isn't one. As much like a fairy story though this is, the world is never far away, separated from us by the thinnest membrane, González-Torres's glittering curtain.

● [Carte Blanche to Tino Sehgal](#) is at Palais de Tokyo, Paris, until 18 December.



DIRE BONJOUR À LA DAME

Discuter avec un enfant de 7 ans autour de la notion de progrès, confier à un total inconnu sa peur panique de la disparition des baleines... Ce n'est pas ce à quoi nous habituent les expos d'art contemporain mais c'est ce qui vous attend au Palais de Tokyo où l'artiste **Tino Sehgal** n'expose rien d'autres que des gens (400 participants), en train de réinventer avec d'autres (genre, vous) toutes les règles du jeu social. Ou comment faire un chef-d'œuvre sans objets et sans traces (Sehgal n'autorise aucune photo de son travail). E.B.

Carte blanche à Tino Sehgal, jusqu'au 18 décembre au Palais de Tokyo.

Tino Sehgal, l'expérience humaine

Comment évoquer l'exposition-performance de [Tino Sehgal](#) au Palais de Tokyo sans déflorer son travail ? Raconter de quoi il s'agit, c'est pratiquer ce qu'au cinéma on appelle un spoiler. Or j'adorerais convaincre tous ceux et toutes celles qui me lisent d'y courir séance tenante...



Comment évoquer l'exposition-performance de Tino Sehgal au Palais de Tokyo sans déflorer son travail ? Raconter de quoi il s'agit, c'est pratiquer ce qu'au cinéma on appelle un *spoiler*. Or j'adorerais convaincre tous ceux et toutes celles qui me lisent d'y courir séance tenante. Résistant souvent à l'art conceptuel qui me fait préférer le catalogue à son exposition, j'avoue y être allé à reculons. Je me trompais. J'en suis sorti avec une pêche d'enfer et quantité de questions sur la vie. Dehors, le ciel crépusculaire hésitait entre l'orange et le rose. C'était magique.

L'émotion n'y est donc pas esthétique, mais conceptuelle, entendre qu'elle joue avec nos concepts philosophiques en interrogeant l'énigme comme jadis le Sphinx ou le progrès comme on essaie de nous le vendre. L'œuvre représentée sur les 13000 m² du Palais de Tokyo joue sur le sensible, ce lien ténu entre les êtres qui se fortifie dans la durée. L'accrochage y est brechtien, la scénographie chorégraphique, le son envoûtant, l'œuvre fondamentalement humaine. Bouleversante.

Le travail en amont avec les 400 participants qui se relaient pour nous accueillir a été intelligemment mené par Tino Sehgal. On sent le plaisir partagé des hôtes avec les visiteurs. Différence notoire, les uns sont rémunérés, les autres paient pour entrer. Pour le reste, comme nous avons commencé par le sous-sol, j'ai d'abord eu l'impression d'un cousinage avec *Westworld* où il est impossible de reconnaître qui sont les uns ou les autres. Les acteurs de ce théâtre documentaire n'ont pourtant rien des robots humanoïdes de la série américaine. Ils sont faits de chair et de souvenirs sincères. Passionné par la marche du temps, je me suis retrouvé dans un présent plus persistant que jamais. J'espère pouvoir y retourner avant que l'exposition ferme ses portes le 18 décembre prochain.

→ Carte Blanche à [Tino Sehgal](#), Palais de Tokyo, Paris, de midi à 20 h tous les jours sauf le mardi, 9,40€ et 12,50€

Jean-Jacques Birgé

Tino Sehgal, les jeux de l'art et du hasard

— À Paris, la star de l'art contemporain investit en toute liberté le Palais de Tokyo, qu'il peuple de rencontres et de murmures.

La main écarte un rideau de perles iridescent... Et voilà qu'une jeune femme vient à votre rencontre. « *Qu'est-ce que l'énigme ?* » vous demande-t-elle. Votre réponse, qu'elle soit assurée ou balbutiante, fait disparaître le sphinx et surgir un enfant. « *Bonjour, je m'appelle Camille. Voulez-vous bien me suivre ?* » À ce stade, vous avez déjà payé votre entrée pour découvrir la carte blanche de Tino Sehgal et répondrez certainement par l'affirmative, intrigué et amusé par la gravité de ce très jeune hôte.

À travers le dédale d'un Palais de Tokyo évidé jusqu'à l'os, jusqu'à ses murs blancs et nus, l'enfant vous posera bientôt une question. Et vous encouragera à développer votre réponse en vous menant à une jeune personne, laquelle passera le relais à un adulte, puis à une autre plus âgée encore, dans une promenade philosophique dont l'intérêt sera bien sûr proportionnel à l'investissement de chacun. Ces compagnonnages furtifs conservent cependant une relative et rassurante distance : on se parle côte à côte et non pas face à face. La discussion suit un sujet et un trajet, à défaut d'un cadre ferme.

L'artiste refuse de voir son installation photographiée ou filmée.

Mais vos guides disparaissent et soudain ce vide, que vous aviez comblé de vos réflexions, vous saute au visage – avec peut-être une nuance d'anxiété ou d'irritation. Depuis le début de votre périple, vous n'avez reçu aucune indication. Quelqu'un viendra-t-il vous chercher ? Attend-on de vous quelque chose ? Il n'y a dans cet immense sous-sol qu'un vaste groupe, au loin, qui se déplace ou s'immobilise comme une volée d'étourneaux. Peut-être, résolu, avancerez-vous seul. Peut-être l'un d'eux se détournera-t-il pour confier à votre oreille une révélation de sa vie – jour de deuil, de joie ou de prise de conscience. Peut-être même lui répondrez-vous... Qui peut savoir de quoi les œuvres de Tino Sehgal sont exactement faites ?



Tino Sehgal présente ses œuvres aux côtés de celles d'artistes qu'il a choisi d'inviter comme Philippe Parreno, l'auteur de ce dessin, réalisé au Palais de Tokyo en 2013. Crayon sur papier. Palais de Tokyo

En tout cas pas d'objets. Les six œuvres sans cartel, parcimonieusement disposées dans 13 000 mètres carrés décloisonnés, ne sont pas les siennes mais celles d'« invités », tel l'artiste (décédé) Félix González-Torres qui signe le rideau déjà mentionné. Tino Sehgal, lui, sculpte l'énigme indépassable des rencontres. Il les provoque et les frustre, avec la complicité de 300 participants de 8 à 82 ans qui se relaient de midi à 20 heures. Passé par la danse contemporaine, l'artiste anglo-allemand de 40 ans, Lion d'or à la Biennale d'art contemporain de Venise 2013, sait occuper l'espace. Il orchestre apparitions et disparitions, pour des échanges parfois déconcertants, souvent bouleversants, qui exigent du visiteur une disponibilité intérieure.

Lui-même ne semble pas raffoler des rencontres – ou du moins, des explications. L'artiste, qui refuse de voir son installation photographiée ou filmée, détourne souvent les questions et dédaigne « les grands mots » tout en les maniant lui-même, comme à regret. « *Je me demande ce que peut être la collectivité aujourd'hui. Aux artistes, on demande de présenter leur subjectivité. Quand on y pense, une carte blanche est un monument à l'individualisme. On laisse un musée – une sorte de temple – à un individu. Je cherche un état qui serait au-delà de ça.* » Face à d'éventuelles contradictions, Tino Sehgal préfère le silence. C'est faire

acte d'une muette cohérence. Il force ainsi le visiteur à assumer ses théories, ses émotions. En un mot, sa liberté.

Marie Soyeux

Au Palais de Tokyo à Paris, jusqu'au 18 décembre. De midi à 20 heures tous les jours sauf le mardi.
Rens. www.palaisdetokyo.com et 01.81.97.35.88.

LIVING MEMORY: TINO SEHGAL TAKES OVER PARIS'S PALAIS DE TOKYO WITH 300 PERFORMERS, AND A FEW FRIENDS

BY Laurie Hurwitz POSTED 10/25/16 1:05 PM



Tino Sehgal does not allow his works to be documented through photographs or videos, but here is Philippe Parreno's drawing *Tino Sehgal's Annlee*, drawn at Palais de Tokyo, 2013, pencil on paper.

COURTESY PALAIS DE TOKYO

Passing through a curtain of shimmering, transparent beads, you enter a vast, bare white space with people milling about. Suddenly a young girl walks up to you, gazes into your eyes and leads you into a long, empty gallery. “What is the enigma?” she asks. She guides you over to a slightly older person, a young woman, who interrogates you about the idea of progress; she, in turn, takes you to yet another, yet slightly older person, who asks yet another philosophical question. The situation, while utterly simple, is also unsettling, anxiety-provoking. Should you answer or silently listen, follow or flee? Even though you should feel safe with these self-possessed young people, a bit of insecurity remains, especially in the nervous atmosphere that currently pervades Paris.

Heading downstairs, you shuffle into an empty white room, where a bunch of visitors are plunking themselves down on the floor and waiting. Someone enters the room from a door in the back corner, stands in the middle of the room, and begins to sigh heavily and repeatedly. A handful of people who have been standing, facing the wall, begin to whisper slowly and in unison, “The objective of this work is to become the object of a discussion.” You shift uncomfortably as they repeat the phrase, their voices becoming progressively louder and more assertive, never looking at you or at one another. Are you supposed to move, ask a question, say something, get up and leave?

Fans of the British-born, Berlin-based artist Tino Sehgal will quickly recognize his signature here: rather than showing material objects (drawings, paintings, sculptures, videos, installations), he creates experiences—he calls them “constructed situations”—that depend on each visitor’s comfort level and boundaries. He requires that his works never be documented in any material form: no wall captions, no explanatory texts, no photographs or films, nothing that might leave a trace. The work is limited to the immediate encounter itself. Afterwards, only a memory of it lingers.



View of the exterior of Palais de Tokyo.
FLORENT MICHEL / 11H45

Disarming and at times beautiful, this exhibition is the most extensive art project to date for the 40-year-old Sehgal, a former choreographer and winner of the Golden Lion in Venice in 2013, who was invited by the Palais de Tokyo to take over all of its immense, labyrinthine space. Sehgal has filled its 140,000 square feet with a selection of his most important works, staging them in collaboration with 300 “interpreters” who perform his choreographed pieces. Fifty of them move continuously throughout the downstairs space, singing a cappella, posing, chanting, jogging, and mingling with visitors, initiating haphazard encounters, and engaging them in fleeting conversations. Enacted concurrently throughout the raw, open spaces, the works seem to overlap, intermingle, and interact with one another, providing his work with a new level of complexity and resonance.

In collaboration with Philippe Parreno, Sehgal also presents the exhibition’s most moving work, based on the Japanese Manga character Ann Lee. First, in a short animated film, the small, blue-haired girl (whose copyright was famously purchased by Parreno and another Sehgal artist-friend, Pierre Huyghe, then passed onto several other contemporary artists) introduces herself. Then, a young, waiflike girl with dark hair walks out and stands in front of the blank screen. Softly, she begins to speak, making graceful, doll-like hand movements, her monologue touching on her transition, from two- to three- to four-dimensional character; she asks if visitors know Huyghe and Parreno, and tells the audience that they have become too “busy to spend time with her.” “Lately I’ve been trying to hang out with Tino Sehgal, but he, too, has also become too busy,” she continues, her speech slower, halting. “Would you rather be too busy or not busy enough? Why?” she asks. “What’s the difference between sign and melancholia?” she goes on to ask. No one answers. For a moment, this quiet young girl, seemingly in-between two worlds, real and unreal, becomes a poignant spokesperson for Sehgal’s work, one that feels like a dream world but at the same time forces us to confront our fears, our loneliness, our strengths and fragilities.

Ann Lee is one of the works by six other artists that Sehgal selected to include in his exhibition. Hovering near the show’s entrance, one finds Parreno’s floating, fish-shaped helium balloons as well as Daniel Buren’s luminous, site-specific installation *Quatre fois moins ou quatre fois plus ?* (Four Times Less or Four Times More?), first shown in 2004—circles of vibrant color that seem to float on the ceiling. Sehgal has also installed three shimmering beaded curtains by Felix Gonzalez-Torres, including the one at the exhibition’s entrance; and a series of convivial happenings is being orchestrated by Isabel Lewis. Leaky pipes, flickering lights, and puddles of water on the dark basement floor make up *Living / Cancer / Variator* (2016), an in situ installation by Pierre Huyghe’s on the development of cancer cells. A nearby room shows James Coleman’s 1977 film *Box (Abhareturabout)*, projected as a video, in which he has cut archival footage of the famous 1927 boxing match of Gene Tunney and Jack Dempsey into a sequence of violent, flashing, throbbing images, which come together with the incantations of Sehgal’s interpreters and blinking lights so that the entire space seems to pulsate to an invisible beat.

LE MOMENT DE PLAISIR

L'EXPÉRIENCE UNIQUE DE TINO SEHGAL



Au Palais de Tokyo, le plasticien donne carte blanche au visiteur.

EXPOSITION – L'expérience est à 100% conceptuelle. À Paris, le Palais de Tokyo offre des sensations que les familiers des manifestations mondiales de l'art connaissent bien. Jean de Loisy, patron de l'institution, a donné carte blanche à une star de la création actuelle, Tino Sehgal, né en 1976 à Londres et qui vit à Berlin. Il a obtenu le Lion d'or à la Biennale de Venise en 2012, a occupé en 2010 l'intégralité du Guggenheim de New York et, en 2014, plusieurs lieux historiques du centre d'Athènes. Avec quoi ? On pourrait dire des performances, mais l'intéressé refuse ce terme. Il parle d'«œuvres d'art live». Au Palais de Tokyo, il a donc mis en place une série de dix «œuvres live» jusqu'au 18 décembre. Une très grosse opération qui occupe 300 personnes. «Plus du double d'un corps de ballet» fait remarquer Tino Sehgal. Guidées par l'artiste, elles vous entretiennent, vous interpellent – au propre comme au figuré. Un petit garçon demande: «C'est quoi pour vous le progrès ?» Tout au long du parcours labyrinthique, quelques-unes de ces personnes partagent avec les visiteurs leurs histoires personnelles. D'autres dansent, chantent, déclament. Faut-il participer ou pas ? Pourquoi me pose-t-il des questions ? L'expérience prête à réfléchir sur notre solitude et notre rapport à la collectivité. L'effet

de surprise est un élément capital dans le plaisir de vivre les expériences signées Tino Sehgal. Sa proposition est politique. Il refuse de faire des photos ou des vidéos perçues comme objets d'un commerce. «L'économie ne peut pas continuer ainsi à produire et croître sans cesse. Chaque activité génère du carbone. Lorsque j'étais enfant, en Allemagne du Sud, je voyais de ma fenêtre les sites de production d'IBM, de Hewlett Packard et de Daimler Benz. J'empruntais le même bus que les employés de ces entreprises. Tout le monde était impliqué d'une manière ou d'une autre dans la fabrication de ces choses. Je trouvais ces principes de production réducteurs. Et si on essayait de créer d'une autre manière ? Aujourd'hui, je le fais avec ces trois cents personnes qui touchent un peu d'argent. Évidemment, le principe a ses propres limites. Il s'agit juste d'un modèle.» Et Tino Sehgal de conclure: «Les artistes mettent en poésie les réalités de la société. Hier, l'art pop ou minimal parlait de production intensive et répétitive. Aujourd'hui, dans une société de services, je produis moi aussi à ma manière, poétique, du service.» Le service poétique: un manque cruel dans la société capitaliste.

J. B.-H.

Carte blanche à Tino Sehgal.

Palais de Tokyo, Paris. Jusqu'au 18 décembre.
www.palaisdetokyo.com

Création

Carte blanche **L'exposition comme une matière vivante**

Au Palais de Tokyo, Tino Sehgal prend possession des lieux en provoquant une série de situations qui imposent au public un mode inhabituel de visite

PARIS ■ Sitôt franchi le rideau de perles de Felix González Torres qui scintille dans l'entrée du Palais de Tokyo, une jeune personne accoste le visiteur et lui pose une question relative à l'énigme. En fonction de sa réponse et de la nature de l'échange qui s'initie, son interlocuteur l'orientera vers le sous-sol ou vers le rez-de-chaussée du centre d'art, avant que ne s'enclenchent d'autres situations, inhabituelles voire perturbatrices. Car ce sont bien des situations et non des performances auxquelles chacun est confronté et convié, lors de tout le temps que dure son appréhension de la carte blanche offerte par l'institution parisienne à Tino Sehgal, deuxième artiste après Philippe Parreno à avoir pu s'emparer de l'intégralité des espaces.

Des situations, car pour tout un chacun il ne s'agit plus dès lors de regarder, mais de vivre ; de visiter, mais de participer ; de seulement être témoin, mais d'être acteur d'un déroulement en mouvement constant et en développement potentiel. Dans un Palais de Tokyo dépouillé à l'extrême, où toutes les parois et adjonctions superflues ont été retirées, afin de rendre un côté presque originel à l'édifice et d'en faire un lieu ouvert, ce sont plusieurs propositions qui s'enchaînent avec pour le visiteur

souvent la nécessité de réagir, de se déplacer, de se positionner, afin de répondre à une sollicitation directe ou à une action en train de se jouer.

Dépasser l'intimité

Ces interactions sont autant sociales que verbales et presque vitales, dans la traversée d'une expérience globale qui engage autant l'intime que le lien à l'autre, que l'on retrouve sans l'avoir forcément cherché. *« Comment accueillir la possibilité d'échange et de concomitance sans en avoir peur est la problématique principale soulevée par cette proposition, relève Rebecca Lamarche-Vadel, sa commissaire, ce qui doit se traduire par de la respiration plutôt que par de la séparation ou de l'immobilisation. »*

Dans une salle parfaitement noire se fait entendre un chant

CARTE BLANCHE À TINO

SEHGAL, jusqu'au 18 décembre, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris, tél. 01 81 97 35 88, www.palaisdetokyo.com, t/lj sauf mardi 12h-20h, entrée 12,50 €.

TINO SEHGAL

- Commissaire : Rebecca Lamarche-Vadel
- Nombre d'artistes : 7
- Nombre d'œuvres : 14

Vibrante, mutante, l'exposition de Tino Sehgal vit sa vie

La carte blanche à l'artiste au Palais de Tokyo se métamorphose en continu et pousse chacun hors de sa zone de confort.

LE MONDE | 29.11.2016 à 16h40 - Mis à jour le 01.12.2016 à 07h59 |

Par Emmanuelle Jardonné



C'est une exposition dont on peut prendre des nouvelles : la « Carte blanche à Tino Sehgal » au Palais de Tokyo est en effet « vivante », incarnée par près de 350 participants de 8 à 82 ans qui s'y relaient quotidiennement. Le plus vaste projet jamais réalisé par l'artiste britannique, dont les œuvres se veulent des expériences et des rencontres, se porte comme un charme après plus de six semaines d'existence – avec quelques pics de pression le week-end –, et confirme son statut d'exposition la plus singulière de l'année.

Il faut être disponible pour plonger dans le labyrinthe centre d'art vidé de tout, sauf d'une humanité vibrante. Y aller, c'est être prêt à lâcher prise, car le lieu mis à nu met aussi à nu notre rapport de visiteur à une exposition, et au-delà : notre rapport à l'autre. La parole échangée ou donnée y est porteuse de connexions concrètes au monde, qu'elle circule sous forme de débats improvisés, de dialogues ou de confidences.

L'entrée a des airs de fable : il faut franchir un monumental rideau de perles de Félix Gonzalez-Torres, croiser des ballons poissons de Philippe Parreno, pour se retrouver sous un plafond lumineux de Daniel Buren. Un seuil qui nous fait pénétrer dans un monde flottant où l'on vient nous poser une colle : « *Qu'est-ce que l'énigme... ?* »

S'il y avait un conseil à donner, dans cette exposition sans début et sans fin, ce serait de commencer la déambulation au rez-de-chaussée plutôt que de descendre tout de suite au cœur du bâtiment. L'immersion se fait alors de façon plus progressive, si l'on peut dire, à travers l'œuvre en quatre temps de *This Progress*, une traversée des âges en accéléré, où le temps se partage dans un tête-à-tête sans cesse renouvelé, dont on sort remué.

Présences et fantômes

Plus bas, on se confronte à une foule soudée qui évolue en marchant, en chantant, selon des rituels qui nous échappent. Comme partout dans l'exposition, on se demande quelle est notre place, quelle contenance adopter. Et puis les émotions éclosent : une femme enceinte peut venir vous raconter les yeux dans les yeux un épisode peu glorieux de son enfance. Tant que l'on reste dans le flux de *These Associations*, d'autres récits adviennent. Chacun est intense et appelle l'empathie. Présences, absences et fantômes sont là encore à l'œuvre.

On accède à une rumeur énergique par le noir total. Une chorale façon percussions vocales emplit la pièce, on ressent les mouvements d'une danse invisible. Est-ce inquiétant ? Envoûtant ? Ailleurs, ce sont des chuchotements peu à peu audibles : « *The objective of this work is to become the object of discussion* » (« le but de ce projet est de devenir l'objet d'une discussion »), répètent des participants tournant le dos aux visiteurs. Puis tout commentaire, tout mot prononcé par un visiteur donne lieu à un vif débat aux règles énigmatiques. Si personne ne parle, les débatteurs tombent à terre, puis la mécanique se relance.

La sélection d'œuvres s'articule avec les interventions d'artistes invités. Notamment Philippe Parreno et Pierre Huyghe, qui font à nouveau résonner le cœur du personnage virtuel Ann Lee, dont Tino Sehgal s'empare dans une nouvelle création intimiste avec des enfants. Là comme dans d'autres endroits, des capteurs transmettent des données liées à l'activité organique du bâtiment à une machine imaginée par Pierre Huyghe, visible au sous-sol. Il s'agit d'un incubateur de cellules cancéreuses, qui se nourrit de cette vitalité, mais transmet à son tour la maladie au corps du bâtiment : circuits thermiques, hydrauliques et électriques sont touchés.

Cette exposition hors normes, Rebecca Lamarche-Vadel, la curatrice, la décrit en souriant comme une « *sorte d'ectoplasme* », combinaison d'œuvres ouvertes sur un champ des possibles. « *Il y a des ajustements depuis le premier jour. La transformation quasi-permanente amène à revoir les tensions, les rythmes, la composition* », détaille la commissaire. Le tout orchestré par l'artiste : « *Le travail de Tino est la mise en place de règles du jeu qui lui permettent ensuite de s'amuser.* » En quelques semaines, des pièces évoluant dans des espaces distincts ont ainsi été amenées à se mêler, et des œuvres anciennes se sont esquissées par surprise, selon « *la justesse du moment* », précise-t-elle.

Pas de photos, pas de traces

Cet aspect expérimental basé sur l'instant pleinement vécu (l'artiste prône d'ailleurs une abstinence de photos ou de vidéos durant l'exposition), les participants l'évoquent avec enthousiasme, lorsqu'il est possible pour la presse d'en rencontrer en coulisses. « *La liberté qui nous est donnée est je pense notre plus grande qualité dans les échanges*, explique Arsène Billaud, 18 ans, étudiant en philosophie, qui participe à *This Progress*. *On cherche à sortir les visiteurs de leur zone de confort. Et même si l'on retrouve des schémas de pensée identiques, on arrive toujours à trouver quelque chose d'unique dans chaque personne. C'est une mission au sens noble, dont chacun ressort grandi.* » Grandir, une problématique au cœur de cette œuvre qui favorise une puissante transmission intergénérationnelle entre ses acteurs, assure-t-il.

Sandro, 10 ans, est un chaînon de cette même œuvre. Que retire-t-il au jour le jour de l'expérience ? *« Je pense que je comprends mieux les adultes maintenant. Les adultes ont moins de choses à se raconter que les enfants, j'ai l'impression. C'est souvent difficile de découvrir ce qu'ils pensent, beaucoup bloquent, hésitent avant de répondre. »* Quel est le sens de cette exposition, selon lui ? *« Que pour améliorer les choses entre les humains, il faut se parler. »*

Un casting « modulable »

Ils étaient plus de 300 au moment du lancement, le Palais de Tokyo en dénombre aujourd'hui plus de 400, dont une vingtaine d'enfants et une soixantaine de seniors. Les rangs des « participants » – le mot est préféré à celui de « performeurs » pour ces personnes sélectionnées à Paris pour porter par leur présence et leurs paroles les œuvres de Tino Sehgal – se sont donc renforcés au fil des semaines. Le planning est un exercice de haute voltige : le rôle de chacun est orchestré de façon à ce qu'environ 150 personnes soient présentes à l'instant T, les horaires de travail variant selon les âges, les disponibilités et les pics de fréquentation.



En continu de midi à 20 heures, jusqu'au 18 décembre au Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e.

www.palaisdetokyo.com



Emmanuelle Jardonet
Journaliste au Monde

Suivre



Vue de la carte blanche à Tino Seghal, au Palais de Tokyo. Photo V Delaury

— Paris-16^e

VIVRE UNE EXPÉRIENCE AVEC TINO SEHGAL

Palais de Tokyo
Jusqu'au 18 décembre 2016

Un petit garçon, à l'entrée de l'exposition, pose la question « *Qu'est-ce que le progrès ?* ». À l'étage inférieur, des « *essaims d'humains* » semblent être des zombies ou des danseurs. Plus loin, en s'enfonçant dans le dédale labyrinthique du Palais de Tokyo, on découvre deux enfants dialoguant après la projection d'un film et, en pénétrant une salle plongée dans l'obscurité, on tombe sur des jeunes gens poussant la chansonnette. Encore plus loin, des mouches vivantes tapissent des murs, puis, dans une pièce vide, six personnes récitent en chœur la même formule. En donnant carte blanche à Tino Seghal, plasticien anglais vivant à Berlin et issu de la danse contemporaine, le Palais de Tokyo offre ses 13 000 m² à un artiste aventureux qui, assisté par de nombreux intervenants (professionnels et amateurs), met au défi les codes habituels de l'exposition : ici, pas d'objets inanimés sacralisés, mais l'activation de cinq situations construites qui interagissent entre elles et évoluent en fonction des mouvements des visiteurs, et, pour favoriser davantage encore l'amplitude de cet événement ouvert aux quatre vents, Tino a invité quelques artistes (Buren, Coleman, González-Torres, Huyghe, Lewis, Parreno) à entrer en conversation avec lui. Au final, c'est l'exposition, en tant qu'organisme vivant ayant pour matière première l'humain, qui fait œuvre en soi. Avouons-le, même si Seghal n'invente pas la bicyclette – il prolonge l'art de la performance et du happening ainsi que « l'art comme état de rencontre » de l'esthétique relationnelle –, sa manifestation célébrant la rencontre en chair et en os, l'instant présent et l'intensité de l'existence, fait, à l'ère du virtuel à tout-va, un bien fou !

— VINCENT DELAURY

Vibrante, mutante, l'exposition de Tino Sehgal vit sa vie

La carte blanche à l'artiste au Palais de Tokyo remporte un franc succès

EXPOSITION

C'est une exposition dont on peut prendre des nouvelles : la « Carte blanche à Tino Sehgal » au Palais de Tokyo est en effet « vivante », incarnée par près de 400 participants de 8 à 82 ans qui s'y relaient quotidiennement. Le plus vaste projet jamais réalisé par l'artiste britannique, dont les œuvres se veulent des expériences et des rencontres, se porte comme un charme après plus de six semaines d'existence – avec quelques pics de pression le week-end – et confirme son statut d'exposition la plus singulière de l'année.

Il faut être disponible pour plonger dans le labyrinthe centre d'art vidé de tout, sauf d'une humanité vibrante. Y aller, c'est être prêt à lâcher prise, car le lieu mis à nu met aussi à nu notre rapport de visiteur à une exposition et, au-delà, notre rapport à l'autre. La parole échangée ou donnée y est porteuse de connexions concrètes au monde, qu'elle circule sous forme de débats improvisés, de dialogues ou de confidences.

L'entrée a des airs de fable : il faut franchir un monumental rideau de perles de Félix Gonzalez-Torres, croiser des ballons poissons de Philippe Parreno, pour se retrouver sous un plafond lumineux de Daniel Buren. Un seuil qui nous fait pénétrer dans un monde flottant où l'on vient nous poser une

colle : « *Qu'est-ce que l'énigme... ?* » S'il y avait un conseil à donner, dans cette exposition sans début et sans fin, ce serait de commencer la déambulation au rez-de-chaussée plutôt que de descendre tout de suite au cœur du bâtiment. L'immersion se fait alors de façon plus progressive, à travers l'œuvre en quatre temps de *This Progress*, une traversée des âges en accéléré, où le temps se partage dans un tête-à-tête sans cesse renouvelé, dont on sort remué.

Foule soudée

Plus bas, on se confronte à une foule soudée qui évolue en marchant, en chantant, selon des rituels qui nous échappent. Comme partout dans l'exposition, on se demande quelle est notre place, quelle contenance adopter. Et puis les émotions éclosent : une femme enceinte peut venir vous raconter les yeux dans les yeux un épisode peu glorieux de son enfance. Tant que l'on reste dans le flux de *These Associations*, d'autres récits adviennent. Chacun est intense et appelle l'empathie. Présences, absences et fantômes sont là encore à l'œuvre.

On accède à une rumeur énergique par le noir total. Une chorale façon percussions vocales emplit la pièce, on ressent les mouvements d'une danse invisible. Est-ce inquiétant ? Envoûtant ? Ailleurs, ce sont des chuchotements peu à peu audibles : « *The*

« Je pense que je comprends mieux les adultes maintenant »

SANDRO
participant de 10 ans

objective of this work is to become the object of discussion » (« le but de ce projet est de devenir l'objet d'une discussion »), répètent des participants tournant le dos aux visiteurs. Puis tout commentaire, tout mot prononcé par un visiteur donne lieu à un vif débat aux règles énigmatiques. Si personne ne parle, les débatteurs tombent à terre, puis la mécanique se relance.

La sélection d'œuvres s'articule avec les interventions d'artistes invités. Notamment Philippe Parreno et Pierre Huyghe, qui font à nouveau résonner le cœur du personnage virtuel Ann Lee, dont Tino Sehgal s'empare dans une création intimiste avec des enfants. Là comme dans d'autres endroits, des capteurs transmettent des données liées à l'activité organique du bâtiment à une machine imaginée par Pierre Huyghe, visible au sous-sol. Il s'agit d'un incubateur de cellules cancéreuses, qui se nourrit de cette vitalité, mais transmet à son tour la maladie au corps du bâtiment : circuits thermiques, hydrauliques et électriques sont touchés.

Cette exposition hors normes, Rebecca Lamarche-Vadel, la curatrice, la décrit en souriant comme une « sorte d'ectoplasme », combinaison d'œuvres ouvertes sur un champ des possibles. « *Il y a des ajustements depuis le premier jour. La transformation quasi permanente amène à revoir les tensions, les rythmes, la composition* », détaille la commissaire. Le tout orchestré par l'artiste : « *Le travail de Tino est la mise en place de règles du jeu qui lui permettent ensuite de*

s'amuser. » En quelques semaines, des pièces évoluant dans des espaces distincts ont ainsi été amenées à se mêler, et des œuvres anciennes se sont esquissées par surprise, selon « *la justesse du moment* », précise-t-elle.

Cet aspect expérimental basé sur l'instant pleinement vécu (l'artiste prône d'ailleurs une abstinence de photos ou de vidéos durant l'exposition), les participants l'évoquent avec enthousiasme, lorsqu'il est possible pour la presse d'en raconter en coulisses.

« Une mission au sens noble »

« *La liberté qui nous est donnée est je pense notre plus grande qualité dans les échanges*, dit Arsène Billaud, étudiant en philosophie, qui participe à *This Progress*. *On cherche à sortir les visiteurs de leur zone de confort. Et même si l'on retrouve des schémas de pensée identiques, on arrive toujours à trouver quelque chose d'unique dans chaque personne. C'est une mission au sens noble, dont chacun ressort grandi*. » Grandir, une problématique au cœur de cette œuvre qui favorise une puissante transmission intergénérationnelle entre ses acteurs, assure le jeu noble.

Sandro, 10 ans, est un chaînon de cette même œuvre. Que retire-t-il au jour le jour de l'expérience ? « *Je pense que je comprends mieux les adultes maintenant*. Les adultes ont moins de choses à se raconter que les enfants, j'ai l'impression. C'est souvent difficile de découvrir ce qu'ils pensent, beaucoup bloquent, hésitent avant de répondre. » Quel est le sens de cette exposition, selon lui ? « *Que pour améliorer les choses entre les humains, il faut se parler*. » ■

EMMANUELLE JARDONNET

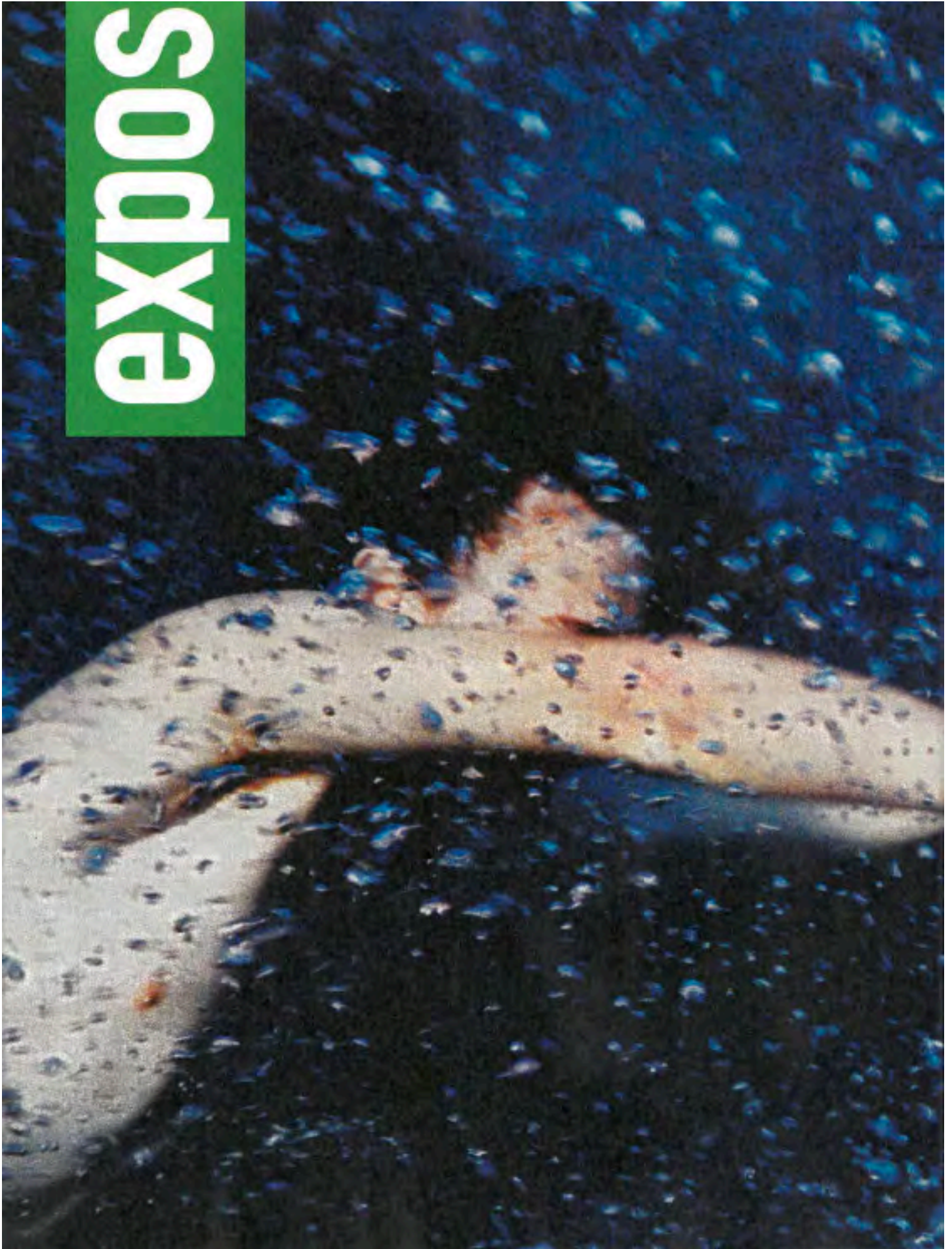
Palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e. En continu de midi à 20 heures, jusqu'au 18 décembre, 12 €. www.palaisdetokyo.com

Un « casting » modulable

Ils étaient plus de 300 au moment du lancement, le Palais de Tokyo en dénombre aujourd'hui plus de 400, dont une vingtaine d'enfants et une soixantaine de seniors. Les rangs des « participants » – le mot est préféré à celui de « performeurs » pour ces personnes sélectionnées à Paris pour porter par leur présence et leurs paroles les œuvres de Tino Sehgal – se sont donc renforcés au fil des semaines. Le planning est un exercice de haute voltige : le rôle de chacun est orchestré de façon à ce qu'environ 150 personnes soient présentes à l'instant T, les horaires de travail variant selon les âges, les disponibilités et les pics de fréquentation.

Les Inrockuptibles – Du 14 décembre 2016 au 3 janvier 2017

expos



l'objet d'une discussion

Souvent associé par le passé aux motifs du scandale ou du marché tout-puissant, l'art fut marqué cette année par un esprit convivial, collectif, décloisonné. Des *artist-run spaces* aux expositions aventureuses, on a beaucoup expérimenté et partagé dans des lieux pleins de vie.
par Jean-Marie Durand et Ingrid Luquet-Gad



Whirlwind de Ryan McGinley (1996), présenté dans le cadre de l'exposition conçue par Agnès b. au Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration

Les Inrockuptibles – Du 14 décembre 2016 au 3 janvier 2017 (Suite de l'article)

expos

© Ilya Puzos/Villa Arson



Exposition
Run Run Run
à la Villa Arson
(Nice) : espace
South Spirit
réalisé par les
artist-run spaces
Lieu Commun
(Toulouse)
et Zébra 3
- Buy-Sellf
(Bordeaux)

Franchir un sublime rideau de perles de Félix González-Torres, confier au pied levé sa définition de l'énigme à une jeune fille postée à l'entrée et avancer dans l'inconnu comme on marche dans une forêt, à la fois perdu et protégé par les vivants qui y rôdent. Vidé par l'artiste Tino Sehgal, le Palais de Tokyo devient le lieu d'une expérience indexée à un trop-plein : des milliers de visiteurs rassemblés dans un musée où rien n'est à voir, mais où tout est à expérimenter, à partager, y compris l'étrangeté de sa propre expérience. Comme s'immerger dans une pièce opaque plongée dans le noir, pour écouter des chants et se prêter à la possibilité d'une transe. Ou participer à une sorte de discussion proposée par six personnes (souvent des philosophes, on en a reconnu quelques-uns...) vues de dos, le nez collé au mur, qui nous interpellent à haute voix : "The objective of this work is to become the object of a discussion". Quitte à ce que quelqu'un dise : "Cela est trop théâtral pour moi" – la théâtralité devenant alors précisément l'objet d'une discussion.

La situation de l'art en 2016 fut ainsi celle d'un art en situation. D'un art faisant du musée un terrain de jeux où l'on regarde moins des objets que

l'on ne se relie à des individus ; où la condition de visiteur se déplace vers autre chose qu'un geste de contemplation et déstabilise ses modes opératoires habituels. Plus encore qu'à l'ordre de la performance, la carte blanche confiée à Tino Sehgal se rattache à une éthique de la convivialité et devient un habitacle chaleureux où tout est possible : les rencontres et les échappées, les dialogues et les malentendus. Mais ce qui domine reste l'intensité d'une expérience qui confère à l'art contemporain une dimension que beaucoup de visiteurs pensaient disparue : sa capacité à surprendre, à rassembler, à relier.

S'il dérange encore certains, quelles que soient leurs raisons (rejet – de la part des réacs de service –, excès du marché, difficulté de se repérer parmi les multiples courants...), l'art s'est d'une certaine manière réconcilié avec ceux qui tentent, avec lui, grâce à lui, d'éprouver au moins le sens du collectif. En se perdant dans les méandres d'un centre d'art, ici et ailleurs, on a appris à mieux (se) situer dans le monde, sinon dans le monde de l'art, cet espace qui, comme le suggérait Agnès b. présentant sa collection au Musée national de l'histoire de l'immigration, est celui d'un mieux "Vivre".

Les deux années précédentes, on ne savait trop sur quel pied danser.

D'un côté, une poignée de scandales isolés mais symptomatiques (les saccages des sculptures de Paul McCarthy puis d'Anish Kapoor) et une politique culturelle délétère (le violent limogéage du directeur des Beaux-Arts de Paris Nicolas Bourriaud, les centres d'art contraints de mettre la clé sous la porte) laissaient présager le pire. De l'autre, surgissaient ici et là les prémices d'une refonte du paysage artistique à travers des initiatives indépendantes, locales et hors système. Si par contraste, 2016 paraît au premier regard d'un calme plat, c'est que les bonnes nouvelles marquent moins que les mauvaises. De l'année écoulée, on retient un formidable optimisme. Certes, les expos blockbusters sont toujours dans la place (succès populaire de la collection Chtchoukine à la Fondation Louis-Vuitton, d'Anselm Kiefer et Magritte à Beaubourg ou du vrai-faux retour de Maurizio Cattelan à la Monnaie de Paris...) ; le marché perpétue le système de ses excès. Mais des alternatives émergent, s'organisent et commencent à réellement peser – un esprit d'auto-organisation dont la synchronicité avec Nuit debout ne doit rien au hasard.

Aux mouvements des places, l'art rétorque par "l'art des spaces". Des artist-run spaces, plus précisément, terme qui désigne les espaces d'exposition et de production gérés



Carte blanche à Tino Sehgal au Palais de Tokyo : l'expo dont vous êtes le héros

top des critiques

Jean-Marie Durand

Carte blanche à Tino Sehgal
Palais de Tokyo

Soulevements par Georges Didi-Huberman, Jeu de Paume
Un musée imaginé. Et si l'art disparaissait ?

Centre Pompidou-Metz

Dans la pluralité des mondes

Printemps de septembre, Toulouse

Rebel Rebel – Art + Rock MAC's, Grand-Hornu [Belgique]

Merci Raymond

Bertrand Lavier, Monnaie de Paris

L'Ineffacé Jean-Christophe Bailly, Imec, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe

Vivre !! collection d'Agnès b.,

Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration

The Color Line – Les artistes africains-américains

et la ségrégation musée du quai Branly - Jacques Chirac

Apprentissages Sheila Hicks,

galerie Frank Elbaz, musée Carnavalet - Histoire de Paris

Nanterre-Amandiers

Ingrid Luquet-God

Mika Rottenberg Palais de Tokyo

Se souvenir de la lumière

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, Jeu de Paume

Flatland. Abstractions

narratives #1 MRAC, Sérignan

Jean-Luc Moulène Centre

Pompidou (et *Ce fut une belle*

journée, galerie Ghentel Crouzet)

Reputation Amalia Ujman,

New Galerie

Le Musée des futurs Wesley

Meuris, Confort Moderne, Poitiers

Le Nouveau Monde Industriel

(cur. Nicolas Bourriaud), Galleria

Continúa, Boissy-le-Château

Mach dich hübsch! Isa Genzken,

Martin Gropius Bau, Berlin

IMediengruppe Bitnik

Welcome to Ecuador, Zoo Galerie,

Nantes (et *Jusqu'ici tout va bien*,

Centre culturel suisse, Paris)

colloque "Theory Now"

réengager la pensée

La Colonie, Paris

par des artistes. S'ils ont toujours été présents, jouant souvent le rôle d'un chaînon manquant entre l'école d'art et l'institution, ils accèdent enfin à la reconnaissance. Avec *Run Run Run*, la Villa Arson donnait carte blanche à l'un des plus anciens d'entre eux, La Station, qui fêtait vingt années d'insoumission. Tandis qu'en région parisienne, deux lieux plus récents, Occidental Temporary à Villejuif et le DOC à Belleville, consolidaient leur position sur la carte. Plus que de simples lieux de passage où l'on va regarder de l'art, des pôles de rassemblement où l'on reste pour échanger, prendre un verre, danser parfois aussi.

Mais surtout, tout ce tissu parcellaire d'une multitude d'espaces souvent confidentiels s'est doté d'un réseau, via la plate-forme web homologues.xyz. Plus organisés donc, dotés d'une vraie programmation cohérente et innovante, c'est là que l'on aura été traquer le renouvellement de l'exposition [le White Cube, *so 2015*] et de la théorie [l'université, *so boring*]. Ainsi, le DOC vient-il tout juste de lancer son université libre, inaugurée avec panache par le club de lecture anarchiste du

philosophe Patrice Maniglier. Et comme pour venir confirmer ce que chacun avait pu ressentir, cet état d'esprit convivial, collectif et décloisonné s'est trouvé un nouveau symbole fort : La Colonie, l'espace de "savoir-vivre" et de "faire-savoir" ouvert mi-octobre par l'artiste Kader Attia, récompensé dans la foulée par un prix Marcel-Duchamp amplement mérité.

Alors que le Centre Pompidou célébrera bientôt un grand anniversaire – il a été inauguré le 31 janvier 1977 –, le paysage artistique continue ainsi de s'élargir. Nouveaux lieux, multiples collectifs, temples relancés : c'est à partir de ce terrain à la fois fragmenté et consolidé que pourra proliférer l'éloge de la convivialité, suggéré par Tino Sehgal, théorisé par Tristan Garcia dans son essai *Nous* et célébré dans son polycentrisme par Lionel Ruffel dans les pages de *Brouhaha*. 2016 restera de ce point de vue l'année d'une nouvelle entente : rattacher l'art à la vie, en se donnant les moyens (et les infrastructures) d'une reconquête de l'art par ceux qui le font. Comme une manière d'occuper en creux un espace politique que beaucoup ont déserté. ■

LE TOP 10

2016



1

PALAIS DE TOKYO **CARTE BLANCHE A TINO SEHGAL**

Dans l'expo la plus passionnante de l'année, pas de tableaux abscons ni de fascicules illisibles – mais 300 participants, âgés de 8 à 82 ans. Ils font office d'œuvre d'art humaine. Accueillant le très secret artiste britannique Tino Sehgal, le Palais de Tokyo s'est transformé en un labyrinthe parcouru où des enfants, des adolescents puis des adultes nous guident dans un dialogue permanent dont personne ne sort indifférent – « *Qu'est-ce que le mystère ?* » « *Les horoscopes, tu y crois, toi ?* » - parmi les œuvres d'artistes invités, dont Daniel Buren, Isabel Lewis ou Pierre Huyghe. Un sans-faute.